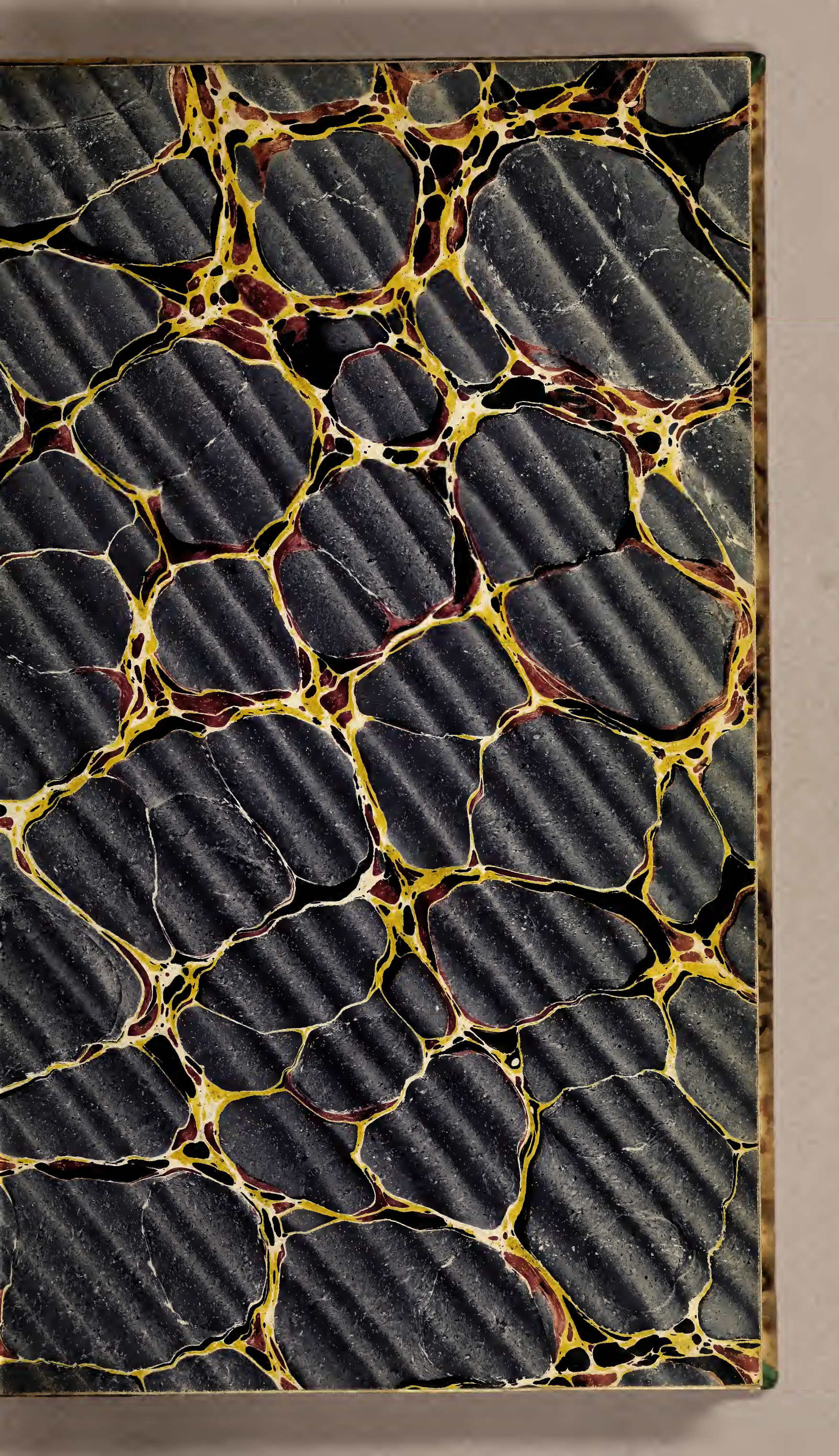



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University



3! S S Laing.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

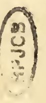
ENTRE

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

ET L'ANGLETERRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE,

RUE SAINTE-ANNE, n° 20.



HISTOIRE

DE LA GUERRE

ENTRE

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1812 JUSQU'EN 1815,

Par H. M. BRACKENRIDGE, citoyen américain;

Traduite par A. DE DALMAS;

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE D'UNE CARTE

DU THÉATRE DE LA GUERRE,

Et du Traité de paix entre S. M. Britannique et les États-Unis.

TOME PREMIER.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,

RUE CHABANNAIS, N° 2,

près la rue Neuve des Petits-Champs.

ET CHEZ CORBET, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

1822.

AVANT-PROPOS

POUR LA SECONDE ÉDITION.

Les progrès rapides de la puissance des États-Unis, le rôle important que cette république joue déjà dans les affaires du monde, enfin la sagesse avec laquelle sont conduites toutes les opérations de son gouvernement, sont des objets bien dignes de l'attention, non seulement des hommes d'État, mais de tous ceux qui aiment à arrêter leurs pensées sur le degré de perfection auquel les nations peuvent atteindre.

Il est donc peu étonnant que l'histoire de la guerre soutenue par l'Amérique-Unie contre son ancienne métropole, guerre qui, en même temps qu'elle a consolidé l'indépendance de la première, a blessé la seconde dans la partie la plus sensible, sa prépondérance maritime, ait trouvé une foule de lecteurs parmi les Français, auxquels aucune gloire ne peut jamais être étrangère, et qui se souviennent, avec un noble orgueil, que se sont eux qui ont soutenu les premiers pas de la liberté à sa naissance dans le nouveau monde. Aussi

la première édition de cette histoire a-t-elle été épuisée, et nous osons espérer autant de succès pour celle que nous offrons en ce moment au public.

En effet, depuis la publication de cet ouvrage, les États-Unis ont marché à pas de géants. Nous les avions vus, pendant la guerre, déployer toutes les ressources qu'on peut attendre du courage et du véritable patriotisme; mais, depuis la paix, ils ont fait des conquêtes d'autant plus précieuses qu'elles n'ont point coûté de sang. Les deux Florides, ces vastes contrées que l'Angleterre avait si long-temps convoitées, qu'elle a possédées pendant quelques années, et qu'elle se vit forcée, en 1783, de restituer à leur ancien maître, sont devenues, sans secousse, par de simples négociations appuyées sur la seule force morale de la république américaine, la propriété de cette république, qui par cette acquisition, se trouve avoir l'Océan pour limite depuis la Nouvelle-Ecosse jusque bien au-delà de l'embouchure du Mississipi, et devient maîtresse de ports nombreux qui commandent la navigation du golfe du Mexique et du canal de Bahama. Un autre avantage non moins important que l'Amérique-Unie tirera de la cession des

Florides, c'est qu'elle n'aura plus à craindre qu'une puissance ennemie, comme l'Angleterre dans la dernière guerre, n'attire les Indiens, ne les excite contre leurs bienfaiteurs, et ne leur fassent renouveller enfin toutes les atrocités dont l'humanité a eu tant à gémir.

Sous un gouvernement paternel et populaire, les terres fertiles de la Floride, si long-temps incultes, vont se couvrir de riches moissons; une population industrieuse, attirée par les grands avantages que procure la proximité de la mer, ne tardera point à donner une nouvelle face à cette contrée, qui semble n'attendre que la présence de l'homme pour produire; et bientôt l'étoile des Florides brillera sur le pavillon de la confédération américaine, comme y brillent déjà celles du Kentucky, de l'Ohio, de l'Illinois, et de tous les autres états, récemment constitués, qui, dans une position géographique beaucoup moins avantageuse, ont cependant, en peu d'années, acquis un nombre d'habitans assez considérable, et une importance telle que le congrès les a élevés au même rang que les treize anciens états qui ont secoué le joug de l'Angleterre, et procuré à leurs citoyens le bonheur d'avoir

une patrie dont ils peuvent se glorifier d'un bout à l'autre du monde.

Rien désormais ne semble pouvoir arrêter la marche prospère de l'Amérique-Unie, et nous publions avec confiance cette seconde édition d'un ouvrage, fait pour intéresser dans tous les temps, puisqu'il retrace les événemens d'une des époques les plus importantes de l'histoire de cette république, qui est appelée à montrer à la génération présente, comme aux générations futures, quels biens inestimables une nation peut retirer de l'exercice d'une sage liberté, de la stricte observation de lois justes et égales pour tous, et du patriotisme qui, dans un tel pays, doit nécessairement embraser les cœurs de tous les citoyens.

Comme plusieurs personnes ont paru regretter de ne pas trouver, dans l'ouvrage de M. Brackenridge, le traité de paix qui a terminé la guerre dont il a écrit l'histoire, nous avons cru devoir réparer cette omission, et joindre ce traité, que nous avons traduit sur le texte anglais, inséré dans la collection officielle des lois et actes du gouvernement des États-Unis.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Le siècle dernier fut témoin de l'un de ces grands événements qui font époque dans l'histoire du monde. De faibles colonies, différant entre elles de mœurs et d'intérêts, manquant de capitaux, d'armes, de munitions, n'ayant qu'une population peu nombreuse disséminée sur un immense territoire, osèrent lever l'étendard de la révolte contre leur puissante métropole. Celle-ci, malgré ses flottes formidables, malgré ses armées aguerries, malgré les dissensions intestines qu'elle sut fomenter, ne put rétablir sa domination ; et au bout d'une lutte de huit années, l'Amérique unie, constituée en corps de nation, força l'orgueilleuse Angleterre à reconnaître ses droits, et à traiter avec elle d'égal à égal ; tant a de force, tant peut produire

de nobles effets le véritable amour de la patrie et de l'indépendance !

Si l'Amérique, au milieu du tumulte des armes, avait paru digne de fixer l'attention du monde entier, le spectacle qu'elle offrit après la paix glorieuse de 1783 ne fut pas moins intéressant. C'était beaucoup en effet d'avoir conquis la liberté ; mais il restait à régler la manière dont chaque citoyen devait jouir de ce bien précieux ; il fallait établir, assurer les rapports des différents états entre eux, édifier enfin un gouvernement tel qu'il fût assez fort pour maintenir et faire respecter la fédération, sans néanmoins blesser en rien l'administration de chaque état particulier. Ce résultat difficile fut obtenu par la constitution adoptée et proclamée en 1787. Dès-lors, l'Amérique, forte de ses nouvelles institutions, s'élança à pas de géant dans la carrière qui lui était ouverte. Son industrie ne connut plus de bornes ; d'immenses déserts se couvrirent de riches moissons ;

des villes nombreuses et florissantes s'élevèrent de toutes parts ; le pavillon américain flotta sur les mers les plus éloignées ; enfin, les États-Unis, devenus l'asile de tous les malheureux de l'ancien monde, virent en peu d'années s'accroître leur population et leur puissance d'une manière prodigieuse.

Cependant, l'Angleterre voyait, avec un dépit qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler, les progrès rapides que faisait la fortune de ses anciennes colonies ; et, dans l'espoir d'entraver leur marche prospère, il n'y eut pas d'outrages, d'injustices, qu'elle ne se permît envers elles. L'Amérique aurait dû, sans doute, ne pas souffrir, ou du moins venger promptement, de pareils affronts ; mais sa constitution, si sage dans toutes ses autres dispositions, ne semblait pas accorder au gouvernement fédéral une force suffisante pour entamer la guerre, et la conduire avec succès. D'ailleurs, dans le repos d'une

longue paix, les habitudes militaires s'étaient perdues, le bouillant enthousiasme déployé à l'époque de la révolution s'était refroidi; il n'y avait plus de Washington pour conduire les citoyens à la victoire; et ce ne fut pas sans effroi que beaucoup de bons esprits virent la législature nationale, lassée enfin de l'insolence intolérable de la Grande-Bretagne, lui déclarer la guerre en 1812.

Cette guerre, à laquelle les grands événements qui se passaient alors en Europe ne permirent pas de faire toute l'attention qu'elle méritait, fut fertile en résultats aussi étonnants qu'imprévus. Une marine, composée de quelques frégates, lutta avec la plus forte marine du monde, et sut la vaincre dans presque tous les combats. Des armées, formées à la discipline dans les guerres européennes, vinrent échouer contre des corps de volontaires et de miliciens. L'Amérique eut sans doute des fautes et des malheurs à déplorer; l'ennemi

lui fit beaucoup de mal; il put incendier *Washington*, piller, saccager beaucoup d'autres villes, ruiner un grand nombre de particuliers; mais il ne put s'établir solidement nulle part : on le chassa de toutes les conquêtes éphémères qu'il avait faites; et le dernier combat de la guerre, celui qui fut livré sous les murs de la *Nouvelle-Orléans*, a dû convaincre l'Angleterre, par la perte énorme qu'elle y essuya, que désormais elle n'avait plus que honte et désastres à recueillir en venant attaquer les fils de l'Amérique sur le sol sacré de leur patrie.

Parmi les différentes relations de cette guerre qui parurent aux Etats-Unis peu après la conclusion de la paix, celle dont nous donnons en ce moment la traduction s'est fait particulièrement remarquer; et plusieurs éditions, épuisées dans le cours de quelques mois, ont suffisamment prouvé son succès. M. Brackenridge, son auteur, a retracé, avec précision et clarté, toutes les opérations militaires qui, pendant près

de trois années, ont eu lieu sur la vaste étendue des côtes et des frontières des Etats-Unis. Il est entré dans des détails fort intéressants, tant sur la manière dont le gouvernement américain s'y était pris pour engager les Indiens à adopter les mœurs de la civilisation, que sur l'ingratitude avec laquelle ceux-ci payèrent les faveurs dont ils avaient été comblés. Il a peint ces malheureux, séduits, entraînés par les menées sourdes, par les suggestions perfides de l'Angleterre, abandonnant tout-à-coup leurs villages déjà si florissants, portant la dévastation dans les établissements frontières, massacrant tout ce qui se présentait à eux, et forçant enfin les Américains, naguère leurs bienfaiteurs, à employer contre eux les moyens de répression qu'ils avaient rendus nécessaires. Bientôt, accablés de toutes parts, ils se repentirent des affreux désordres auxquels ils s'étaient livrés, et n'eurent d'autre ressource que d'implorer la générosité du vainqueur : la paix leur fut accordée, et ils rentrèrent

dans un repos dont ils n'auraient jamais dû sortir, et qui, tout porte à l'espérer, ne sera plus troublé.

M. Brackenridge a semé son récit de réflexions partant d'une âme douée d'un ardent patriotisme et d'une philantropie éclairée. Il rend hommage à la vertu partout où il la rencontre, même dans les rangs ennemis; mais aussi, c'est avec toute l'indignation d'un honnête homme qu'il tonne contre les cruautés inutiles, contre les lâches fureurs que, suivant lui, des généraux anglais ont ordonnées ou souffertes. Les imprécations qu'il lance contre eux sont de la plus grande force; et si ces généraux ne les ont pas méritées, ils auraient dû s'empresser de donner un démenti formel à leur auteur. Quant à nous, dans l'impossibilité de vérifier l'exactitude des faits imputés aux Anglais, nous avons dû nous borner à traduire fidèlement les passages qui les concernent; et nos lecteurs penseront sans doute comme nous, qu'avant de porter un

jugement définitif sur des accusations si graves, et dont nous n'avons pour garant que l'accusateur lui-même, il est de toute équité d'attendre et de peser les moyens de défense des accusés.

Nous avons mis tous nos soins à ne pas affaiblir le style souvent très-énergique de notre auteur, et à rendre notre traduction la copie fidèle de son ouvrage. Heureux si nous pouvons faire partager à nos lecteurs l'intérêt que nous avons pris aux événements d'une guerre dont le double résultat a été de porter un coup sensible à la puissance britannique, et de consolider à jamais la fédération américaine!

INTRODUCTION.

La plupart des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale furent fondées par les mains et aux frais d'hommes malheureux, que des persécutions de tous genres, surtout en ce qui concernait leur croyance religieuse, avaient forcés de chercher loin de l'Europe un asile qu'elle leur refusait. Ces colonies eurent à surmonter, sans aucune assistance, toutes les difficultés, tous les dangers que présentait leur situation dans un monde à peine connu, et au milieu de peuplades sauvages et féroces. La Grande-Bretagne ne daigna leur accorder quelque attention que quand elle les vit croître en forces, et que déjà elles possédaient ce qui pouvait tenter sa cupidité. Dès-lors, se fondant sur ce que les premiers colons, pour témoigner l'attachement qu'ils conservaient à la terre natale, l'avaient saluée du doux nom de Mère-Patrie, elle s'empara de ce titre, et en abusa bientôt pour exercer sur les colonies toutes les prérogatives d'un pouvoir sans bornes qu'elle nommait autorité maternelle, et pour disposer à son gré, et dans son intérêt exclusif, des personnes et des propriétés des colons. Par suite

de ces prétentions, basées, comme on le voit, sur une vaine fiction, la moindre opposition de la part des colonies aux abus de pouvoir les plus révoltants devint, aux yeux de l'Angleterre, une impiété filiale ; on traita d'insolentes leurs plus humbles remontrances; enfin, lorsque le mal devint insupportable, et que les colons, exaspérés par les indignités dont ils avaient eu si long-temps à souffrir, se décidèrent à revendiquer leurs droits les armes à la main, on les représenta comme des hommes abominables, comme des enfants dénaturés qui voulaient déchirer le sein maternel.

A de pareilles imputations il est aisé de répondre que si les colons, en s'exilant de la terre de leurs aïeux, ont, par leurs travaux, amélioré leur condition, ils ont en même temps accru la prospérité du pays qu'ils quittaient, en ouvrant de nouvelles routes et de nouveaux marchés à son industrie. Et en admettant même que les colonies aient reçu, dans leur enfance, quelques secours de la protection des états dont elles dépendaient, était-ce donc un titre suffisant pour les traiter à jamais en pays conquis? Et le Nouveau Monde n'a-t-il pas d'ail-

leurs repayé avec usure à l'Europe tout ce qu'il en a reçu, en prodiguant, pendant de si longues années, tous ses trésors pour fournir aux frais de guerres lointaines, aux extravagantes profusions des gouvernements, et enfin pour contribuer au bonheur et aux jouissances de tant de milliers d'Européens? Non, jamais l'Europe ne vint par affection au secours des colonies; l'intérêt le plus sordide présida seul à tout ce qu'on a pu faire pour elles; et loin que la Mère-Patrie, ainsi qu'elle se plaisait à le proclamer, se soit conduite comme une mère envers ses prétendus enfants, on peut dire que, semblable au tuteur infidèle et prévaricateur, elle s'est continuellement efforcée de perpétuer la minorité de ses pupilles, afin de pouvoir jouir et abuser de leurs biens, sans jamais rendre compte de sa gestion. Qu'on ne nous parle donc plus d'obéissance filiale, de conduite dénaturée, de prérogatives maternelles, conséquences absurdes d'un principe plus absurde encore. Désormais l'Amérique sait à quoi s'en tenir sur toutes ces vaines déclamations.

L'opiniâtreté que la Grande-Bretagne mit à

soutenir des prétentions si complètement ridicules, produisit d'abord l'indépendance de ses colonies, chose que ses plus chers intérêts lui prescrivaient si hautement d'éviter. Sa politique illibérale affaiblit bientôt après les liens d'amitié et de consanguinité qu'elle aurait dû entretenir avec tant de soin. Entre les êtres que la nature avait destinés à se chérir, l'inimitié, lorsqu'elle vient à naître, se change bientôt en haine irréconciliable : avec la Chine, la Turquie, la France, notre politique peut varier, nos sentiments peuvent avoir plus ou moins de force; mais jamais nous ne pouvons être indifférents pour l'Angleterre. Il a existé et il existe encore des liens nombreux qui nous attachent à elle; son manque de générosité et de loyauté peut seul les affaiblir, si ce n'est même les rompre tout-à-fait. Pourquoi donc a-t-elle pris tant de peines pour se faire haïr par nous ? Ses citoyens les meilleurs et les plus éclairés avaient prédit que son despotisme nous conduirait à l'indépendance; et cependant, sans profiter de la grande leçon que cet événement dut lui donner, elle a toujours continué depuis à user envers nous de tout ce que l'insulte et l'aggression peuvent avoir de plus irritant.

La Grande-Bretagne, lorsqu'elle fut forcée de reconnaître l'indépendance de l'Amérique, ne renonça point pour cela au projet de la subjuguer de nouveau. La force avait manqué son effet; elle voulut essayer ce que la fraude pourrait produire. Pendant les premières années qui suivirent la paix de 1783, nos affaires étaient loin de présenter une apparence favorable. Le lien qui avait uni les différents États tant qu'avait duré la lutte contre le commun ennemi, était évidemment trop faible pour se maintenir lorsqu'un si grand intérêt n'existait plus; et le ciment de notre union se trouvant enlevé, l'Angleterre conçut le plus vif espoir qu'au moyen des intrigues multipliées qu'elle faisait jouer parmi nous, nous serions bientôt livrés à des dissensions intestines que la guerre civile suivrait de près. En effet, des semences de discorde et de jalousie germaient de toutes parts; nos finances étaient dans l'état le plus déplorable, et tout semblait présager que notre existence, comme nation, touchait à son terme, tant on voyait naître entre tous les Etats, et dans chacun en particulier, de prétentions et d'intérêts opposés, et tant on devait peu espérer de ramener à l'ordre et à l'harmonie

des éléments si divers et si discordants. L'anarchie dont nous étions menacés nous aurait indubitablement ramenés sous le joug de l'Angleterre, si l'Amérique n'avait heureusement possédé dans son sein des hommes sages et vraiment patriotes, qui, exerçant une grande influence sur leurs concitoyens, et usant de l'esprit de conciliation dont ils étaient éminemment doués, parvinrent à amener un accommodement général, sur lequel fut basé le pacte glorieux et solide qui nous unit encore aujourd'hui : seconde révolution non moins importante que la première, puisqu'elle en assura tous les résultats.

Dès-lors la Grande-Bretagne ne trouva plus si facilement les moyens de fomenter des troubles intérieurs, d'exciter la jalousie entre les divers États, et enfin de diviser, pour rétablir sa domination. Changeant de politique, elle essaya d'arrêter l'accroissement de notre puissance; et, en mettant des obstacles de tous genres à toutes nos entreprises, de nous persuader que nous n'avions rien gagné à devenir libres. Suivant ce nouveau plan, elle refusa, contrairement à des stipulations ex-

presses, de nous remettre les postes qui couvraient notre frontière occidentale; et agissant dans l'ombre sur les passions des Sauvages, elle les excita à porter le massacre et la dévastation dans nos établissements reculés. Au même moment, l'Espagne employait toutes sortes d'intrigues pour séparer de l'union les États de l'ouest; et si elle avait réussi dans ce projet, qui vraisemblablement lui avait été suggéré par l'Angleterre, cette dernière seule en aurait recueilli tous les fruits.

Toutefois notre commerce commençait à fleurir; notre pavillon flottait sur toutes les mers; et lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, sa marine marchande trouva en nous de formidables rivaux. Pour arrêter les effets de cette concurrence, l'Angleterre fit revivre un bill de 1756, dont les dispositions, tombées en désuétude, violaient manifestement le droit des gens. Ce bill avait pour objet de priver les neutres de tout commerce qui n'était pas entièrement libre pour les puissances belligérantes, ou, pour mieux dire, son véritable but était de ne reconnaître aucun neutre. Les ordres du conseil qui, en vertu de ce bill, furent promul-

gués le 8 janvier 1793, en assurèrent l'exécution la plus stricte, et devinrent la source de vexations sans nombre pour le commerce américain. Mais ils étaient encore tolérables comparativement à ceux du 6 novembre suivant, qu'on délivra secrètement aux croisières anglaises, et qui les autorisaient à capturer tout navire chargé des produits d'aucunes colonies françaises, ou portant des provisions ou des renforts aux dites colonies. Tous nos négociants, d'un accord unanime, s'exprimèrent dans les termes les plus forts contre une mesure si perfide, si tyrannique, et qui portait un coup si funeste à notre commerce. La guerre de la révolution n'était pas oubliée; celle que nous faisaient les Sauvages et dont on ne connaissait que trop les instigateurs, était dans toute sa force : de pareils procédés étaient sans doute peu propres à nous faire nourrir des dispositions amicales envers l'Angleterre : aussi la guerre fut-elle demandée de toutes parts, et il fallut toute la fermeté de Washington pour résister au vœu général. Ce grand homme avait pris pour règle de sa conduite de se tenir éloigné de la politique de l'Europe, et surtout de ne point s'engager dans les guerres qui la désolaient; en conséquence il se borna

à envoyer M. Jay en Angleterre, avec la mission spéciale de présenter de fortes remontrances. Cette mission eut pour résultat le fameux traité de 1794 que la nation ne sanctionna qu'avec beaucoup de répugnance; et l'expérience nous apprit bientôt qu'en éloignant la guerre pour le moment, nous avions été loin de détruire les causes qui devaient l'amener plus tard.

Les Anglais, dans de nouveaux ordres du conseil qu'ils promulguèrent en 1795 et 1798, reproduisirent, avec quelques légères modifications, toutes les anciennes dispositions dont nous avions eu à nous plaindre; et jusqu'à la paix d'Amiens les mêmes vexations, les mêmes abus de pouvoir, se renouvelèrent continuellement sans que le général Washington ni M. Adam pussent jamais en obtenir satisfaction, et sans que l'Angleterre reconnût ses véritables intérêts, et voulût adopter vis-à-vis de nous une politique plus libérale, et fondée sur les principes de l'équité.

Tandis que la Grande-Bretagne vexait ainsi notre commerce, elle nous donna un autre sujet de

plainte bien plus grave et bien plus sensible, puisqu'il concernait la liberté individuelle de chacun de nos citoyens. Seule parmi les nations modernes elle ne considère pas le pavillon comme une sauvegarde suffisante pour ceux qui naviguent sous sa protection. Aussi la vit-on en pleine paix venir arracher de nos vaisseaux leurs meilleurs matelots, et les traîner en servitude. Un outrage aussi intolérable eut d'abord pour prétexte de rechercher sur nos navires les déserteurs de la marine anglaise; ensuite on le continua pour presser, disait-on, les matelots anglais qui s'étaient engagés au service américain. Finalement chaque individu qui ne pouvait pas prouver sur le champ à l'officier anglais, chargé de la visite, qu'il était vraiment Américain de naissance, était, sans autre forme, emmené et retenu dans le plus odieux esclavage.

Aux remontrances qu'on lui fit sur un abus si contraire au droit des gens, l'Angleterre se borna à répondre qu'il lui fallait des hommes pour manœuvrer ses nombreux vaisseaux; — qu'elle combattait pour le maintien même de son existence; — que nous n'avions pas le droit de nous servir de

ses matelots; — que notre pavillon ne servait pas ses intérêts; — que nous n'avions aucune règle en ce qui concernait l'emploi des marins étrangers; — qu'enfin ce dont nous nous plaignions était la conséquence de notre propre imprudence. Tels furent les seuls arguments employés pour justifier une pratique si condamnable. Ils se réfutent d'eux-mêmes, et il est aisé de voir que pour oser les présenter, il fallait fouler aux pieds toute idée de justice, et se fonder uniquement sur le droit du plus fort.

L'Angleterre, d'après ce qu'elle disait, ne visitait nos navires que pour reprendre ceux de ses matelots qu'elle pouvait y rencontrer; mais sa véritable intention était de recruter sa marine à nos dépens, et de vexer, d'anéantir, s'il était possible, notre commerce. Ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est qu'elle pressait indistinctement sur nos bâtiments les Espagnols, les Portugais, les Danois, les Russes, les Hollandais, et même les nègres qu'elle y trouvait : se rendant ainsi coupable d'une injure gratuite envers toutes les nations civilisées aussi bien qu'envers nous.

Les choses en vinrent au point que chaque officier de la marine anglaise, qui rencontrait l'un de nos navires, passait en revue tout l'équipage pour choisir ceux des hommes qui pouvaient lui convenir; le matelot fort et vigoureux toujours était Anglais, et celui dont la mauvaise apparence semblait l'indiquer comme peu propre au service toujours était Américain! De cette manière plusieurs navires, à qui on n'avait pas laissé le nombre suffisant de bras pour les manœuvrer, furent exposés aux plus grands dangers, et d'autres, dont tout l'équipage avait été enlevé, se virent contraints de rester dans les ports où ils se trouvaient. Enfin on calcula qu'à une certaine époque, sept mille Américains au moins étaient forcément au service britannique. On a prétendu, nous le savons, que ce nombre avait été exagéré; mais n'y a-t-il pas eu aussi de l'exagération dans le nombre des Anglais qu'on assurait être au service américain? Et importait-il donc plus à la Grande-Bretagne d'empêcher que quelques-uns de ses matelots ne servissent sous un pavillon étranger, qu'à l'Amérique de voir ainsi ses enfants condamnés au pire des esclavages?

L'Angleterre n'a jamais bien connu les véritables sensations produites par cet exécrable exercice de la presse : ses préjugés et l'esprit de parti ont pu fasciner ses yeux à cet égard; mais il est vrai de dire que la nation américaine toute entière ressentit un pareil outrage avec la plus vive indignation. Que ces fiers Bretons se reportent à l'histoire romaine, ils y verront quel effet peuvent produire sur des hommes libres les mauvais traitements exercés envers le moindre de leurs frères! Qu'ils sachent surtout que le plus humble citoyen d'Amérique est beaucoup plus important qu'un obscur sujet anglais! Peut-être l'Angleterre ignorait-elle que les matelots américians diffèrent essentiellement des siens, qu'ils sont mieux élevés, qu'ils appartiennent à des familles plus considérées, qu'enfin la plupart d'entr'eux ont l'espoir fondé de devenir un jour officiers et même capitaines de navire; ou plutôt elle ne le savait que trop, et c'est ce qui lui faisait leur accorder une préférence si funeste! Mais la punition suit toujours de près les pas de l'injustice; et quand quelques-uns de ces malheureux revenaient dans leur patrie, après avoir été retenus plusieurs années à bord des vaisseaux anglais, ils ne respi-

raient que vengeance : ils faisaient partager ce sentiment à leurs compatriotes, et dès-lors on pouvait présager que ces mêmes hommes qui avaient eu tant de maux, tant d'injures à souffrir, ne seraient pas des ennemis ordinaires si jamais la guerre se déclarait. La guerre vint, et l'Angleterre peut lire dans nos fastes maritimes les conséquences du tyrannique et barbare usage de la presse!

Quoi qu'il en soit, depuis 1793 nos administrations successives ne cessèrent de faire des représentations infructueuses sur un abus de la force d'autant plus épouvantable qu'il était exercé envers des hommes libres, protégés par les lois de leur pays contre toute espèce de violences, et que la presse, même envers ses propres sujets, est de la part de l'Angleterre une violation du droit de liberté individuelle consacré dans sa constitution. Par le refus de l'Angleterre de se prêter à tout arrangement qui pût faire disparaître les prétextes et les effets d'une semblable mesure, nos marins furent contraints de porter en mer avec eux le certificat de leur origine, au risque, ainsi qu'il arriva souvent, de le voir insolemment déchirer à leurs yeux par

le moindre officier anglais, qui se trouvait ainsi appelé à prononcer arbitrairement et suivant ses caprices sur la liberté, le bonheur, et on peut même dire la vie de tout Américain qu'il rencontrait. De pareils attentats ne peuvent être dignement comparés qu'aux horribles tributs que Minos et Montezuma exigeaient pour fournir de victimes humaines les autels de leurs impitoyables dieux!

Enfin les Anglais, portant l'audace à son comble, vinrent jusque sous nos yeux, dans l'intérieur même de la *Chesapeake*, enlever des matelots sur un de nos navires. A un pareil affront, la nation entière se leva dans une sorte de frénésie; l'indignation publique éclata plus hautement encore qu'en 1793; les disputes de partis cessèrent tout-à-coup; le peuple se réunit en assemblée dans chaque village; les journaux ne furent plus remplis que de provocations contre nos insolents agresseurs : de toutes parts des compagnies de volontaires se formèrent, et enfin, dans la rage universelle, on n'entendit plus que ce cri : Guerre ! guerre immédiate aux Anglais ! Dès ce moment, tout sentiment amical envers la Grande-Bretagne fut éteint; on apporta

les plus grands soins à la discipline des milices; tout fut préparé pour la réunion en corps des nombreux volontaires qui offraient leurs services; et le gouvernement ne négligea aucune des précautions nécessaires à la défense nationale.

Cependant nous eûmes encore recours aux négociations ; et, cette fois, l'Angleterre, s'apercevant que nous étions fortement décidés à soutenir nos droits, crut devoir, pour éviter la guerre, faire un peu fléchir son orgueil accoutumé. Elle se soumit à ramener nos matelots sur le pont même du navire d'où ils avaient été enlevés ; mais au même moment, par une bizarrerie étrange, elle récompensait l'officier qui s'était rendu coupable de la violence qu'elle se voyait forcée de réparer.

Pour excuser ce qui s'était passé, l'Angleterre *daigna* nous dire *sérieusement* qu'elle n'avait jamais prétendu presser des citoyens américains, aveu qu'elle semblait considérer comme vraiment magnanime : ainsi donc c'était à grand'peine qu'elle reconnaissait que nos citoyens n'étaient pas sa propriété ! ô comble de l'humiliation pour nous ! preuve

la plus forte de notre mauvaise politique, en nous bornant pour un attentat si épouvantable à des remontrances pacifiques ! Oui, tout Américain doit le sentir, c'était à des mesures plus efficaces que, depuis long-temps, nous aurions dû recourir pour venger nos concitoyens outragés, rétablir l'honneur national si cruellement blessé, et enfin nous acquitter dignement des devoirs sacrés que la patrie nous imposait !

Après avoir ainsi exposé succinctement ce que nous eûmes à souffrir de cet usage exécrable de la presse, il nous faut reprendre l'autre grave sujet de plainte que les Anglais nous donnèrent en mettant toutes sortes d'entraves à notre commerce, ou plutôt en l'anéantissant tout-à-fait.

En mai 1806, la Grande-Bretagne mit en vigueur son système de blocus nominal : le but de ce système, qui ne portait que sur nous, seuls neutres alors, était de nous interdire tout commerce avec la France et les pays qui en dépendaient. Le décret de Berlin, que par suite le chef du gouvernement français rendit le 6 novembre, fut communiqué à

notre ministre à Londres, par le gouvernement anglais, avec menace que s'il était mis à exécution, l'Angleterre adopterait de semblables mesures; mais, sans attendre ce qui pourrait résulter de nos représentations auprès de la France, et quinze jours seulement après que le décret lui eut été connu, l'Angleterre promulgua les ordres du conseil du 7 janvier 1807, portant défense à tout navire de commercer d'un port quelconque de France à tout autre d'où les Anglais étaient exclus. Ces ordres du conseil donnèrent lieu au décret de Milan, par lequel Napoléon paraît avoir voulu forcer tous les neutres à se ranger de son côté. Aussi ce décret nous blessa-t-il bien plus que l'Angleterre. Seuls nous eûmes à souffrir de toutes ces mesures, qui, des deux côtés, violaient également tous les droits de la neutralité; et l'Angleterre en tira même une sorte de bénéfice par le coup terrible que cet état de choses porta à notre commerce, et par l'impossibilité où il nous réduisit de déployer aucune voile sans sa permission. Enfin, s'il est permis de comparer les grandes choses aux petites, la France et l'Angleterre présentaient le spectacle de deux voleurs, qui, après avoir dévalisé de concert un

malheureux voyageur, se disputent ses dépouilles. Et voilà pourtant ce qu'on appelait des représailles!

Malgré le désir bien sincère et évidemment manifesté par les Etats-Unis de rester en paix, chacun des belligérants les accusait de partialité. La France prétendait que nous nous laissions voler avec plus de patience par sa rivale que par elle, et l'Angleterre déclarait hautement qu'à elle seule appartenait le droit de nous piller. Chacune de ces puissances semblait mettre pour première condition à ce qu'elle nous rendît justice, que nous forçassions son adversaire à respecter nos droits. Dans une situation si singulière, la conduite la plus sage parut être de nous abstenir de tout commerce étranger; mais l'expérience nous apprit bientôt que, par des raisons qu'il est inutile de répéter, notre système d'embargo ne pouvait être mis à exécution. Nous y substituâmes un système de restrictions, et nous mîmes chacune des puissances belligérantes, pour peu qu'elle voulût renoncer à ses mesures injurieuses, à même de nous rendre ennemis déclarés de l'autre. Napoléon, le premier, annonça l'intention de revenir aux principes de la justice; et notre

gouvernement, partie souffrante, se déclara satisfait de la nouvelle marche qu'il adoptait. Il n'en fut pas de même du côté de l'Angleterre; vainement avait-elle promis de rapporter ses ordres du conseil si la France en faisait autant de ses décrets, elle refusa de croire à la déclaration officielle d'un ministre français qui annonçait les nouvelles résolutions de son gouvernement; et faute, dit-elle, de preuves suffisantes que la France fût disposée à nous bien traiter, elle laissa en vigueur toutes les mesures désastreuses qu'elle avait prises contre nous.

Pendant toutes ces discussions, nous avions éprouvé des pertes immenses en Europe, qui, jointes à toutes les déprédations exercées journellement sur nos côtes par les croiseurs anglais, avaient excité une grande fermentation dans tous les esprits. On convenait généralement que nous avions d'amples sujets de guerre contre les deux puissances belligérantes; mais les uns prétendaient que notre administration penchait trop du côté de la France, et ne montrait aucune disposition conciliatrice envers l'Angleterre; tandis que les autres soutenaient, au contraire, que la seule chose qui

avait enhardi l'Angleterre à nous faire tant de mal, et à refuser les justes réparations qui nous étaient dues, était de savoir qu'elle avait un parti puissant dans le sein même de notre union, principalement dans les états de l'Est, et dans les grandes cités commerciales.

Pendant que l'esprit public était ainsi agité par nos querelles avec la France et l'Angleterre, nos frontières se voyaient menacées des hostilités des Sauvages, agissant, comme à l'ordinaire, à l'instigation et sous l'influence des Anglais. On a souvent accusé les Etats-Unis de violence et d'injustice envers les Indiens; un tel reproche n'est nullement fondé. Par suite de l'accroissement de notre population, nous nous sommes vus contraints d'occuper des terres sur lesquelles ils chassaient; mais loin d'agir comme les autres nations civilisées, et de prendre ces terres sans avoir égard aux droits des premiers possesseurs, toujours nous avons cherché à les obtenir à l'amiable et par des marchés avantageux pour les deux partis. Oui! cette vérité doit être hautement proclamée, les Etats-Unis les premiers ont reconnu les droits territoriaux des In-

diens, de même que les premiers ils ont, comme nation, aboli la traite des noirs et l'esclavage domestique.

Il existait à cette époque un guerrier indien, fameux par son inimitié constante pour les blancs : il avait formé le projet d'unir toutes les tribus dans une ligue, dont l'objet était d'opposer une barrière à toute nouvelle extension des établissements civilisés. Tecumseh, c'est ainsi qu'il se nommait, était un redoutable ennemi; brave, actif, infatigable, il visitait les peuplades les plus reculées pour les faire entrer dans ses vues; usant à propos de toutes sortes d'artifices, doué d'une éloquence vraiment étonnante, il savait amener les Indiens à tout ce qu'il voulait; et pour produire plus d'effet encore sur leur esprit superstitieux, il se faisait accompagner par son frère, sorte de magicien, qu'on nommait *le Prophète*.

Tecumseh avait reçu des Anglais la promesse de tous les secours nécessaires pour réaliser ses plans; aussi se présenta-t-il en 1811 à une conférence tenue à *Vincennes* par le général Harrison, gouver-

neur d'Indiana ; et sous le prétexte de faire des représentations sur un marché que nous avions conclu avec les *Kickapoos* et quelques autres tribus pour l'acquisition d'un vaste terrain, il se plaignit amèrement et dans le style le plus énergique des usurpations des Américains, faisant un narré fidèle des progrès successifs de nos établissements depuis le moment où ils commencèrent à se former sur les rives de la *Delaware,* jusqu'à l'époque où il parlait. Et comme, en lui répondant, le général Harrison cherchait à justifier nos procédés, ce fougueux Indien saisit avec rage son *tomahawk* (*), et donna un démenti formel au général : vingt ou trente guerriers qui l'accompagnaient imitèrent son exemple ; et peut-être la vie du général eût-elle été en danger, s'il n'avait eu la précaution de placer près de lui quelques soldats dont la présence mit un frein à la furie des Sauvages. Mais la conférence se rompit, et la guerre parut devoir suivre de près.

En effet, à la fin de cette année (1811), les ha-

(*) Sorte de massue dont les Indiens sont armés.
(*Note du traducteur.*)

bitants des frontières ayant conçu les plus vives alarmes des préparatifs que faisaient les Indiens, le général Harrison résolut de prévenir leurs agressions, et de marcher, sans plus tarder, sur *Prophet's Town* (ville du Prophète), avec un corps de milice du Kentucky et d'Indiana, et le 4e régiment des Etats-Unis, commandé par le colonel Boyd. Arrivé au mois de novembre à quelques milles seulement de *Prophet's Town*, les principaux chefs vinrent au devant de lui, chargés en apparence d'offres de paix et de soumission. Ils prièrent le genéral de camper pour la nuit où il était; prétextant que la journée était trop avancée pour entrer de suite en arrangements. Mais bientôt on vit que cette démarche avait été faite dans l'intention perfide de surprendre nos troupes, car à 4 heures du matin les Indiens attaquèrent le camp avec furie, et ce ne fut qu'après un combat sanglant et longtemps douteux qu'on parvint à les repousser; leur perte fut très-considérable, et la nôtre monta à cent quatre-vingts hommes tués ou blessés; le colonel Davies, l'un des plus savants jurisconsultes d'Amérique, ainsi que le colonel White, de *Saline*, et un assez grand nombre d'autres braves of-

ficiers périrent dans cette action. Harrison, après avoir détruit *Prophet's Town* et construit quelques forts, retourna à *Vincennes.*

Le combat de *Tippecanoe*, nom qu'il reçut de l'une des branches du Wabash, près de laquelle il se donna, vint encore enflammer les Américains, déjà disposés à la guerre; et un événement maritime, qui eut lieu peu après, fut loin de calmer l'effervescence des esprits. Le commodore Rodgers, naviguant sur nos côtes, rencontra pendant la nuit une frégate anglaise, qu'on sut plus tard être le *Petit-Belt.* Le commodore lui ayant demandé qui elle était, le capitaine anglais, pour toute réponse, lui adressa la même question, et tira de suite plusieurs coups de canon : le commodore américain riposta en tirant toute sa volée; ce qui produisit un tel effet que l'Anglais se vit forcé de crier *merci.* Tel fut le premier échec que l'orgueil britannique reçut de nous sur l'Océan.

Cependant, malgré l'agitation qui croissait toujours, on hésitait encore à déclarer la guerre; elle pouvait avoir des suites si funestes, c'était pour

l'Amérique une expérience si périlleuse, qu'on peut facilement s'expliquer la longue patience que notre gouvernement mit à supporter les continuels outrages de l'Angleterre. Mais la conduite de celle-ci, devenant chaque jour plus intolérable, nous força enfin à prendre un parti décisif; et il ne nous resta plus qu'à voir contre laquelle des deux puissances belligérantes il nous convenait de tourner nos armes. La guerre contre Napoléon n'aurait été, pour ainsi dire, que nominale, et se serait bornée de notre part à n'avoir plus aucun rapport avec les contrées qu'il gouvernait, à moins que, contrairement à tous nos intérêts, nous n'eussions formé une alliance intime avec les Anglais; tandis que de l'autre côté, en attaquant la Grande-Bretagne, contre laquelle nous avions tant et de si justes causes de ressentiment, l'envahissement de ses provinces canadiennes, des pertes immenses à faire éprouver à son commerce et à sa marine, étaient des effets réels et immédiats que nous pouvions espérer, sans que pour cela il nous fût nécessaire de contracter aucune alliance avec Napoléon. Aussi ce dernier parti, le plus sage sans doute, fut celui auquel notre gouvernement s'arrêta.

Une telle résolution fit dire qu'il était peu généreux de notre part d'attaquer l'Angleterre, alors qu'elle combattait pour la défense même de son existence, et qu'elle soutenait seule la cause de toutes les nations civilisées. Pourquoi donc l'Angleterre, dans un tel moment, comblait-elle la mesure de ses indignités ? Est-il bien vrai d'ailleurs qu'elle combattait pour une si juste cause? Beaucoup de bons esprits n'ont vu dans ses longs efforts contre la France que le désir de sortir victorieuse d'une lutte dont le sceptre du monde devait être le prix. Etait-ce au moment où, déjà maîtresse absolue de l'Océan, l'Angleterre menait de front tant de projets d'agrandissement dans les deux hémisphères, qu'elle pouvait valablement prétendre agir pour sa seule défense? Une descente sur ses côtes, une invasion de son territoire, étaient des projets chimériques, désormais reconnus tels par Napoléon lui-même. Les plans gigantesques de ce despote, loin d'être effrayants pour l'Angleterre, comme elle feignait de le croire, formaient sa meilleure sauvegarde; car ils tenaient éveillées les jalousies, les craintes des autres nations, et ils minaient sourdement le trône de celui qui les avait formés. N'avons-

nous pas vu combien peu furent solides toutes ses conquêtes? N'est-il pas prouvé que ses tentatives contre l'Espagne et la Russie étaient aussi folles que téméraires? Non, jamais l'Angleterre ne fut dans un véritable danger; non, elle ne soutenait pas la cause des nations, mais celle de sa seule ambition; non, elle n'était pas le boulevard de la civilisation, mais la cruelle et perfide instigatrice des Sauvages; non, enfin, elle n'était pas la dernière espérance du monde. — Un pareil titre ne convient qu'à l'Amérique, qui, sans se proclamer fastueusement la protectrice des nations, offre la preuve vivante que la tyrannie n'est pas nécessaire à la stabilité des états, et que, pour être grand, heureux, prospère, un peuple ne doit ni se dégrader, ni se laisser avilir.

HISTOIRE

DE LA GUERRE SOUTENUE

PAR

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

CONTRE L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1812 JUSQU'EN 1815.

CHAPITRE PREMIER.

Déclaration de guerre. — Le général Hull va à *Détroit*. — Il entre dans le Canada. — Escarmouches sur la rivière *aux Canards*. — Engagement de *Brownstown*. — Prise de *Michillimackinac*. — Prise de *Chicago*. — Combat de *Magagua*. — Le général Hull se rend aux Anglais.

Une période bien intéressante dans l'histoire de notre jeune nation s'approchait; nos rapports avec la Grande-Bretagne devenaient chaque jour plus hostiles; l'orage grossissait à vue d'œil, et il ne restait plus qu'un faible espoir que les nuages amoncelés sur notre horizon politique

pussent se dissiper sans produire les effets terribles dont ils nous menaçaient.

Dans ces graves conjonctures, la session du congrès s'était prolongée bien au de-là de son terme ordinaire; et l'Amérique, dans une attente pleine d'anxiété, tournait tous ses regards vers ses représentants.

Le 5 juin 1812, le président avait déposé devant le congrès la correspondance qui avait eu lieu entre notre secrétaire d'état et le ministre anglais près notre gouvernement : cette correspondance semblait enlever toute idée d'en venir à un accommodement relativement aux deux points principaux de la dispute, c'est-à-dire les ordres du conseil, et la presse des matelots. Néanmoins nous avions été si souvent sur le point d'une rupture avec la Grande-Bretagne, que, même dans la circonstance présente, les personnes les mieux instruites ne pouvaient faire aucune conjecture certaine sur la résolution qui serait adoptée. Mais, il faut le dire, la grande majorité de la nation était pour la guerre, et la voix publique se faisait entendre hautement à ce sujet.

Enfin le 18 juin, dans une séance à huis-clos,

la mesure qui appelait la nation aux armes fut solennellement discutée : cette discussion avait été provoquée par le président, qui, dans un message plein de force, après avoir rappelé les divers sujets de plainte que l'Angleterre nous avait donnés, concluait en assurant que, dans son opinion, la guerre était le seul remède qui nous restât. Cet avis fut partagé par le comité des affaires étrangères auquel le message avait été renvoyé; le congrès prit une décision conforme, et cette décision ayant immédiatement reçu la sanction du président, le lendemain, 19 juin 1812, la guerre fut proclamée.

Cet acte de la législature nationale, acte si important par les nombreux événements dont il devait être la source, fut reçu avec des sentiments différents. Dans quelques lieux, il produisit des démonstrations de joie semblables à celles qui suivirent notre déclaration d'indépendance. De pareilles démonstrations étaient, selon nous, blâmables ; car la guerre est par elle-même une effroyable calamité; et quoiqu'elle fût devenue inévitable dans la présente situation du monde, où le fort méprisait les droits du faible, on devait la recevoir sans

abattement, mais sans gaîté. A la vérité un grand nombre de citoyens considéraient la guerre actuelle avec l'Angleterre, non pas comme une de ces guerres entreprises pour de légers sujets, ou dans un but purement politique, mais comme une lutte nouvelle dont le résultat devait être de consolider à jamais notre indépendance.

Sur les côtes, au contraire, et généralement dans les états de l'Est, la déclaration de guerre fit naître des sensations bien pénibles. Le noir nuage qui venait tout-à-coup obscurcir notre prospérité commerciale, causait une tristesse sombre, semblable à celle que produit une éclipse de soleil. En effet, le commerce des grandes cités, tout restreint qu'il était par les déprédations des deux grandes puissances belligérantes de l'Europe, se continuait cependant dans l'attente de meilleurs jours; mais il allait être tout-à-fait interrompu; les navires resteraient inutiles dans les ports, et le commerçant, sans occupation, devait fermer ses comptoirs.

C'est ainsi que les sentiments étaient divers dans les différentes parties des Etats-Unis;

chose peu étonnante, sans doute, si l'on considère que dans un pays aussi vaste que le nôtre, la guerre devait se faire sentir plus sévèrement sur certains points que sur d'autres: d'ailleurs, on doit faire observer que beaucoup de personnes envisageaient la mesure adoptée comme une expérience infiniment hasardeuse; car on pensait assez généralement que la forme de notre gouvernement, par le manque de force suffisante dans la branche exécutive, et par les divisions inévitables dans nos assemblées nationales, était peu propre à la guerre; et comme notre union n'était pas encore parfaitement cimentée, on craignait que si quelques parties du territoire se trouvaient trop grièvement atteintes, il ne s'ensuivît la dissolution de la fédération, ce monument le plus noble de l'esprit humain. Enfin le parti puissant qui s'opposait à la guerre prétendait qu'on pouvait encore négocier avec l'Angleterre, que les hostilités qu'on allait commencer n'auraient pour résultat que de servir les intérêts de la France, et que nous étions loin d'être prêts à entrer dans la lice. L'unanimité, ajoutaient les gens de cette opinion, chose si nécessaire dans une affaire aussi grave, ne peut être espérée; et, au grand détriment de la chose publique, les opérations de la

guerre seront souvent entravées par l'opposition de la partie la plus riche et la plus éclairée de la population. Voyez, s'écriaient-ils, nos ports sur l'Atlantique exposés à tous les dangers, les états du Sud ouverts sans défense aux incursions d'une multitude de maraudeurs, et enfin, spectacle effroyable ! nos frontières occidentales en proie au carnage et à la dévastation, suite nécessaire de la guerre des Sauvages !

D'autres personnes voyaient les choses sous un point de vue plus favorable ; elles espéraient que bientôt le Canada deviendrait notre conquête, que les Florides, si l'Espagne se joignait à l'Angleterre, tomberaient également en notre pouvoir ; qu'ainsi, nous serions débarrassés de voisins inquiets et incommodes, et que nous mettrions à fin pour toujours ces hostilités affreuses dans lesquelles nous avions été si souvent engagés avec les Sauvages. Certainement ces espérances paraissaient bien fondées ; mais alors nous ne connaissions pas combien nous manquait l'expérience si nécessaire pour bien mener les opérations de la guerre, et nous ne savions même pas comment user de la vaste étendue de nos ressources. C'est à cette double ignorance que doivent s'attribuer les calamités

que nous eûmes plus tard à supporter, et dont nous aurons à faire le triste récit.

Depuis quelques années l'esprit militaire s'était graduellement répandu au sein de la nation. Partout on avait mis le plus grand soin à discipliner des compagnies de volontaires; partout on voyait naître l'émulation entre les citoyens, et tous cherchaient à exceller dans les exercices militaires; mais l'organisation de l'armée de ligne était loin d'offrir une apparence aussi flatteuse: en vain le congrès avait-il autorisé l'enrôlement de vingt-cinq mille hommes; le nombre d'individus sans moyens d'existence, et par conséquent forcés par la nécessité à se faire soldats était si peu considérable, qu'on avait trouvé impossible de remplir de cette manière les cadres de l'armée. Au moment de la déclaration de guerre les hommes sous les armes montaient à peine à cinq mille, et encore se trouvaient-ils dispersés sur toute l'étendue de notre immense territoire. Pour remédier à ce fâcheux état de choses, le président fut autorisé à accepter les services de cinquante mille volontaires, et à appeler sous les armes cent mille miliciens: on ne pouvait guère compter sur une pareille force que pour la défense

des côtes et des frontières; cependant une difficulté plus grave existait encore : les meilleures troupes ne sont rien si elles n'ont à leur tête des officiers instruits et expérimentés, et nous en manquions absolument; car, parmi les officiers qui avaient fait la guerre de la révolution, tous ceux qui s'étaient distingués dans les grades supérieurs, étaient ou morts ou très-âgés, et ceux qui, ayant pris part à cette même guerre, étaient encore en état de servir, n'avaient exercé que des emplois subalternes, et avaient d'ailleurs, dans un long repos, perdu toutes leurs habitudes militaires. Toutefois ces derniers, par cela seul qu'ils avaient déjà fait la guerre, n'importe en quelle qualité, inspiraient la plus vive confiance; et cette disposition à leur égard ne changea que quand l'expérience nous eut cruellement appris que pour être capable de commander une armée, il ne suffisait pas d'avoir bravement payé de sa personne dans les combats dont notre indépendance fut le résultat. Telle était notre situation au commencement des hostilités, et tout portait à croire que les premiers coups seraient frappés du côté du Canada; car on savait que les préparatifs militaires n'y étaient pas plus avancés que dans les États-Unis, et nous

avions déjà une petite armée rassemblée sur cette frontière.

Le gouverneur Hull, pour s'opposer et mettre un frein aux agressions réitérées des Indiens, avait réuni, dès le 29 avril, douze cents volontaires de l'état d'Ohio, et s'étant avancé jusquà *Urbana*, il y fut joint par le 4e régiment d'infanterie des Etats-Unis : ces deux corps, après leur jonction, se mirent de suite en route à travers le désert qui appartient encore aux Indiens, et qui sépare la partie habitée de l'état d'Ohio du terrritoire Michigan.

Depuis *Urbana* jusqu'*à Rapid*, dans une distance de cent vingt milles, le pays est tout-à-fait inhabité, très-marécageux, et ne présente aucune route. Ensuite, de *Rapid* jusqu'à *Détroit* on trouve à la vérité sur les bords du *Miami*, et de la rivière *Détroit*, quelques établissements épars, principalement formés par des Canadiens; mais en général tout ce territoire est très-peu peuplé, et compte à peine 6000 âmes répandues sur sa vaste étendue. L'armée du général Hull eut à surmonter des obstacles de tous genres en traversant cette contrée sombre

et presqu'inexplorée; et ce ne fut qu'après de grandes fatigues qu'elle parvint à *Détroit* vers la fin de juin. Là, l'aspect d'une campagne ouverte et tout-à-fait romantique inspira une nouvelle ardeur à cette petite troupe, composée en partie des jeunes gens les plus actifs et les plus hardis de l'état d'Ohio, et qui tous à l'envi brûlaient de trouver l'occasion de signaler leur courage.

Après avoir pris quelques rafraîchissements à *Détroit*, et y avoir malheureusement embarqué leurs gros bagages sur une goëlette afin de rendre leur marche plus légère, nos troupes se remirent en route. Ce fut seulement alors qu'elles apprirent la déclaration de guerre; et elles reçurent presqu'en même temps la fâcheuse nouvelle que la goëlette qui portait leurs effets avait été capturée par l'ennemi, ainsi que trente soldats et un lieutenant qu'elle avait à bord.

Le 5 juillet, l'armée campa à *Springswell* qui se trouve sur le bord de la rivière *Détroit* vis-à-vis *Sandwich*, et à quelques milles seulement du fort *Détroit*. Depuis plusieurs jours on avait été obligé d'être continuellement sur ses gardes pour éviter d'être attaqué à l'im-

proviste par les Indiens et par leurs alliés, qui, sans l'arrivée opportune de nos troupes, se seraient emparés de *Détroit*: déjà ils avaient construit quelques ouvrages sur le bord opposé de la rivière, et ils avaient fortifié une position à environ trois milles plus bas; mais le feu bien dirigé de l'artillerie américaine les força bientôt d'abandonner ces deux redoutes.

C'était alors la saison la plus favorable pour commencer les opérations contre le Haut-Canada; et comme le gouverneur Hull avait reçu le pouvoir discrétionnaire de prendre l'offensive, l'invasion immédiate de cette province fut résolue. On s'occupa de suite des préparatifs nécessaires, et des bateaux furent rassemblés pour effectuer le passage de toutes les troupes à-la-fois.

Les Anglais, s'apercevant de ce projet, essayèrent de construire une batterie pour s'opposer au débarquement : deux fois on détruisit les travaux commencés ; mais les ayant repris une troisième fois, on les laissa faire, attendu que notre armée pouvait aisément débarquer au-dessus ou au-dessous du point qu'ils avaient fortifié, et de cette manière se tenir hors de la

portée de leur batterie qui était armée de sept canons de petit calibre et de deux mortiers.

Le 12 juillet, tout étant prêt, l'armée s'embarqua et mit à terre sur la rive opposée sans coups férir; elle entra de suite dans le village de *Sandwich*. Les Anglais avaient fait marcher une partie des habitants de ce village sur *Malden*, pour aider à le défendre: mais ceux qui étaient restés n'ayant fait aucun signe de résistance, leurs personnes et leurs propriétés furent respectées.

Le général Hull fit immédiatement une proclamation dans laquelle il annonçait l'invasion du Canada, et, en assurant les habitants de sa protection, il les engageait fortement à ne prendre aucune part à la guerre. Cette proclamation était d'un style énergique, et nul doute qu'on ne l'eût considérée comme éloquente si le général avait eu le bonheur de réussir dans son entreprise. Les Anglais l'ont amèrement censurée, 1° comme cherchant à faire rompre par des sujets la foi qu'ils avaient jurée; 2° comme violant les lois de la guerre établies parmi les nations civilisées, en déclarant qu'aucun quartier ne serait accordé à ceux

des blancs qu'on trouverait combattant à côté des Indiens. Le premier de ces reproches est sans doute assez singulier, lorsqu'il est adressé à une armée d'invasion. Quant au second, on peut répondre que les Indiens n'accordant jamais aucun quartier, il paraît de toute justice d'user de représailles, non-seulement envers eux, mais même envers ceux qui combattent avec eux, et qu'on peut supposer agir avec les mêmes intentions. Toutefois on ne peut croire sérieusement que le général Hull ait eu l'intention de mettre ses menaces à exécution : son seul dessein était d'empêcher, s'il était possible, qu'on ne se servît des Sauvages ; et dans tous les cas ce projet venait de lui seul, il n'avait pas reçu l'autorisation du gouvernement, et jamais il n'a été réalisé.

En peu de jours, nos troupes occupèrent tout le pays qui est baigné par la *Trench*, ou *Tamise*, charmante rivière, dont les bords sont très-peuplés. Cette opération fut conduite par le colonel M'Arthur, qui revint ensuite au camp après s'être emparé d'une grande quantité de couvertures, de munitions et autres objets. Le colonel Cass fut alors envoyé dans une direction opposée ; il avait avec lui deux cent quatre-vingts hommes, et il était chargé

de reconnaître la position des Anglais et des Indiens et de s'avancer jusqu'au fort *Malden*. Ce fort, bâti à l'embouchure de la rivière *Détroit* dans le lac *Erié*, se trouvait à treize milles au sud du lieu où le général Hull avait posé son camp. Le colonel Cass suivit la rivière *Détroit* jusqu'à l'endroit où la rivière *aux Canards* vient y mêler ses eaux à quatre milles du fort *Malden*. Là, ayant trouvé un détachement anglais en possession du pont posé sur la rivière *aux Canards*, il laissa une compagnie de tirailleurs sous les ordres du capitaine Robinson, en le chargeant de tirer de loin sur l'ennemi, pour détourner son attention jusqu'au moment où le reste de la troupe, après avoir passé la rivière à gué plus haut, paraîtrait sur le bord opposé. Ce plan sagement concerté ne réussit pas; car, faute de bien connaître le pays, le colonel Cass ne put se rendre au lieu désigné que fort tard dans la soirée, et pendant ce temps les Anglais, qui s'étaient aperçus des intentions du colonel, avaient demandé et reçu du renfort. Malgré ce contre-temps, il y eut une vive escarmouche, par suite de laquelle les Anglais furent délogés de leur position, après avoir perdu onze hommes tués ou blessés, et avoir

été en outre abandonnés par plusieurs déserteurs. Le colonel Cass n'ayant pas reçu l'ordre de se maintenir sur ce point, bien important cependant puisqu'il formait le seul obstacle qui existât entre le camp américain et le fort *Malden*, crut devoir se retirer. Les Anglais, profitant de cette négligence, revinrent sur leurs pas, enlevèrent les madriers qui couvraient le pont, et construisirent en outre quelques ouvrages sur le bord de la rivière pour en empêcher le passage.

Quelques jours après, il y eut un nouvel engagement entre la garde du pont et le colonel M'Arthur à la tête de cent cinquante hommes. Les Anglais avaient quatre-vingt-cinq soldats de troupes de ligne, à peu près deux fois autant de miliciens, et un nombre considérable d'Indiens ; ils étaient de plus soutenus par la corvette la *Queen Charlotte* et par quelques bateaux canonniers qui se trouvaient à l'embouchure de la rivière *aux Canards*. Le colonel M'Arthur, s'étant trop approché de l'ennemi pour reconnaître sa position, était au moment d'être coupé de sa troupe, quand un messager vint en toute hâte lui annoncer que plusieurs Indiens s'étaient placés sur ses derrières : il s'aperçut en effet que presque tous

ceux qui se trouvaient d'abord dans la batterie avaient disparu ; et à peine eut-il tourné bride, que lui et ses deux compagnons, le docteur M'Anaw et le capitaine Pathuff, essuyèrent le feu des Indiens qui tiraient du milieu des broussailles où ils s'étaient glissés. Au bruit de la mousqueterie, le détachement américain accourut au secours de son chef, et força les Indiens à se se retirer. On assure que, dans cette circonstance, les Indiens étaient conduits par l'audacieux Tecumseh en personne.

Ces petites affaires, dans lesquelles les Américains avaient été généralement victorieux, leur inspirèrent une grande confiance, et elles produisirent le même effet sur beaucoup de Canadiens, qui, se fiant aux promesses contenues dans la proclamation du général Hull, vinrent se placer sous sa protection et se joindre à nos étendards ; mais tout ceci ne servait que de prélude aux grandes opérations qui avaient pour objet la prise du fort *Malden:* prise sans laquelle on pouvait dire qu'il n'y avait rien de fait. Les préparatifs du siège n'avançaient que lentement ; il semblait que rien n'avait été prévu, et ce ne fut qu'au commencement d'août qu'on put avoir deux pièces de 24 et trois obusiers montés. Dans

l'intervalle, rien n'avait été tenté contre le fort. La prise de cette place, qui d'abord paraissait nécessaire pour pouvoir se livrer à des opérations ultérieures, était devenue maintenant indispensable pour la sûreté même de l'armée ; car un malheur tout-à-fait inattendu, la reddition du fort *Michillimackinac*, avait eu lieu dans le mois précédent.

Le 16 juillet, un parti de trois cents soldats anglais et de plus de six cents Indiens s'était embarqué à *Saint-Joseph*, et avait descendu le matin suivant dans l'île où est situé le fort *Michillimackinac*. Un prisonnier fut relâché pour aller annoncer à la garnison et aux habitants du village que, si on tentait la moindre résistance, tous seraient indistinctement passés au fil de l'épée. A une pareille menace la plupart des habitants coururent se mettre sous la protection de l'ennemi. La garnison n'était que de cinquante-six hommes commandés par le lieutenant d'artillerie Hauks ; les Anglais lui envoyèrent un parlementaire pour le sommer de se rendre, et ce fut la première intimation de la guerre qu'on eût recue au fort. Jusques-là, le commandant américain avait cru qu'il ne s'agissait que d'une de ces attaques des Indiens, si fréquente

dans les derniers temps, et il était résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais maintenant, considérant qu'il ne pouvait avoir aucun espoir de résister à des forces aussi considérables que celles qui l'attaquaient, et que de l'essayer serait compromettre inutilement la vie de ses soldats, et celle des habitants qui s'étaient placés sous sa protection, il pensa convenable d'accepter la capitulation qui lui était offerte. En conséquence, après avoir stipulé que les personnes et les propriétés des habitants seraient respectées, la garnison se rendit prisonnière, et les Anglais, sans avoir tiré un coup de fusil, prirent possession de la position la plus forte des Etats-Unis, et que, pour cette raison, on appelle communément le *Gibraltar américain*. Le fort *Michillimazkinac* était, par sa position, de la plus haute importance; car il domine tout le commerce du nord-ouest, qui est obligé de venir passer sous ses batteries. De ce fort, l'on pouvait en outre intercepter aisément tous les secours que les Indiens voudraient envoyer vers l'est, et en même temps s'opposer aux incursions que ces peuplades turbulentes et infatigables tenteraient de faire.

Quelques personnes jetèrent le blâme de

cette affaire sur le gouvernement, d'autres sur le général Hull; les faits suivants mettront le lecteur à même de juger ce qu'on doit en penser. Le général ne parvint à *Détroit* que le 5 juillet, et la prise de *Michillimackinac* date du 17; la distance entre ces deux forts est de cent quarante milles. A cela nous devons ajouter qu'il paraîtra peu étonnant que les Anglais aient su à *Malden* la déclaration de guerre plus vite que le général américain, si l'on considère que par l'activité des gens qui trafiquent avec les Indiens, et au moyen des établissements anglais qui sont placés à des distances assez rapprochées tout le long des lacs, les nouvelles circulent avec une grande promptitude; mais toutefois il est difficile de se rendre compte de la lenteur que la nouvelle de la guerre mit à parvenir à *Détroit*, et l'on ne sait si une pareille lenteur doit être attribuée à des accidents, ou à une négligence aussi coupable que funeste.

Cet événement déplorable fut connu du général Hull le 23 juillet, au moment où il faisait ses préparatifs pour attaquer le fort *Malden*. Les Anglais avaient dès-lors reçu des renforts considérables de troupes réglées et d'Indiens. On avait laissé échapper l'instant

propice ; car il paraît bien prouvé que si de suite on avait donné l'assaut au fort, il eût indubitablement été enlevé. C'était l'opinion unanime des officiers, et le général ne s'était refusé à s'y rendre que par de vains motifs. Ayant donc négligé cette occasion si favorable, il ne pouvait plus espérer de se rendre maître de la place, sans être muni d'un train d'artillerie, et de toutes les choses nécessaires pour un siège régulier. La nécessité d'occuper *Malden* devenait chaque jour plus urgente. On devait s'attendre que la prise de *Michillimackinac* entraînerait celle de *Chicago*, et de tous les autres postes de l'ouest, et que les tribus indiennes, avec toutes les forces de la compagnie anglaise du nord-ouest, allaient fondre sur nous, ce qui mettrait notre armée dans une position extrêmement critique.

Le général, apercevant les dangers qu'il courait, envoya de nombreux exprès pour demander des renforts; l'espérance où il était d'en recevoir fut probablement ce qui le fit agir si lentement dans ses mouvements contre *Malden*, et borner ses opérations à une guerre de partisans qui n'aboutissait à rien. D'un autre côté on ne lui envoyait aucun secours, dans la ferme croyance que les forces qu'il comman-

dait étaient plus que suffisantes pour effectuer ce qu'on voulait faire dans cette partie.

L'ardeur qui d'abord avait animé nos troupes se changeait graduellement en abattement, et elles perdaient dans la même proportion la confiance qu'elles avaient eue dans leur chef. Cependant, le 1er août, tout étant prêt pour attaquer *Malden*, un conseil de guerre fut convoqué, et on y décida que l'attaque devait se faire immédiatement. A cette époque la désertion continuait toujours parmi la milice canadienne, et toute l'armée reprit courage à l'annonce d'une entreprise qui, dans l'opinion générale, ne pouvait que réussir. Les canons étaient bien montés et embarqués sur des batteries flottantes; tous les autres préparatifs étaient achevés, et le jour où on devait livrer le combat à l'ennemi fut enfin fixé.

Quelque temps avant ceci, une compagnie de volontaires de l'*Ohio*, sous le commandement du capitaine Brush, était arrivée à la rivière *Raisin* avec des munitions pour l'armée. Comme, pour se rendre à *Détroit* qui était éloigné de trente-six milles, cette troupe et son convoi auraient pu courir des risques, à cause des nombreux partis ennemis qui parcouraient le pays, on jugea convenable de les

faire rester où ils se trouvaient, et d'envoyer un détachement pour augmenter l'escorte. Cette mission fut confiée au major Vanhorn, et on plaça cent cinquante hommes sous ses ordres. A son second jour de marche, se trouvant près de *Brownstown*, il fut soudainement attaqué de tous côtés par les Anglais et par les Indiens. Les Américains firent la résistance la plus opiniâtre; et comme ils étaient commandés par un officier brave et habile, ils se tirèrent d'affaire, après avoir eu dix-neuf hommes tués ou manquants, et neuf blessés. Les capitaines Gilcrease, M'Culloch et Bostler furent au nombre des tués, et le capitaine Ulry fut grièvement blessé.

A peine ce détachement avait-il quitté le camp, qu'un changement aussi soudain qu'inattendu s'était opéré dans la détermination du commandant en chef. Sans aucune cause apparente, sans que rien de nouveau fût survenu, il annonça la résolution d'abandonner son plan d'attaque sur *Malden*, et même de se retirer en arrière de la position qu'il occupait alors. Une pareille résolution fit sur l'armée l'effet d'un coup de tonnerre : les volontaires murmurèrent hautement; ils furent jusqu'à taxer le général de pusillanimité et même de trahison;

leurs officiers, en qui ils avaient pleine confiance, eurent la plus grande peine à les faire rentrer et à les maintenir dans l'ordre. Dans tout le camp le désappointement et le dépit furent extrêmes, et le général perdit dès-lors toute la confiance des soldats. Car, disaient-ils, si c'est un traître il peut nous livrer à l'ennemi et nous faire massacrer; et dans tous les cas il montre bien qu'il n'a ni l'habileté, ni les talents nécessaires pour commander. Ce fut donc avec le chagrin le plus amer que cette petite mais brave armée se vit forcée d'abandonner, presque comme vaincue, les flatteuses espérances qu'elle avait conçues, au moment même où tout semblait promettre qu'elles allaient être réalisées. Elle repassa la rivière *Détroit* le 8 août, et apprit sur l'autre bord l'affaire que le major Vanhorn avait eue la veille.

Tel fut le résultat de cette expédition contre le Canada, expédition dont le succès paraissait si probable qu'on en attendait la nouvelle à tout moment dans les États-Unis : trop heureux si là s'était arrêté le malheur de nos armes! Toutefois le territoire ennemi ne fut pas totalement évacué; on laissa un détachement d'environ trois cents hommes à *Sandwich*, principalement pour donner quelque protection

aux Canadiens que la proclamation du général Hull avait induits à venir se joindre à nos troupes.

Dans cette conjoncture tout le monde s'accordait sur la nécessité d'ouvrir une communication avec la rivière *Raisin* : dans peu de semaines nos troupes pouvaient avoir le plus grand besoin du convoi amené par le capitaine Brush, et il y avait en outre de nombreux et graves inconvénients pour l'armée à se trouver ainsi coupée de l'état d'Ohio. Pour ouvrir donc cette communication, on détacha le lieutenant-colonel James Miller avec deux cents miliciens et trois cents hommes du brave 4e. régiment qui, sous le colonel Boyd, s'était si distingué à la bataille de *Tippecanoe* L'ennemi, de son côté, pensant bien que cette expédition serait de nouveau tentée, avait envoyé dans cette partie un renfort considérable tant de troupes réglées que d'Indiens, de sorte que ses forces montaient à peu près à sept cent cinquante hommes: elles pouvaient de plus être augmentées au moment d'un engagement par la garnison de *Malden*, qui se trouve tout vis-à-vis de *Brownstown*. Les Anglais avaient aussi établi à quatre milles en avant de cette dernière ville, dans un lieu nommé *Magagua,* quelques fortifications

faites à la hâte avec des troncs d'arbres ; et les Indiens, commandés par Tecumseh, y avaient été placés en embuscade, pour ne donner que lorsque les Américains seraient engagés. Le major anglais Muir commandait toute cette ligne de défense.

Dans la journée du 9 août notre détachement procéda dans sa marche avec beaucoup de précaution, pour éviter d'être surpris par l'ennemi; et cependant il donna au milieu de l'embuscade sans l'avoir découverte ; le capitaine Snelling qui commandait l'avant-garde fut tout à coup attaqué de tous côtés par les Indiens qui, suivant leur coutume, poussèrent des cris épouvantables; les soldats du capitaine Snelling soutinrent, sans être ébranlés, ce choc imprévu, jusqu'à l'arrivée du reste des troupes. Dans ce moment les Sauvages s'élancèrent des buissons où ils s'étaient cachés, furent se ranger en bataille avec les soldats de ligne en avant des fortifications, et de là tous ensemble commencèrent un feu très nourri. De son côté, le colonel Miller disposa ses troupes avec autant de sang-froid que de célérité; et, après avoir fait faire une décharge générale, il s'avança sur l'ennemi avec la plus grande intrépidité. Ce mouvement fit lâcher pied aux Anglais ;

mais les Indiens s'étant mis à l'abri dans les bois qui bordaient le chemin, s'y maintinrent avec la plus grande opiniâtreté. Les Anglais s'étant ralliés revinrent à la charge, et le combat continua quelque temps avec un courage égal de part et d'autre.

La conduite tenue par nos compatriotes dans cette circonstance, est vraiment digne d'admiration; car l'homme le plus courageux aurait pu faiblir en se voyant ainsi attaqué de tous côtés par plus de cinq cents Indiens, peints de la manière la plus hideuse et hurlant comme des bêtes féroces, et ayant en même temps à faire face à un corps de troupes réglées. Toutefois sans tenir aucun compte ni des cris des Indiens ni de la mousqueterie des Anglais, le commandant américain repoussa toutes les attaques; et ses troupes, sans avoir dans toute l'affaire perdu un pouce de terrain, forcèrent à la fin les ennemis à la retraite. Ils se retirèrent lentement et, littéralement parlant, à la pointe de la baïonnette jusqu'à *Brownstown*. Là ils s'embarquèrent à la hâte sur des bateaux qui avaient été préparés d'avance pour les recevoir, et il est probable que si cette précaution n'eût pas été prise, ce corps entier serait tombé entre les mains des Américains. La perte du

côté des Anglais fut pour les troupes de ligne de quinze hommes tués et de trente à quarante blessés, et quant aux Indiens ils abandonnèrent une centaine des leurs sur le champ de bataille: de notre côté, dans ce combat qui dura deux heures, nous eûmes quinze tués et environ soixante blessés. Les officiers qui se distinguèrent le plus furent le capitaine Baker, les lieutenants Larabée et Peters, et l'enseigne Whistler. Le jour suivant à midi, le colonel Miller, qui avait gardé possession de *Brownstown*, reçut ordre de retourner à *Détroit*.

Nous ne devons pas passer sous silence un bien triste événement qui, vers la même époque, eut lieu dans une autre partie de la frontière. Le capitaine Heald qui commandait au fort *Chicago*, avait reçu du général Hull l'ordre d'évacuer ce poste, et de se retirer sur *Détroit*. En conséquence, il confia à la garde de quelques Indiens de nos amis toutes les propriétés publiques; puis avec sa compagnie forte de cinquante hommes, et accompagné de plusieurs familles qui résidaient près de *Chicago*, il se mit en marche. A peine s'était-il avancé à quelque distance en suivant la rive du lac, qu'il fut attaqué par un parti considérable d'Indiens posté sur la berge. Le

capitaine fit gravir à la troupe la même berge, et là il combattit quelque temps ; mais bientôt les Indiens, en prolongeant leur ligne, parvinrent à s'emparer de ses chevaux et de ses bagages. Le capitaine prit alors position dans un terrain découvert, d'où il pouvait tenir les Indiens en échec ; mais voyant bien qu'à la fin il serait obligé de céder, il accepta l'offre de protection que lui fit un chef indien. Dans cette petite, mais sanglante affaire, vingt-six soldats de ligne et tous les miliciens périrent, et plusieurs femmes et enfants furent inhumainement massacrés : le capitaine Wells et l'enseigne Warner se trouvèrent parmi les morts. Heald grièvement blessé et sa femme, qui elle-même avait reçu six blessures, parvinrent à *Michillimackinac*, après avoir échappé à mille dangers.

La victoire de *Magagua*, toute brillante et toute honorable qu'elle était pour les armes américaines, ne produisit aucun avantage réel. Deux jours après, on envoya un exprès au capitaine Brush, qui attendait toujours une escorte sur la rivière *Raisin*, pour l'informer que le détachement sous le colonel Miller, par suite du combat qu'il avait soutenu, n'ayant pu pousser plus loin, il était devenu

impossible de lui envoyer, par la route ordinaire, le renfort dont il avait besoin ; et qu'il devait en conséquence rester où il se trouvait jusqu'à ce que les circonstances fussent devenues plus favorables: Dans un *post-scriptum*, le général lui donnait avis qu'on tenterait d'ouvrir une communication par un autre côté, en traversant la rivière *Huron* un peu plus haut. Et en effet, le 14 août, les colonels Miller et Cass furent envoyés avec trois cent cinquante hommes pour accomplir ce dessein. Quelque temps avant cette époque, le général Hall, qui commandait à *Niagara*, avait fait dire qu'il était hors de son pouvoir d'envoyer aucun renfort.

Le 13 août, les Anglais vinrent prendre position vis-à-vis *Détroit*, et se mirent de suite à construire des batteries. A leur approche, le major Denny, qui commandait à *Sandwich*, avait évacué ce poste et s'était replié sur *Détroit*, d'après la résolution qu'on avait prise de ne plus agir que sur la défensive. Les Anglais continuèrent leurs travaux, et le 15 envoyèrent un parlementaire pour sommer la place de se rendre ; ce parlementaire était porteur de la note suivante adressée au général Hull.

« Monsieur, les forces qui sont à ma dispo-
» sition m'autorisent à demander la reddition

» immédiate de *Détroit*. Il est loin de mes » intentions de laisser faire une guerre d'ex- » termination ; mais vous devez penser que le » corps nombreux d'Indiens qui s'est attaché » à mes troupes ne pourra plus être contenu » par moi, si une fois le combat s'engage. » Vous me trouverez entièrement disposé à » accorder toutes les conditions propres à sa- » tisfaire le sens d'honneur le plus délicat. Le » lieutenant-colonel M'Donald et le major » Glegg ont des pleins pouvoirs pour consen- » tir à tous les arrangements qui peuvent tendre » à prévenir l'inutile effusion du sang. » Cette note était signée par le major-général Broock ; on se borna à lui répondre que le fort serait défendu jusqu'à la dernière extrémité.

Dès que les Anglais eurent reçu cette réponse, ils ouvrirent leurs batteries, et lancèrent des bombes sur *Détroit* pendant la plus grande partie de la nuit ; on leur riposta du fort, mais sans, d'un côté comme de l'autre, produire beaucoup d'effet.

Le lendemain matin on s'aperçut que les Anglais, protégés par des navires de guerre, débarquaient à *Springwells*. La ville se trouvant entr'eux et le fort, le feu de celui-ci ne put empêcher ni même troubler le débarquement.

Il en aurait été tout autrement si le général Hull, suivant l'avis de ses officiers, avait fait construire des batteries sur le point où l'ennemi devait nécessairement mettre à terre; mais la plus étrange fatalité semblait s'attacher à tout ce que ce malheureux homme faisait, ou négligeait de faire. L'ennemi, ayant entièrement effectué son débarquement à environ dix heures du matin, s'avança de suite vers le fort, marchant en colonnes serrées sur une hauteur de douze hommes. Le fort n'était séparé de la ville que par une esplanade d'environ deux cents *yards* (cent toises); nos batteries ne pouvaient en conséquence tirer sur l'ennemi que lorsqu'il serait à cette distance; mais d'un autre côté les forces américaines avaient été judicieusement disposées pour arrêter ses progrès. Les miliciens et la plupart des volontaires occupaient la ville, et étaient placés derrière des palissades, d'où ils pouvaient faire beaucoup de mal à l'ennemi en le prenant en flanc; les troupes réglées défendaient le fort, et deux canons de 24, chargés à mitraille, étaient avantageusement placés sur une éminence d'où ils auraient pu balayer toute la ligne des Anglais, s'ils s'étaient avancés jusqu'à leur portée. Le plus profond silence régnait de toutes parts;

l'ennemi s'avançait lentement, mais sans s'arrêter ; il paraissait ou braver ou ne pas connaître le danger qu'il courait, ou plûtôt il faut dire qu'il puisait une nouvelle audace dans le mépris que devait lui inspirer un général qui avait si lâchement abandonné *Sandwich* quelques jours auparavant. Dans le même temps, nos compatriotes étaient pleins du doux espoir de rétablir enfin leur réputation dans tout son lustre, et ils attendaient avec l'impatience la plus vive le signal du combat. Mais qui pourrait dépeindre le désespoir qui s'empara de ces braves gens, quand ils reçurent l'ordre de rentrer dans le fort, et quand on fit défendre à l'artillerie de tirer au moment même où tout faisait croire que les Anglais marchaient à une destruction certaine! tous nos soldats, ainsi qu'une multitude de femmes et d'enfants, furent entassés dans le fort, devenu trop peu spacieux pour les contenir. Là, les troupes reçurent l'ordre de déposer leurs fusils en tas, et au grand étonnement de tous un pavillon blanc, signal de soumission fut, arboré sur les murs. Les assaillants, non moins surpris d'une pareille reddition, envoyèrent un officier pour s'assurer si elle était réelle; de suite on conclut une capitulation dans laquelle

aucune condition avantageuse ne fut stipulée.

Les mots nous manquent pour exprimer toute l'indignation que les Américains éprouvèrent dans cette occurrence. Ils devaient se croire lâchement trahis, en se voyant ainsi livrés à des forces inférieures sans avoir tiré un seul coup de canon, quand tout semblait annoncer que l'ennemi devait lui-même tomber en leur pouvoir, et quand surtout ils savaient qu'ils avaient encore des provisions pour plus de quinze jours, et qu'ils étaient en outre munis de toutes les choses nécessaires pour faire la guerre. Plongés dans la plus profonde humiliation, ils sortirent du fort et se rendirent à discrétion. Les Anglais prirent immédiatement possession de la place ainsi que de toutes les propriétés publiques qui s'y trouvaient, et parmi lesquelles il y avait quarante barils de poudre, quatre cents boulets de 24, cent mille cartouches, deux mille cinq cents fusils, vingt-cinq canons de fer et huit de bronze qui, pour la plupart, avaient été capturés sur les Anglais dans la guerre de la révolution.

Tout le territoire, tous les forts, toutes les troupes qui se trouvaient dans le gouvernement du général Hull, furent compris dans cette ca-

pitulation; on l'étendit également au détachement sous les ordres des colonels Cass et M'Arthur, ainsi qu'au parti commandé par le capitaine Brush. La veille au soir, on avait envoyé l'ordre aux colonels Cass et M'Arthur de revenir au fort; ils étaient déjà assez près pour pouvoir distinguer les mouvements de l'ennemi, et par la situation dans laquelle ils se trouvaient, ils auraient pu, si l'attaque avait eu lieu, rendre les plus grands services à notre armée. Le silence qui régnait au moment où ils pensaient que le combat devait être commencé les surprit beaucoup; et bientôt leur surprise se changea en une véritable rage quand ils apprirent qu'on avait capitulé. Un officier anglais fut envoyé vers la rivière *Raisin* pour apprendre au capitaine Brush ce qui s'était passé: celui-ci, ne pouvant ajouter foi à un récit si improbable, retint prisonnier l'officier qui était venu le lui faire. Mais la confirmation de cette triste nouvelle lui parvint bientôt par quelques Américains qui s'étaient échappés; alors, plein d'indignation, il refusa de se soumettre à la capitulation, déclarant que le général Hull n'avait eu aucun droit de l'y comprendre. Ce brave officier avait d'abord eu l'intention de détruire le convoi

qu'il escortait et qu'il ne pouvait pas emmener; mais il réfléchit qu'une pareille destruction pourrait servir de prétexte pour faire maltraiter ses compatriotes, et en conséquence il se détermina à abandonner, dans le lieu où il était resté si long-temps, toutes les munitions qui avaient été confiées à sa garde, et à se retirer avec ses gens dans l'état d'Ohio. Quant au reste de l'armée, les Anglais permirent aux miliciens et à la plupart des volontaires, de retourner chacun chez eux; mais les troupes réglées et le général furent conduits prisonniers à *Quebec*.

Le général Hull, dans le compte officiel qu'il rendit au gouvernement, fit tout ses efforts pour se disculper. Grossissant tous les dangers dont il avait cru être entouré, il appuyait son récit sur toutes les rumeurs vagues qui avaient couru, ainsi que sur les fantômes effrayants qu'il s'était créés. C'est ainsi qu'en parlant des troupes amenées à l'ennemi par le colonel Proctor, il en enflait considérablement le nombre, et qu'il voulait faire ajouter une foi implicite au bruit répandu à dessein par les Anglais que toutes les forces de la compagnie du Nord-Ouest, sous le major Chambers, marchaient contre lui. A l'en croire, il n'avait pu

rien effectuer contre *Malden* par la difficulté de transporter son artillerie. A ceci on peut répondre que tout est difficile pour l'homme sans talent. Enfin, il ajoutait que la garnison anglaise ayant reçu d'énormes renforts, et le général Hall, de *Niagara*, lui ayant annoncé qu'il ne pouvait lui fournir aucun secours, il ne lui était resté d'autre ressource que de repasser à *Détroit*, c'est-à-dire, d'abandonner les Canadiens, qui, d'après ses promesses, s'étaient placés sous sa protection; de fuir avant même que l'ennemi eût essayé de l'attaquer, et de l'encourager ainsi à suivre un projet dont cette fuite honteuse avait seule pu lui suggérer l'idée.

Mais la partie la plus travaillée de cette défense, celle où brillait la métaphore, celle enfin où le général laissait à son imagination prendre tout son essor, c'était lorsqu'il faisait le dénombrement des divers Indiens qui servaient d'auxiliaires aux Anglais. Suivant lui, *l'essaim septentrional*, comme il l'appelait, était sorti tout entier de sa ruche; les *Winnebagos*, *les Wyandots*, *les Hurons*, *les Chippewais*, *les Knistesnoos*, *les Algonquins*, *les Pottowatomies*, *les Sacks*, *les Kickapoos*, et enfin les Indiens de toutes les tribus

du nord et de l'ouest, remplissaient les forêts d'alentour ; et cachés derrière chaque pied d'arbre, étaient prêts à s'élancer sur les Américains pour les massacrer tous indistinctement. Toutefois, craignant sans doute que les dangers dont il faisait l'effrayant tableau ne fussent considérés comme les rêveries d'un esprit troublé, il ajoutait, pour compléter sa justification, que sa position était des plus critiques au moment où il avait cru devoir capituler ; qu'il manquait de munitions et des autres choses nécessaires pour continuer la guerre, et que, par l'éloignement des colonels Cass et M'Arthur, les troupes étaient réduites à six cents hommes en état de combattre ; tandis que du rapport même qui lui fut fait, le matin du jour où il se rendit, il résulte qu'il avait plus de mille hommes sous les armes, sans compter ni le détachement sous les ordres des deux colonels, dont l'arrivée devait avoir lieu pendant l'engagement, ni un parti de trois cents miliciens du territoire *Michigan* qui avait été chargé d'une expédition au-dehors ; de sorte qu'en tout il avait plus de seize cents hommes à sa disposition, force bien supérieure à celle des Anglais, qui ne consistait qu'en six cents Indiens et en sept cents soldats de ligne, dont

encore la moitié n'était que des miliciens qu'on avait revêtus d'uniformes afin de tromper sur le nombre réel des troupes réglées. Les officiers de l'armée prouvèrent victorieusement que toutes les autres parties du rapport étaient également fausses ou exagérées ; et il fut bien reconnu que la moindre bonne volonté et les talents les plus médiocres auraient suffi au général pour anéantir toutes les forces anglaises. Il osa dire que son intention avait été d'empêpêcher l'effusion du sang ! eh ! le malheureux ne voyait-il pas que s'il avait voulu livrer ses compatriotes au meurtre et au carnage, il n'aurait pu suivre un meilleur plan ; qu'en ouvrant ainsi un champ libre au *Tomahawk* du sauvage, et en fournissant aux Anglais le moyen de nous représenter comme des guerriers pusillanimes et méprisables, c'était inviter ces mêmes Indiens, dont il avait eu tant d'épouvante, à abandonner toute restreinte, et à se déclarer ouvertement contre nous. Il aurait pu aisément prévoir que les Anglais enverraient des forces considérables pour maintenir leur conquête, et que ce ne serait qu'en versant des torrents de sang, et en vidant le trésor national qu'on pourrait recouvrer le territoire qu'il avait si lâchement cédé ! Enfin, une dernière

réflexion à faire à ce sujet, c'est que les tristes effets de cette courte campagne, dans laquelle cependant plusieurs de nos compatriotes ont acquis une gloire impérissable, se sont fait vivement sentir dans toutes les opérations qui eurent lieu pendant le reste de la guerre sur les frontières du Canada.

Il serait hors de notre pouvoir de peindre avec vérité les sensations douloureuses auxquelles ce désastre donna naissance dans tous les états de la fédération, et notamment dans les contrées occidentales. D'abord personne ne voulait croire à un événement qui paraissait d'autant plus extraordinaire que l'esprit public n'y était nullement préparé ; car quels que fussent les doutes sur la réussite de l'invasion du Canada, on n'en formait aucun sur les moyens que le général avait de se défendre, ainsi que le territoire confié à sa garde. Jamais pareille calamité ne produisit nulle part un chagrin plus amer ; ce qui se croira aisément, si l'on considère que chez nous tout ce qui touche à l'honneur et au salut de la patrie devient personnel pour chaque citoyen ; et que de plus, dans ce cruel moment, la nation entière sympathisait à la douleur des amis et des parents de ces braves soldats qui, par l'im-

péritie de leur chef, se trouvaient dans les fers.

Le général Hull fut bientôt après échangé pour trente Anglais ; etcomme sa défense n'avait satisfait ni la nation ni le gouvernement, il fut traduit solennellement devant une cour martiale : il était accusé de trahison, de lâcheté, et de s'être conduit d'une manière indigne d'un officier. Sur la première charge, celle de trahison, la cour ne voulut pas délibérer ; les deux autres parurent suffisamment prouvées, et en conséquence la peine de mort fut prononcée contre lui ; toutefois, en considération de ses services pendant la guerre de la révolution et de son grand âge, la cour le recommanda à la clémence du président ; celui-ci crut devoir lui remettre la peine qu'il avait encourue, mais il ordonna que son nom fût à jamais rayé des contrôles de l'armée.

CHAPITRE II.

Opérations navales. — Croisière du commodore Rodgers. — La frégate *le Président* chasse la frégate la *Belvidera.* — Prise de la frégate anglaise la *Guerrière* par la *Constitution.* — Le capitaine Porters prend l'*Alerte.* — La frégate les *Etats-Unis* s'empare de la *Macédonienne.* — Le *Wasp* capture le *Frolick.* — Armement de corsaires. — Effets que ces événements produisent en Angleterre.

On dit généralement qu'un malheur en amène toujours d'autres à sa suite. Jamais la fausseté de cette remarque ne fut mieux reconnue qu'à l'époque du désastre éprouvé par nos armes sur les frontières de l'ouest. La nation, que ce malheur avait plongée dans une morne tristesse, reçut bientôt, d'un autre côté, des consolations aussi douces qu'imprévues. Une nouvelle ère toute glorieuse s'ouvrit pour notre pays, et même pour le monde. L'histoire redira aux siècles futurs que, par le plus singulier rapprochement, l'année qui vit saper la puissance de l'homme dont le sceptre de fer s'é-

tendait sur tout le continent européen, vit aussi profondément humilier l'orgueil du tyran des mers. En un mot, les exploits les plus brillants, en excitant l'admiration de l'Europe étonnée, vinrent tout-à-coup élever notre gloire navale à une hauteur que jusqu'ici nul autre peuple n'avait atteinte.

Au moment de la déclaration de guerre, une escadre composée des frégates le *Président*, le *Congrès*, les *Etats-Unis*, et du brick le *Hornet*, se réunit, sous les ordres du commodore Rodgers devant *Sandy-Hook*. Ces quatre bâtiments mirent en mer le 21 juin, à la poursuite du convoi des Indes Occidentales, qu'on savait avoir fait voile le mois précédent. Ils rencontrèrent peu après et chassèrent la frégate anglaise le *Belvidera*; vers quatre heures de l'après midi, le *Président* qui marchait le mieux de toute l'escadre, vint à portée de canon de la frégate anglaise, et commença à tirer dans sa mâture avec ses canons d'avant pour tâcher de la désemparer; la *Belvidera* riposta avec ses canons de poupe: déjà cette canonnade durait depuis dix minutes, lorsqu'une des pièces du *Président* creva, tua ou blessa seize hommes; le commodore Rodgers eut lui-même une jambe frac-

turée. Ce funeste accident et l'explosion de plusieurs gargousses qui s'ensuivit, produisirent tant d'avaries dans la batterie, qu'il devint impossible de se servir des canons de ce côté. En conséquence, le *Président* laissa venir en travers et envoya toute sa volée de l'autre bord à la *Belvidera ;* cette bordée lui fit beaucoup de mal, sans cependant la désemparer ; et le capitaine anglais jetant alors à la mer tout ce dont-il pouvait se passer, gagna de vitesse sur nos frégates, et parvint, au bout de quelques heures, à s'échapper. Après cette chasse infructueuse, l'escadre poussa jusqu'à l'entrée de la Manche ; puis, changeant plusieurs fois de route, elle fut reconnaître *Madère,* les *Açores,* l'île de *Terre-Neuve,* et enfin rentra à *Boston* le 30 août, après avoir capturé un assez grand nombre de navires marchands, mais sans avoir eu cependant autant de succès qu'on pouvait l'espérer, sa croisière ayant été constamment contrariée par un temps couvert et brumeux.

Pendant le même temps, la frégate la *Constitution*, commandée par le capitaine Hull, avait fait voile de la *Chesapeake* : elle fut chassée le 17 juillet devant *Egg-Harbour* par quatre frégates anglaises et le vaisseau de ligne

l'*Afrique*. Ces bâtiments avançaient poussés par une petite brise, tandis que la *Constitution* éprouvait un calme plat qui la faisait rester en place. La chasse dura ainsi toute la journée; et le lendemain, au lever du soleil, les ennemis ne se trouvant plus qu'à cinq milles de distance, le capitaine Hull fit tout disposer pour le combat, et résolut de faire une opiniâtre résistance. Cependant, le calme durant toujours, il tenta un nouvel effort pour éviter une lutte si inégale; ce fut de se faire remorquer par toutes ses embarcations, en même temps que de la frégate on virait sur des ancres mouillées successivement en avant. L'ennemi voyant que cet expédient réussissait à la *Constitution*, et qu'elle commençait à s'éloigner, se mit à imiter sa manœuvre. Cette chasse continua ainsi pendant deux jours, les navires, tantôt faisant voile avec de légères brises, tantôt étant remorqués par leurs embarcations; enfin le troisième jour le capitaine Hull eut le bonheur de perdre de vue l'escadre anglaise. L'ennemi avait eu un prodigieux avantage en ce que son bâtiment de tête était remorqué par toutes les embarcations de l'escadre, tandis que le capitaine Hull était réduit aux seuls moyens de sa frégate; aussi

dut-il son salut à la supériorité seule de son habileté comme marin ; et bientôt il eut occasion de la déployer de nouveau dans une action à jamais célèbre dont nous allons faire le récit.

Le 19 septembre, la *Constitution* découvrit et chassa un navire qu'on reconnut bientôt pour être la *Guerrière*, frégate anglaise du premier rang. Cette frégate mit en panne, au grand contentement de nos courageux marins, qui désiraient d'autant plus se mesurer avec la *Guerrière*, que cette frégate avait donné un défi formel à tous ceux de nos navires qui étaient de sa force, et qu'elle semblait attendre avec impatience qu'on vînt répondre à son appel. Elle avait mis, par fanfaronade, à la tête de son grand mât un pavillon sur lequel était écrit en grosses lettres : *ce n'est pas le Petit-Belt*; faisant allusion aux bordées que la frégate le *Président* avait tirées avant la guerre sur une frégate de ce nom.

La *Constitution*, ayant fait branlebas de combat, laissa arriver vent arrière sur *la Guerrièrre*; le capitaine Hull avait l'intention d'engager de suite cette frégate bord à bord ; mais le capitaine anglais, aussitôt qu'il se trouva à portée de canon, tira sa volée, fila de l'a-

vant, vira de bord, et fit feu de son autre bordée, le tout sans produire aucun effet. Après cela, les deux frégates manœuvrèrent, chacune de son côté, pendant trois quarts-d'heure sans engager davantage le combat. La *Guerrière* cherchait à prendre position de manière à balayer les ponts de son antagoniste dans toute leur longueur; mais ne pouvant y parvenir, elle serra le vent sous ses huniers et son grand foc. Le capitaine Hull imita sa manœuvre, et reçut, avec le plus grand sang-froid le feu de l'ennemi sans y riposter. Celui-ci, attribuant cette conduite à un manque d'habileté de la part du commandant américain, continua à lui lancer ses bordées sans interruption, pour tâcher de le désemparer. A bord de la *Constitution* tout l'équipage brûlait d'impatience; déjà deux fois on était venu annoncer au capitaine que plusieurs hommes avaient été tués dans la batterie, et cependant de son côté pas un seul coup de canon n'avait encore été tiré. Enfin le moment si long-temps attendu arriva; le maître de manœuvre Aylwin ayant, avec un art admirable, amené la *Constitution* dans la position que le capitaine Hull désirait prendre, à cinq heures moins cinq minutes l'ordre fut donné de tirer volée sur volée sans

le moindre intervalle. L'équipage comprit alors le plan de son chef, et le seconda avec zèle et courage. La canonnade devint épouvantable ; pendant quinze minutes le feu de la *Constitution* fut tellement nourri qu'il parut ne former qu'une seule flamme, et le tonnerre de ses canons roula sans interruption. Le mât d'artimon de *la Guerrière* tomba bientôt, et elle se trouva exposée à un feu qui, la prenant de l'arrière à l'avant, balayait tous ses ponts ; enfin son bois, son grément, ses voiles, étaient tellement criblés de boulets qu'elle ne pouvait plus gouverner. Dans ce moment la *Constitution* l'approcha de très-près, et le lieutenant Bush fut tué en voulant sauter à l'abordage avec les soldats de marine qu'il commandait. Toutefois la *Guerrière* se dégagea un peu, et chercha alors à virer de bord; mais elle ne put pas dépasser le lit du vent, et elle essuya encore pendant quinze minutes tout le feu de la *Constitution*. Ayant enfin perdu tous ses mâts, excepté son beaupré, elle se rendit à cinq heures vingt-cinq minutes. Ainsi, disait le capitaine Hull dans son rapport, trente minutes après que je fus parvenu à ranger la *Guerrière* bord à bord, elle amena, n'ayant pas un mât debout, et tellement percée au-dessus

et au-dessous de l'eau que quelques volées de plus l'auraient indubitablement coulée. Elle était en effet tellement endommagée qu'on ne put l'amener dans nos ports, et qu'on fut forcé de la brûler le lendemain de l'action. Les avaries éprouvées par la *Constitution* furent comparativement peu considérables; et elle était prête à recommencer le combat, si un autre ennemi se fût présenté. La *Guerrière* eut quinze hommes tués et soixante-trois blessés; de notre côté nous n'eûmes que sept tués et sept blessés. Il est pour nous bien agréable de pouvoir dire que le capitaine anglais lui-même reconnut qu'après le combat la conduite de nos braves marins envers lui et les siens avait été aussi humaine que généreuse.

Ce brillant fait d'armes répandit une joie universelle dans toute la fédération. Le brave Hull et ses braves officiers furent accueillis avec enthousiasme et avec les acclamations de la plus vive gratitude. On offrit au capitaine, dans chaque ville qu'il traversa pour se rendre au siége du gouvernement, le droit de cité accompagné de présents d'une valeur considérable. Le congrès vota, pour être répartie entre tout l'équipage de la *Constitution*, une somme de 50,0000 dollars en compensation de la perte

de leur prise. Le président de son côté promut plusieurs officiers; Aylwin, maître de manœuvre, qui avait été grièvement blessé, fut fait lieutenant, et le lieutenant Morris, qui avait été également blessé, reçut le grade de *post-captain*. Enfin ce combat satisfit complètement notre amour-propre national, et mortifia d'autant plus la Grande-Bretagne que depuis trente ans elle n'avait pas perdu une seule frégate dans un combat contre des forces à peu près égales. (1)

---

(1) Cette assertion est trop inexacte pour que nous puissions la passer sous silence. Certainement personne ne rend justice plus que nous aux brillants exploits de la marine américaine, et nous aimons à reconnaître que ce fut une chose vraiment admirable que de voir quelques frégates et quelques corvettes faire face avec avantage et sur presque toutes les mers à la marine britannique, forte de mille vaisseaux manœuvrés par des équipages habitués de longue main à la guerre, et commandés par des officiers experts dans toutes les évolutions navales; mais la gloire des marins américains est assez grande pour qu'on ne cherche pas à la relever encore aux dépens des autres rivaux de l'Angleterre; et si M. Brackenridge s'était livré à quelques recherches, il eût su que ce n'était pas la première fois depuis trente ans, comme il l'avance, que la marine anglaise avait

Une série d'autres exploits maritimes tint long-temps les esprits agréablement agités. A peine une victoire commençait-elle à être bien

---

éprouvé des échecs à forces égales. La marine française, au milieu des désastres qu'elle a essuyés, et dont nous ne rechercherons point ici les causes, a eu, dans une multitude de combats, des succès glorieux auxquels les brillantes victoires et les immenses conquêtes de nos armées de terre n'ont pas toujours permis de faire toute l'attention qu'ils méritaient.

Quelques faits, pris au hasard, et qui se sont présentés à notre mémoire, prouveront que les marins anglais, loin d'avoir toujours eu l'avantage à nombre égal, ont souvent été contraints de baisser pavillon devant des forces inférieures.

Le 14 décembre 1799, la corvette de vingt canons de 8, la *Bayonnaise*, commandée par le lieutenant de vaisseau Richer, s'empare, à l'abordage, de la frégate anglaise l'*Embuscade*, ayant quarante-deux canons, et portant du 16 en batterie.

Le 6 juillet 1801, les vaisseaux le *Formidable*, capitaine Lalonde, monté par le contre-amiral Linois; l'*Indomptable*, capitaine Moncousu; le *Desaix*, capitaine Christy-Pallière, et la frégate le *Muiron*, capitaine Martinencq, sont attaqués au mouillage d'*Algésiras* par six vaisseaux de ligne et une frégate, commandés par l'amiral Saumarez. Après un combat des plus meurtriers, et qui dura sept heures, les Anglais quittèrent la partie, abandonnant le vaisseau de soixante-qua-

connue, que déjà une autre lui succédait. Nous allons donc continuer à en faire le récit.

---

torze l'*Annibal*, qui s'était échoué en voulant passer à terre de la division française. Le vaisseau le *Pompée*, qui s'était aussi échoué, et qui avait également *amené*, ne put être amariné pendant le combat; et à l'aide de la frégate anglaise, il fut remis à flot, et prit la fuite avec les quatre autres vaisseaux de Saumarez.

Le 20 août 1810, les frégates la *Bellone*, capitaine Dupéré; la *Minerve*, capitaine Bouvet; et la corvette le *Victor*, capitaine Morice, revenant de croisière avec deux prises, le *Windham* et le *Ceylan*, bâtiments de la compagnie des Indes, se présentèrent devant le grand port de l'île de France. La frégate anglaise la *Néréide* était mouillée dans la passe, et les forts qui défendaient cette même passe étaient tombés quelques jours auparavant entre les mains des ennemis. Néanmoins, le capitaine Dupéré, qui commandait la division française, donna l'ordre de forcer l'entrée de la rade. Cette opération réussit parfaitement, malgré le feu continuel des forts et de la *Néréide*; et la division française alla, le 21 au matin, s'embosser dans le fond du grand port. A peine avait-on eu le temps de mettre à terre les nombreux prisonniers qui encombraient les navires français, que trois autres frégates anglaises, le *Syrius*, la *Magicienne* et l'*Iphigénie*, attirées par la canonnade qui avait eu lieu, vinrent rejoindre la *Néréide*. La capitaine Dupéré se disposa aussitôt au combat, qui ne fut cependant livré que le lendemain 22 août. Ce combat, d'autant plus sanglant

Le commodore Porter, commandant la frégate l'*Essex*, était sorti de *New-Yorck* le 3 juillet;

---

que tous les navires étant à l'ancre aucun boulet n'était perdu, dura, presque sans interruption, depuis deux heures après midi, jusqu'au lendemain, et eut pour résultats la prise de la *Néréide*, capitaine Willougby, et la destruction des frégates la *Magicienne* et le *Syrius*, qui, toutes deux, sautèrent pendant l'action; la seule *Iphigénie*, qui avait moins donné que ses compagnes, parvint à se faire remorquer par ses embarcations sous le fort de la passe, qui, comme nous l'avons dit, était entre les mains des Anglais; mais cette frégate et le fort furent forcés de se rendre à une autre division française qui arriva dans ces parages quelques jours après le combat.

Les Anglais perdirent dans cette affaire quatre frégates, eurent plus de six cents hommes tués, et on leur fit environ douze cents prisonniers, y compris la garnison du fort de la passe.

Quelque temps après ce glorieux combat, le capitaine Bouvet, qui était passé, avec les restes de son équipage, montant à peine à deux cents hommes, sur l'*Iphigénie*, rencontra, entre les îles de France et de Bourbon, la frégate anglaise l'*Africaine*, capitaine Cobbet, ayant quatre cent vingt hommes d'équipage. Au bout d'un combat de quarante minutes bord à bord, la frégate anglaise, rasée de tous ses mâts, amena son pavillon. Quand on fut l'amariner, on trouva qu'elle n'avait plus que cent vingt hommes debout et bien por-

peu après, il rencontra un convoi escorté par une frégate. S'étant tenu à une certaine distance

---

tants ; tous les autres, y compris le capitaine, étaient ou morts, ou grièvement blessés.

Le 17 septembre 1810, à deux heures après midi, la frégate la *Vénus*, capitaine Hamelin, sort du port Louis, île de France, pour chasser la frégate anglaise le *Ceylan*, capitaine Gordon. Après une chasse de onze heures, la *Vénus* joint et engage au vent la frégate ennemie. Le capitaine Hamelin perd son mât d'artimon et ses mâts de hune; mais, sans être découragé par ce grave accident, il laisse arriver, et, par une manœuvre habile, se met en position de tirer deux volées consécutives dans la poupe du *Ceylan*. Cette frégate est à son tour désemparée de tous ses mâts de hune, et amène son pavillon à quatre heures et demie du matin. Le *Ceylan* avait à bord, outre son équipage, cent trente soldats, un général et son état-major, qui se rendaient à l'île Bourbon.

Le 26 mai 1811, le brick l'*Abeille*, portant vingt caronnades de 24 et deux canons de 6, commandé, en l'absence du capitaine, par de Mackau, aspirant de première classe, a connaissance, en sortant de Bastia, île de Corse, d'un brick de guerre. Les deux navires vont à la rencontre l'un de l'autre, et le combat s'engage à portée de pistolet. Après trois quarts-d'heure du feu le plus nourri et le plus meurtrier, le brick l'*Alacrity*, commandé par le *post-captain* Palmer, et portant dix-huit caronnades de 32, deux canons de 6, deux de 4,

pendant le jour, il s'empara à la nuit d'un brick qui avait cent cinquante soldats à bord. Ces soldats, après avoir été désarmés, et avoir juré de ne pas servir contre nous de toute la guerre, furent laissés à bord du brick qui avait été rançonné moyennant une somme de 14,000 dollars. Le commodore, dans la lettre qu'il écrivit au secrétaire de la marine, témoigna

---

un de 12, amène son pavillon, et est remorqué par l'*Abeille* dans le port de Bastia. Le capitaine Palmer, légèrement blessé, mourut de chagrin d'avoir été pris par un jeune homme de vingt-deux ans, qui n'avait pour le seconder dans le commandement que des aspirants comme lui.

Les différents combats que nous venons de rappeler, et dont nous nous sommes procuré les dates et les résultats avec la plus grande exactitude, sont loin de comprendre toutes les actions d'éclat qui ont illustré la marine française pendant le cours de la dernière guerre; mais ils suffisent pour prouver que nos braves marins, au milieu des malheurs dont ils ont été si souvent les victimes, ont soutenu dignement l'honneur du pavillon, et ont su plus d'une fois humilier l'orgueil d'un superbe ennemi, qui dut la plupart de ses succès à la supériorité du nombre, et surtout à l'immense avantage de tenir ses matelots constamment à la mer, tandis que les nôtres restaient bloqués dans nos ports.

(*Note du traducteur.*)

tous ses regrets de n'avoir pas eu avec lui une corvette qui, pendant qu'il eût engagé la frégate, aurait pu s'emparer du convoi composé d'un assez grand nombre de navires ayant à bord deux mille hommes de troupes. Le 15 août, l'*Essex* rencontra et prit après une action de huit minutes la corvette l'*Alerte;* cette corvette vint elle-même attaquer l'*Essex*, la prenant pour le *Hornet* autre bâtiment des États-Unis à la recherche duquel elle était. Lorsqu'elle baissa pavillon, elle n'avait que trois hommes blessés, mais sa cale était remplie d'eau. Notre frégate n'essuya pas le moindre dommage; mais le commodore se trouvant encombré d'Anglais, se détermina à envoyer l'*Alerte* en parlementaire, pour effectuer un échange de prisonniers. En conséquence cette corvette, après que ses canons eurent été jetés à la mer, se rendit à *Saint-John* sous les ordres d'un lieutenant de l'*Essex*. Le commandant de cette colonie anglaise protesta fortement contre l'usage de convertir en parlementaires les navires capturés; mais d'après les attentions et les soins que le commodore Porter avait continuellement eus pour ses prisonniers, il voulut bien consentir à l'échange proposé.

L'*Essex*, poursuivant sa croisière, aperçut, le 30 août vers le soir, une frégate anglaise qui portait le cap sur elle. S'étant préparée au combat, elle fut à sa rencontre; et la nuit étant survenue, elle alluma des feux pour prévenir toute séparation; l'autre frégate en fit autant; toutefois à la pointe du jour l'ennemi avait disparu, au grand désappointement de nos braves marins qui brûlaient de soutenir la cause *de la liberté du commerce et des droits des matelots*. Le 4 septembre, étant près du banc de Saint-George, l'*Essex* aperçut deux vaisseaux de guerre au sud, et au nord un brick auquel elle donna chasse; mais elle ne put le joindre faute de vent. Elle fut elle-même chassée par les deux vaisseaux qui se trouvaient au sud; et par une savante manœuvre elle parvint à les éviter. Enfin, après une croisière active et heureuse, elle entra dans la Delaware le 7 septembre, ayant passé plus de deux mois à la mer.

Le 8 octobre, une escadre composée des frégates le *Président*, les *États-Unis*, le *Congrès*, et du brick l'*Argus*, sortit de Boston. Le 13 suivant, un fort coup de vent sépara les *États-Unis* et l'*Argus* des deux autres frégates. Celles-ci, peu de jours après, eurent la bonne

fortune de capturer le paquebot anglais le *Swallow*, ayant 200,000 dollars à bord; et le 30 décembre elles rentrèrent à Boston après avoir fait beaucoup d'autres prises.

L'*Argus*, lorsqu'il fut séparé de l'escadre, battit la mer dans toutes les directions entre les Antilles et le continent; et après une croisière de quatre-vingt-seize jours il revint à *New-Yorck* avec des prises valant 200,000 dollars. Il avait couru souvent le plus grand danger d'être pris; une fois entr'autres il se trouva chassé et presqu'entouré pendant trois jours par une escadre anglaise; il parvint néanmoins à s'échapper, et en vue même de cette escadre il amarina un bâtiment marchand.

La frégate les *États-Unis*, commandée par le brave commodore Decatur, peu après sa séparation d'avec les autres frégates, eut la gloire d'ajouter à nos annales une nouvelle victoire non moins brillante que celle de la *Constitution*. Le 25 octobre, se trouvant par la hauteur des Iles Occidentales, elle rencontra la *Macédonienne*, frégate anglaise du premier rang, portant quarante-neuf canons, et ayant trois cents hommes d'équipage. L'Anglais avait le vent, et se trouvait ainsi maître de combattre à la distance qu'il voulait.

Aussi pendant toute l'action les deux frégates ne furent-elles jamais plus près qu'à portée de fusil. Par cette raison, et par la grosseur de la mer, le combat dura près de deux heures; pendant tout ce temps on put facilement remarquer combien l'artillerie américaine était supérieure à celle de l'ennemi, soit par la plus grande rapidité avec laquelle elle était servie, soit par le dégât énorme que chacune de ses volées produisait. Dans un certain moment la batterie des *États-Unis* fit un feu si continu que la *Macédonienne* crut qu'elle était incendiée; mais elle aperçut bientôt son erreur, et peu de minutes après elle se rendit. Cette frégate avait eu trente-six hommes tués et soixante-huit blessés; elle avait perdu son grand mât, et avait été très-endommagée dans son bois. Notre frégate au contraire souffrit si peu qu'elle ne fut pas obligée de rentrer; elle n'avait eu que cinq hommes tués et sept blessés: parmi les tués nous eûmes à regretter le lieutenant Allen qui avait montré la plus grande bravoure.

Le commodore Decatur entra, avec sa prise, à *New-Yorck* le 4 décembre. Ce brave officier, qui déjà était en grande faveur auprès du public, fut accueilli avec autant de trans-

port que l'avait été le capitaine Hull : comme lui, il eut à recevoir ces louanges nouvelles et précieuses que la conduite généreuse de nos marins leur mérita constamment, c'est-à-dire les louanges de leurs propres ennemis. En effet on rendit scrupuleusement aux officiers et matelots de la *Macédonienne* tout ce qui leur appartenait ; et la politesse, l'humanité présidèrent aux traitements qu'ils reçurent après leur capture.

Au milieu des scènes sanglantes que nous avons à retracer, il nous est bien doux de pouvoir quelquefois reposer l'attention du lecteur sur des actions qui font honneur au cœur humain. C'est donc avec empressement que nous rappelons le fait suivant, qui met dans tout son jour les sentiments de bienfaisance dont étaient animés les matelots de notre victorieuse frégate. Le charpentier *des Etats-Unis*, tué dans le combat contre la *Macédonienne*, laissait trois enfants en bas âge qui n'avaient pour soutien que leur mère, femme de mauvaises mœurs et incapable de remplir les devoirs que la nature lui imposait : nos matelots le surent ; aussitôt, d'un mouvement général et spontané, ils se cotisèrent entre eux, et réunirent 800 dollars qu'ils confièrent à des mains sûres

pour être appliqués à l'éducation des malheureux orphelins. De tels actes méritent sans doute d'être inscrits en lettres d'or sur les tables de l'histoire.

Bientôt la nation eut encore à se réjouir d'une nouvelle victoire d'autant plus éclatante qu'elle fut remportée sur un ennemi de force supérieure. La corvette le *Wasp*, commandée par le capitaine Jones, avait mis en mer le 13 octobre. Le 16, dans un grand coup de vent, elle perdit deux hommes et eut de fortes avaries. Le 17 au soir, elle découvrit plusieurs voiles; et comme deux d'entre elles paraissaient être des vaisseaux de guerre, le *Wasp* crut devoir se tenir pendant la nuit à une certaine distance. Le jour suivant, elle reconnut que les voiles vues la veille formaient un convoi sous l'escorte du *Frolick*, très-fort brick portant vingt-deux canons, et de deux navires armés chacun de douze canons. Le *Frolick* ayant fait filer son convoi, et étant resté de l'arrière, à onze heures et demie du matin le *Wasp* laissa arriver sur lui; et ces deux navires, après avoir mutuellement échangé leur feu, s'approchèrent et continuèrent un combat très-chaud. En cinq minutes le grand mât de hune du *Wasp* fut emporté, et il tomba

avec le grand hunier sur le petit hunier et la vergue de mizaine, de manière que ces deux voiles ne purent plus être manœuvrées pendant le reste de l'action; deux minutes après, le *Wasp* perdit encore sa vergue d'artimon et son mât de perruche. La mer était très-houleuse, et les canons du *Wasp* étaient souvent dans l'eau, de sorte qu'il ne pouvait tirer que lorsqu'il s'élevait sur la lame, et alors tous ses coups portaient dans le corps même du *Frolick*, tandis que celui-ci, ne tirant que lorsqu'il plongeait, ou perdait ses boulets ou n'atteignait que la mâture de son antagoniste. Au bout de quelque temps, le *Wasp*, par une manœuvre habile, envoya une volée qui, prenant le *Frolick* de l'avant à l'arrière, lui fit le plus grand mal. Dès ce moment le feu de l'Anglais commença à se ralentir, ce que le *Wasp* apercevant, il le serra tellement près que les refouloirs des canonniers se touchaient. Dans ce moment critique, le *Frolick* eut le malheur d'engager son beaupré entre les mâts du *Wasp*, qui put lui tirer à bout portant une volée entière par laquelle tout ce qui se trouvait sur son pont fut balayé. Après cette bordée meurtrière, le lieutenant Biddle, suivi du midshipman Baker et de deux autres hommes, s'é-

lança sur le pont du *Frolick*, et, à leur grand étonnement, ils ne trouvèrent de bout que trois officiers et le timonier qui était au gouvernail. Le pont était jonché de cadavres, le sang ruisselait de toutes parts, enfin il n'y eut jamais de scène plus épouvantable. A l'approche de nos gens, les officiers anglais jetèrent leurs épées et se rendirent : toutefois le pavillon britannique flottait encore, faute d'un matelot pour l'amener; ce fut le lieutenant Biddle, qui, de ses propres mains, l'abattit. Ainsi, après quarante-trois minutes d'un combat, le plus sanglant de la guerre, nous devînmes maîtres du *Frolick*. Ce navire n'offrait que ruine et confusion; sa cale, son entrepont, étaient encombrés de morts et de mourants; tous ces mâts tombèrent peu après l'action, et il ne présentait plus qu'une masse informe devenue le jouet des flots et des vents. Il avait eu trente hommes tués et cinquante blessés; de notre côté, nous perdîmes cinq hommes, et cinq autres furent légèrement blessés; mais le *Wasp* avait, comme nous l'avons dit plus haut, éprouvé de grandes avaries dans sa mâture, de sorte qu'il ne put échapper au *Poitiers*, vaisseau anglais de 74, qui vint en vue peu après le combat, et s'empara facilement du *Wasp* et de sa prise.

Le capitaine Jones, dans son rapport, parla en termes très-honorables de tous ses officiers ; mais, par une modestie commune à tous nos braves marins, il ne dit que peu de mots de la part importante que lui-même avait prise à cette brillante action. Le lieutenant Booth, M. Rapp, les midshipmen Grant et Baker, étaient particulièrement désignés ; le lieutenant Clanton, quoique très-malade et hors de service, se traîna sur le pont pour, disait-il, être témoin du courage de ses braves camarades. Un matelot, nommé Jack Lang, qui deux fois avait été pressé par les Anglais, montra une bravoure extraordinaire.

Le capitaine Jones ayant été échangé, revint à *New-Yorck* vers la fin de novembre. Les législatures de Massachusset, de New-Yorck et de Delaware, lui adressèrent des remercîments publics, et lui offrirent de belles épées et plusieurs pièces d'argenterie. Le congrès vota une somme de 25,000 dollars pour lui tenir lieu ainsi qu'à son équipage de la perte qu'ils avaient éprouvée en ne pouvant amener leur prise à terre. Bientôt après, ce brave capitaine fut appelé au commandement de la frégate la *Macédonienne*, que le commodore Decatur avait capturée.

Tandis que la marine de l'état cueillait de si brillants lauriers, les vaisseaux armés par des particuliers se signalaient également par de nombreux exploits. Aussitôt après la déclaration de guerre, des lettres de marque avaient été délivrées, et des corsaires, sortis de tous nos ports, firent éprouver des pertes énormes au commerce de l'ennemi. Ces corsaires, pour la plupart très-fins voiliers, dans tous les combats qu'ils eurent à soutenir montrèrent la même supériorité que les vaisseaux de la marine nationale. On peut citer, en exemple, l'*Atlas*, commandé par le capitaine Moffat; qui, le 3 août, rencontra deux navires armés marchant de conserve, les combattit et les fit amener tous les deux, quoiqu'il ne pût en amariner qu'un.

Le capitaine Endicot, de Salem, commandant le *Dauphin*, dans une croisière de quelques semaines, s'empara de quinze bâtiments ennemis, et se rendit célèbre par son courage et son activité. Il eut quelque temps après le malheur d'être pris par une escadre sous les ordres du commodore Broock, qui d'abord le traita assez mal, d'après le préjugé qui existe généralement contre les corsaires, et à cause du dommage que le commerce an-

glais en avait reçu ; mais on doit dire à l'honneur du commodore Broock et de ses officiers, qu'ils changèrent de conduite aussitôt qu'ils surent avec quelle humanité le capitaine Endicot et son équipage avaient toujours traité leurs prisonniers. Un trait surtout doit être rapporté : Sur une des prises du *Dauphin* se trouvait une vieille femme, qui avait à bord toute sa propriété montant à 800 dollars; elle poussait les hauts crits, et déplorait amèrement son malheur de se trouver ainsi, dans un âge avancé, dépouillée de tout ce qu'elle possédait; mais ce fait ne fut pas plus tôt connu des matelots que spontanément ils déclarèrent qu'ils renonçaient à tous leurs droits sur ce qui lui appartenait. Cette bonne femme fut tellement reconnaissante de cet acte de générosité, qu'à son arrivée aux Etats-Unis elle le fit publier dans tous les journaux.

C'est ainsi que l'Angleterre apprit que les corsaires américains étaient différents de ceux des autres nations ; qu'ils étaient soumis aux mêmes règles que les vaisseaux de l'état ; qu'enfin ce n'était pas la cupidité seule qui présidait à leur armement ; mais qu'ils devaient être considérés comme un de nos principaux moyens d'attaque, en servant à blesser

l'ennemi dans sa partie la plus vulnérable. Le courage déployé par les navires de ce genre procurait à ceux qui les montaient une considération presqu'égale à celle qu'on accordait aux officiers militaires ; aussi se piquaient-ils d'avoir une conduite irréprochable sous tous les rapports. Cependant il n'est que trop vrai que dans le cours de la guerre les corsaires qui eurent le malheur d'être pris furent souvent traités par les Anglais avec un degré de dureté et même de barbarie que rien ne peut justifier.

Dès le commencement des hostilités, l'un de nos plus anciens et de nos plus distingués officiers, le commodore Barney, qui depuis long-temps vivait dans la retraite, prit le commandement du corsaire *le Rossy* : dans l'espace de quelques mois il fit à lui seul plus de mal au commerce anglais qu'il n'en avait éprouvé pendant de nombreuses années de tous les ennemis de l'Angleterre. Ce brave officier avait déjà acquis une grande célébrité lors de la guerre de la révolution, en s'emparant du *Moine*, bâtiment anglais, infiniment plus fort que celui qu'il commandait.

Ainsi nos premières opérations navales contre l'Angleterre eurent pour résultats la cap-

ture de deux de ses plus fortes frégates par deux des nôtres, et la capture plus glorieuse encore d'un brick évidemment plus fort que celui de nos bâtiments qui s'en empara. De plus, lorsque le congrès se rassembla au mois de novembre il fut prouvé par des rapports authentiques que deux cent-cinquante navires, dont cinquante étaient armés, trois mille prisonniers et cinq cent-soixante-quinze canons étaient tombés entre nos mains. Pour contre-balancer cette perte immense, l'ennemi n'eut que de bien faibles succès à présenter. La croisière du commodore Rodgers avait beaucoup facilité la rentrée de nos navires marchands, de sorte que peu furent pris. La capture du *Frolick* et du *Wasp* ne procura, ainsi que nous l'avons raconté, aucune gloire à leurs capteurs. Il en fut de même pour deux autres petits bâtiments de guerre; l'un d'eux, le *Nautilus* de douze canons, se rendit à la frégate anglaise le *Shanon;* l'autre, le *Vixen*, commandé par le capitaine Reed, amena devant la frégate la *Northampton*, commandée par sir James Yeo. Cette dernière frégate ainsi que sa prise firent côte peu après, et ce fut aux soins du capitaine Reed qu'on dut principalement d'avoir sauvé une partie des effets des

deux navires naufragés. Sir James Yeo le remercia publiquement des services qu'il lui avait rendus dans cette occasion, et lui fit accorder la permission de retourner sur parole dans son pays; mais ce généreux capitaine refusa cette faveur, ne voulant pas jouir d'un avantage que ses officiers et son équipage ne partageaient pas. Il se rendit donc avec eux dans la Nouvelle-Ecosse, où bientôt il mourut victime du climat. Les Anglais, rendant hommage à sa bravoure et à ses grandes qualités, le firent inhumer avec tous les honneurs de la guerre.

L'éclat inattendu dont se couvrit notre marine contrastant avec la défaite de l'armée de terre, attira à la première toute la prédilection de la nation. Sentiment bien naturel sans doute; car si, dans plus d'une occasion, nos troupes avaient mérité de justes éloges, dans d'autres aussi la honte avait suivi leurs pas; au lieu que la marine dans chaque combat avait toujours élevé de plus en plus la gloire nationale. Nos victoires navales, au moyen de nos nombreux journaux, allaient promptement répandre la joie dans la riche cité comme dans le plus humble hameau; et le ton de modestie de nos braves et habiles marins, dans le récit

de leurs brillants exploits, était la satire la plus amère du style plein de boursouflure employé trop souvent par nos généraux pour décrire le plus léger engagement. Enfin, chose bien digne de remarque, la Grande-Bretagne avait hautement déclaré qu'elle ferait disparaître des mers le pavillon américain ; tout semblait prédire l'accomplissement de cette menace ; et tremblants sur le sort de notre marine si faible encore, nous cherchions du courage dans l'espoir d'envahir le Canada et d'éloigner ainsi un ennemi incommode et dangereux. Eh bien! nouvelle preuve de la vanité de l'homme quand il veut scruter les desseins de la providence, nos craintes et notre espoir furent également trompés ; vaincus où nous comptions conquérir, nous cueillîmes d'éclatants lauriers là même où tout annonçait ruine et désastre!

L'Angleterre, blessée dans le principe même de sa force, fut cruellement mortifiée. Vainement chercha-t-elle à dissimuler ses affronts : à l'entendre, les frégates américaines étaient des vaisseaux de ligne déguisés, et ses propres vaisseaux n'étaient que de simples frégates ; dans toutes les occasions elle représentait nos forces comme infiniment supérieures aux siennes. Peut-être aurait-on pu

croire à cette dernière assertion, si elle n'eût été avancée que pour tel ou tel combat; mais donner toujours la même cause pour chacune de ses défaites, c'était par trop présumer de la crédulité des peuples. Toutefois elle ne put pas expliquer si facilement la supériorité marquée de notre marine, tant dans la manœuvre des vaisseaux, que dans celle de l'artillerie. Aussi un comité d'enquête fut-il chargé d'examiner ce point; le résultat de son travail fut de reconnaître que par une *inconcevable* négligence la marine anglaise était dégénérée; et on dut recommander sérieusement à ses fameux héros de refaire l'apprentissage de leur métier, afin d'être capables de lutter avec ce nouvel ennemi, si rusé, si extraordinaire, si fécond en ressources!

C'est ainsi que cette nation superbe, qui se proclamait fastueusement la reine des mers, et sans la permission de laquelle aucune voile ne pouvait être déployée, se vit complètement humiliée par la plus jeune, la plus faible des puissances maritimes; par un peuple qui, repoussant loin de lui l'ambition des conquêtes, ne combattait que pour jouir en liberté d'un élément destiné par le Très-Haut à rester la propriété commune du genre humain.

CHAPITRE III.

Le général Harrison prend le commandement de l'armée du Nord-Ouest. — Expédition sous le général Winchester. — Le général Hopkins marche contre les Indiens. — Défense du fort *Harrison*. — Expédition du colonel Campbell.

A peine la nation fut-elle sortie de l'espèce de stupeur occasionnée par la reddition du général Hull, qu'elle montra une ardeur semblable à celle manifestée aux époques les plus célèbres de notre révolution. Dans l'ouest, dans le sud, des corps de volontaires tout équipés se réunirent comme par enchantement. La Pensylvanie, la Virginie, mais surtout le Kentucki, l'Ohio, le Ténessée, firent des préparatifs de guerre avec la plus étonnante promptitude; les femmes elles-mêmes rivalisaient de zèle avec les hommes; partout on les voyait disposer les uniformes, les havresacs de leurs maris et de leurs parents, et gaîment elles donnaient tout ce qui pouvait être utile aux soldats : chaque ville, chaque village

ressemblait à un arsenal. Enfin telle était l'activité, qu'on vit en un seul jour des compagnies entières levées, armées, équipées, et prêtes le lendemain à entrer en campagne. L'admiration produite par un si noble dévouement est d'autant plus pure que ceux qui le montraient n'étaient excités par aucun danger imminent ; car, à l'exception de quelques habitations isolées et situées à l'extrême frontière, qui avaient à redouter les irruptions des Indiens, toutes les autres parties des états occidentaux étaient dejà si peuplées que l'ennemi ne pouvait y faire aucun progrès. L'amour seul de la patrie inspirait cette généreuse émulation ; c'était lui qui, échauffant le cœur de nos citoyens, les faisait frémir d'indignation à l'idée de la défaite de leurs frères, et de l'occupation par l'ennemi d'une partie du territoire. En un mot, l'esprit militaire qui se déployait de toutes parts, montrait un peuple libre sous le point de vue le plus noble et le plus imposant.

Louisville et *Newport* avaient été désignées comme rendez-vous des troupes qui devaient renforcer le général Hull : après la capitulation de ce général, les volontaires se présentèrent en foule dans ces deux villes, et l'on fut forcé

de défendre d'en recevoir davantage ; de sorte qu'à leur grand regret plusieurs compagnies de volontaires retournèrent sur leurs pas.

Le général Tupper, commandant les troupes de l'Ohio, fut joint à *Urbana* par le général Leftwitch avec une brigade de Virginiens. Les volontaires de la Pensylvanie, sous le général Crooks, eurent ordre de marcher sur *Erié*. Le dix-septième régiment des Etat-Unis, commandé par le colonel Wells qui avait recruté la plupart de ses hommes depuis la guerre, et la milice du Kentucky, furent, sous les ordres du général Payne, destinés pour le fort *Wayne*, et devaient de là se rendre à *Rapids*. Cette dernière place était le rendez-vous général de l'armée.

Ainsi en peu de semaines, sur un seul point des frontières, plus de quatre mille hommes s'arrachèrent spontanément aux douceurs de la vie civile, furent armés et réunis en corps, et se trouvaient prêts à marcher aux combats. Le commandement en chef de toutes ces troupes, qui reçurent le nom d'armée du Nord-Ouest, fut conféré par le président au major-général Harrison, qui par sa conduite dans l'affaire encore récente de *Tippecanoe* avait obtenu la confiance des soldats et de tous les états de l'ouest.

La première opération de ce général fut de porter du secours aux postes de la frontière, principalement au fort *Harison*, situé sur le *Wabash*, et au fort *Wayne*, construit au bord du *Miami* sur la route de *Rapids*. On pouvait craindre que ce fort, ainsi que le fort *Defiance* situé un peu plus bas, ne fussent attaqués par les Anglais, afin de couper la route qui conduit à *Détroit*. Le général Harrison arriva donc le 12 septembre au fort *Wayne* avec deux mille cinq cents hommes. Son approche avait fait disparaître les Indiens qui, depuis le commencement du mois, avaient tenté plusieurs fois, mais en vain, de s'emparer de ce fort; la garnison, composée seulement de soixante-dix hommes, s'était défendue avec un grand courage, et, comme nous l'avons dit, les Indiens se retirèrent, sans avoir fait autre chose que détruire tout ce qui se trouvait dans le voisinage.

Quelques jours après son arrivée au fort *Wayne*, le général Harrison, ne voulant pas marcher sur *Rapids* avant d'avoir été rejoint par le reste des troupes, résolut d'employer son temps à dévaster le territoire des Indiens. En conséquence il envoya le colonel Wells vers les bourgades des *Puttawatomis*, et le

général Payne contre les *Miamis* ; ces deux détachements brûlèrent neuf villages indiens dont les habitants étaient en fuite, et, suivant le mode de guerre généralement adopté par les blancs envers les Sauvages, ils détruisirent les moissons dont les champs étaient couverts. Après ces opérations le général Harrison revint le 18 septembre au fort *Wayne*, où il trouva le général Winchester qui y avait amené un renfort considérable. Ce dernier général avait d'abord été désigné comme devant commander en chef; aussi le général Harrison, qui n'avait pas encore reçu ses lettres de commandement, crut devoir retourner dans l'Indiana; mais la nouvelle de sa nomination lui parvint en route: il retourna donc sur ses pas, et reprit le commandement le 23 septembre.

Le jour précédent, le général Winchester s'était mis en marche vers le fort *Défiance*, pour de là se rendre à *Rapids*, lieu où, comme nous l'avons dit, toute l'armée devait se réunir. Ses forces, formant un total de deux mille hommes, se composaient d'une brigade de la milice du Kentucky, de quatre cents soldats de troupes réglées, et d'une compagnie de cavalerie. La contrée qu'il avait à traverser, renfermée entre les rivières qui vont se jeter

au sud dans *l'Ohio*, et celles qui se perdent au nord dans les lacs, présentait de grandes difficultés, surtout pour le transport des bagages : le terrain était plat, couvert d'arbres et d'épais buissons, et de plus tellement marécageux que les chevaux à chaque pas enfonçaient jusqu'au poitrail. Aussi, pour pouvoir avancer, fit-on prendre à chaque homme des vivres pour six jours, et on envoya le reste des bagages, sous l'escorte du major Jennings, au fort *Saint-Mary*, pour de là descendre par eau jusqu'au fort *Défiance*.

Les troupes américaines ne marchaient que lentement à cause des précautions multipliées qu'il fallait prendre pour éviter les embûches des Sauvages dans des lieux si propres à leur genre de guerre ; d'ailleurs elles étaient continuellement forcées de se faire à la hache un chemin au travers des bois et des broussailles. Les journées n'étaient que de 6 à 8 milles. L'armée s'arrêtait chaque soir vers trois heures, et devait se retrancher pour éviter les attaques nocturnes. Pendant la marche, elle était précédée par quelques éclaireurs sous les ordres du capitaine Ballard, officier plein d'activité ; et ces éclaireurs étaient eux-mêmes soutenus par une avant-garde d'environ trois cents hom-

mes. L'enseigne Legget et quatre volontaires, ayant voulu prendre les devants et se rendre seuls au fort *Défiance*, furent massacrés par les Sauvages. On trouva leurs cadavres horriblement mutilés ; les Indiens, suivant leur usage, avaient enlevé le crâne et la chevelure de chacune de leurs victimes. Le 27 septembre, le capitaine Ballard découvrit des traces récentes d'Indiens, et craignant quelque embûche, au lieu de suivre ces traces, il fit marcher sa troupe de chaque côté du chemin frayé. Les Indiens, voyant qu'on ne donnait pas dans le piége qu'ils avaient tendu, s'élancèrent des lieux où ils s'étaient cachés, et poussant de grands cris, ils se portèrent vivement sur le bord d'une colline, d'où, s'ils avaient voulu résister, il eût été difficile de les déloger. Cependant, effrayés par l'approche de la cavalerie, et par le feu bien dirigé de notre avant-garde, ils firent retraite et disparurent bientôt au milieu des buissons et des marécages. Enfin le 29, nos troupes, harassées et commençant à manquer de vivres, croyaient toucher au terme de leur marche, quand l'un des éclaireurs vint apporter la fâcheuse nouvelle que le fort *Défiance* était occupé par les Anglais, et que les Indiens campaient à deux milles

en avant. Peu après, le major Jenning fit dire au général qu'ayant appris que les Anglais et les Indiens s'étaient rendus maîtres du fort *Défiance*, il avait jugé prudent de débarquer à environ quarante milles au-dessus de cette place, et de s'y retrancher pour attendre de nouveaux ordres. On fit partir de suite le capitaine Garrard avec ses cavaliers pour aller chercher les vivres dont on avait un si pressant besoin ; cet officier s'acquitta de cette mission avec beaucoup de promptitude, malgré la pluie continuelle et les obstacles nombreux qu'il eut à surmonter. Son arrivée donna pour ainsi dire une nouvelle vie aux troupes, et elles reprirent immédiatement possession du fort *Défiance*, qu'à leur approche les Anglais et les Indiens s'étaient pressés d'évacuer.

A cette époque, un assez grand nombre d'Indiens, sous le commandement d'un de leurs chefs, nommé Logan, furent admis à se joindre à nos drapeaux. Alors que la guerre régnait tout autour d'eux, vainement aurait-on tenté de leur faire garder la neutralité ; et le général américain n'eut d'autre moyen de les empêcher de devenir nos ennemis que d'accepter leurs services. Ainsi donc, en opposition directe à nos principes et à notre politi-

que, nous fûmes contraints de recevoir des Indiens pour auxiliaires; mais ces mêmes Indiens prouvèrent par leur conduite subséquente qu'il n'est pas impossible, quand on en a la ferme volonté, de prévenir les actes de barbarie et de dévastation auxquels ils se livrent habituellement quand ils agissent sous l'influence anglaise.

Le 4 octobre, le général Harrison quitta le fort *Défiance* et retourna dans l'intérieur pour faire avancer le centre et l'aile droite de son armée. Il laissa la gauche sous le commandement du général Winchester; mais avant de partir il avait donné l'ordre spécial au général Tupper de se rendre sans délai avec un millier d'hommes à *Rapids*, et d'en chasser l'ennemi.

Le général Tupper ne put partir de suite parce qu'il fallait faire sécher les munitions et les vivres qu'il devait emporter et que la pluie avait beaucoup avariés. Ce retard, joint à un événement bien peu considérable à son origine, mais qui sema la discorde parmi nos généraux, fit avorter le plan conçu et ordonné par le commandant en chef. Les Indiens ayant tué un de nos hommes tout près du camp, le général Winchester fit battre aux

armes, et donna l'ordre au major Brush d'aller avec cinquante hommes explorer les bois. A peine ce détachement était-il en marche, que presque toutes les troupes, sans écouter ni les ordres ni les représentations de leurs officiers, sortirent dn camp par bandes de vingt à trente hommes pour se mettre également à la poursuite des Indiens. Heureusement nul ennemi ne se présenta, car nos soldats, ainsi disséminés, auraient vraisemblablement été massacrés les uns après les autres. Toutefois, lorsque tout le monde fut rentré, le général Winchester, peu satisfait des renseignements qu'on lui avait apportés, voulut s'assurer du nombre des Indiens qui se trouvaient dans le voisinage, et il ordonna en conséquence à toutes les troupes de faire une battue générale. Vainement le général Tupper représenta-t-il qu'étant prêt à marcher sur *Rapids*, une pareille poursuite ne pouvait, en fatiguant ses troupes, que retarder, si ce n'est même arrêter tout-à-fait son départ, le général Winchester lui réitéra l'ordre formel d'obéir; et comme il s'éleva à ce sujet, entre ces deux généraux, une forte altercation, le général Winchester, usant de son droit d'ancienneté, destitua le général Tupper de son commandement et le

remplaça par le colonel Allen ; mais les volontaires et les miliciens de l'Ohio n'eurent pas plus tôt appris qu'on leur ôtait leur général, que, d'un mouvement unanime, ils refusèrent de servir plus long-temps, et se mirent de suite en route pour retourner à *Urbana.* Ainsi l'expédition qui avait été préparée fut totalement manquée, et on se vit contraint d'attendre les autres divisions de l'armée avant de pouvoir rien entreprendre contre *Rapids* et encore moins contre *Détroit.*

Une insubordination si déplorable provenait de ce que des citoyens, peu faits encore à la vie militaire, croyaient avoir le droit de juger des choses aussi bien que leurs chefs. C'est-là le grand inconvénient des milices levées à la hâte, et qui n'ont pas encore eu le temps de connaître combien la discipline la plus exacte est nécessaire au succès et au salut même des armées. Une vérité qu'il importe de proclamer, c'est que l'obéissance sous les armes est un devoir dont l'accomplissement ne blesse pas plus les droits du citoyen, que les restreintes sages et salutaires imposées par la morale et par les lois ne blessent les droits de l'homme social.

Le général Tupper, après sa querelle avec

le général Winchester, se rendit à *Urbana*, où il reçut le commandement de la division du centre, composée d'une brigade de volontaires et de miliciens de l'*Ohio*, et d'un régiment de ligne ; et on lui donna l'ordre d'aller au fort *M'Arthur*, tandis que l'aile droite, formée de deux brigades, l'une de la Pensylvanie et l'autre de la Virginie, marchait sur *Sandusky*.

Arrivé au fort *M'Arthur*, le général Tupper prépara une nouvelle expédition contre *Rapids* qui se trouvait toujours entre les mains de l'ennemi. Six cents hommes, ayant pour cinq jours de vivres, se mirent en marche et vinrent jusqu'en vue du poste qu'ils voulaient attaquer; mais là, n'ayant pu traverser la rivière à cause de la rapidité du courant, et se trouvant attaqués par une multitude d'Indiens à cheval, ils furent forcés, après différentes manœuvres, et après avoir épuisé toutes leurs munitions, de battre en retraite et de retourner au fort. Nous perdîmes plusieurs hommes dans cette infructueuse entreprise, et on put facilement remarquer que les Indiens avaient des chevaux meilleurs et mieux harnachés qu'à l'ordinaire. Ils étaient commandés par l'un de leurs plus fameux chefs, nommé Split-Log, qui lui-même montait un superbe cheval blanc.

Tandis que ces choses se passaient à l'armée du général Harrison, d'autres opérations, dignes de remarque, eurent lieu, sous différents chefs, dans la contrée plus occidentale. Nous avons dit que plusieurs compagnies de volontaires qui offraient leurs services, avaient été remerciées, faute par le gouvernement de pouvoir faire pour elles les provisions nécessaires. Mais l'esprit militaire était excité à un tel point, que ces mêmes volontaires ne purent se résoudre à rester inactifs. En conséquence, au nombre de quatre mille hommes, presque tous à cheval, ayant obtenu l'autorisation du vénérable Shelby, gouverneur du Kentucky, ils se réunirent à *Vincennes*, sur le *Wabash*, ayant à leur tête le général Hopkins. Ce corps, le plus formidable qui eût jamais pénétré sur le territoire des Indiens, se rendit au fort *Harrison* le 10 octobre. Le 14, il traversa le *Wabash*, pour aller attaquer les bourgades des Kickapoos et des Peorias, éloignées les premières de 80 milles, et les secondes de 120. La route passait au milieu de riches prairies naturelles, dont l'herbe très-haute rendait la marche fatigante. Aussi le mécontentement et les murmures ne tardèrent-ils pas éclater parmi cette troupe qui ne connaissait ni chefs,

ni subordination. Chacun prétendait suivre sa propre volonté, et rien de bon ne pouvait être espéré d'une telle multitude qu'aucun lien n'unissait.

A peine donc ces gens avaient-ils fait quatre jours de marche, qu'ils demandèrent hautement à retourner sur leurs pas; et un major, qu'il est inutile de nommer, eut l'impudence de s'approcher du général et de lui ordonner péremptoirement de faire retraite. Le bruit s'était répandu que les guides, ne connaissant pas bien le pays, avaient fait prendre une fausse direction. Enfin le feu ayant pris par hasard aux herbes qui, séchées par l'automne, étaient très inflammables, le vent propagea tellement l'incendie que ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on en préserva le camp: ce dernier événement mit le comble au découragement. Le lendemain matin, un conseil de guerre fut assemblé, et le général, voyant les mauvaises dispositions de l'armée, ou plutôt de la cohue qu'il commandait, proposa de marcher contre les villages indiens avec cinq cents hommes seulement, si ce nombre de gens de bonne volonté pouvait se trouver, et de renvoyer le reste au fort *Harrison*. Lorsque cette proposition fut faite aux troupes,

elles avaient tellement perdu toute confiance dans le général, que pas un seul homme ne s'offrit pour l'accompagner : il supplia qu'on lui obéît encore pour un seul jour, et comme on semblait y consentir, il ordonna de marcher en avant; mais au lieu de le suivre, tous les hommes firent volte-face et prirent la direction opposée. Le général, voyant ainsi son autorité méconnue, fut forcé de reprendre également la route du fort *Harrison*. Cette expédition, pendant laquelle on ne vit pas un seul Indien, produisit cependant un bon effet pour notre cause; car les nombreuses traces qu'une telle masse d'hommes à cheval laissa derrière elle intimidèrent beaucoup l'ennemi, en lui donnant une haute idée des forces considérables que nous pouvions faire marcher contre lui.

Le même général Hopkins fit peu après une autre expédition contre les bourgades qui sont à la source du *Wabash*; elle eut un résultat beaucoup plus favorable. Étant parti avec douze cents hommes et sept bateaux du fort *Harrison*, il remonta le *Wabash*, et réussit à détruire trois villages composés de cent vingt cabanes ou huttes, ainsi que les provisions de blé que les Indiens avaient faites pour l'hiver. Plusieurs escarmouches eurent lieu, dans les-

quelles nous perdîmes une vingtaine d'hommes; enfin la saison des gelées étant arrivée, nos gens furent obligés de revenir sur leurs pas; mais bien qu'ils eussent beaucoup à souffrir, et que, suivant l'expression du général, la plupart d'entr'eux fussent sans souliers et sans habits, pas un ne proféra le moindre murmure: contraste frappant avec ce que nous avons raconté de la première expédition; et preuve que les volontaires et les miliciens, lorsqu'ils ont passé quelque temps sous les armes, peuvent devenir de fort bonnes troupes.

Nous n'avons pas encore parlé de la mémorable défense que fit le fort *Harrison*, et nous croyons devoir entrer dans quelques détails à cet égard. Ce fort, qui était construit presqu'entièrement en bois, et qui, par le mauvais état où il se trouvait, était depuis quelque temps considéré comme ne pouvant résister à la moindre attaque, fut entouré dans les premiers jours de septembre par une multitude de Sauvages qui ne s'étaient pas encore déclarés contre nous. Le 3 septembre deux de nos hommes furent tués tout près du fort, et le lendemain trente à quarante Indiens de *Prophet's-town* se présentèrent avec un pavillon blanc sous prétexte de

demander des provisions: le capitaine Taylor, qui commandait le fort, et qui connaissait bien les ruses ordinaires des Sauvages, jugea d'après cette démarche qu'il ne tarderait pas à être attaqué. En conséquence il visita les armes de sa petite garnison, qui ne montait qu'à dix-sept hommes en bon état, et leur distribua des cartouches. En effet, le soir même, par un temps extrêmement sombre, les Indiens s'approchèrent sans être vus, et parvinrent à mettre le feu à l'une des batteries du fort, qui, comme nous l'avons dit, était construit en bois. On fit de vains efforts pour l'éteindre; il se communiqua à un magasin rempli de whiskey (eau-de-vie de grain) et bientôt le fort entier se trouva enveloppé par les flammes. Dans ce moment les hurlements féroces des Sauvages, les cris de terreur des femmes, et des enfants joints à toutes les horreurs de l'incendie, produisirent un effet épouvantable. Deux soldats se croyant perdus sans ressource sautèrent par-dessus les palissades et furent aussitôt massacrés par les Indiens. Cependant le commandant, avec une présence d'esprit admirable, ordonna d'enlever les planches qui servaient de toit à toutes les constructions du fort, et lui-même avec le docteur Clarck se mettant à l'ouvrage, ils se

rendirent maîtres des flammes, malgré la fusillade non interrompue de l'ennemi. Aussitôt ce premier soin rempli, on travailla à la hâte à construire un retranchement pour boucher la brèche que le feu avait faite; à la pointe du jour ce retranchement avait huit pieds de haut. Les Indiens se voyant ainsi trompés dans leurs desseins, et découragés par la perte considérable qu'ils avaient éprouvée, se retirèrent sans rien tenter de plus contre le fort, qui peu après fut secouru par le général Hopkins, lors de sa première expédition. Le brave capitaine Taylor, qui avait eu trois hommes tués et plusieurs autres blessés, et dont le sang-froid sauva le fort au moment où il semblait être sans ressource, fut à raison de ce beau fait d'armes promu au grade de major.

Edwards, gouverneur du territoire illinois, avait aussi dirigé contre les Indiens un détachement de troupes de ligne, fort de trois cent soixante hommes commandés par le colonel Russel. Ce détachement devait rejoindre le général Hopkins aux bourgades Péorias; mais ce général n'ayant pu s'y rendre, le colonel Russel n'en persévéra pas moins dans son entreprise. Il détruisit un village très-grand et très-florissant, et après avoir tué un assez

grand nombre d'Indiens dans les marécages où ils s'étaient réfugiés, le détachement retourna au camp n'ayant été que treize jours dehors.

Vers le même temps, le lieutenant-colonel Campbell reçut l'ordre de marcher contre les bourgades situées sur la rivière *Mississinewa*, branche du *Wabash*. Il parvint à surprendre un village habité par des Delawares et des Miamis ; il fit une trentaine de prisonniers, et huit guerriers indiens furent tués sur la place. Mais le lendemain tous les Sauvages des environs vinrent attaquer avec furie le camp des Américains : dans ce combat la victoire fut assez long-temps contestée; enfin les Indiens sé retirèrent laissant quarante des leurs sur le champ de bataille; notre perte fut de huit hommes tués dont deux officiers, et d'environ trente blessés. Le détachement ayant encore détruit quelques autres villages vint rejoindre l'armée.

En outre des expéditions dont nous venons de parler, il s'en fit plusieurs autres d'une moindre importance, dans lesquelles se distinguèrent particulièrement les milices des territoires d'*Indiana*, d'*Illinois* et du *Missouri*. Les Indiens furent tellement harassés par ces nombreuses attaques qu'ils commencèrent à

se repentir de s'être si étourdiment engagés dans la guerre ; et la misère qu'ils éprouvèrent durant l'hiver ne put qu'augmenter encore leurs regrets. Privés de moyens de subsistance, ils furent forcés d'aller en chercher aux établissements anglais qui se trouvaient fort éloignés, et d'emmener avec eux leurs femmes et leurs enfants. Tel fut l'effet de la destruction de leurs moissons et de leurs provisions d'hiver, destruction qui, au premier coup d'œil, paraît aussi inutile que barbare, mais qui cependant était le seul moyen d'assurer nos établissements des frontières contre la guerre affreuse des Sauvages, dans laquelle le vieillard et l'enfant sans défense devenaient également victimes de leur rage homicide. Aussi pendant tout l'hiver nos concitoyens des frontières purent rester tranquilles dans leurs demeures, et dormir en paix sans craindre d'être attaqués à l'improviste et massacrés par les peuplades féroces que nos armes avaient repoussées au loin.

CHAPITRE IV.

Rassemblement de troupes sur la frontière du Canada. — Prise du brick *Calédonia*. — Bataille de *Queenstown*, et mort du général Brock. — Bombardement de *Niagara*. — Préparatifs inutiles du général Smyth. — Armée du Nord. — Première croisière du commodore Chauncey.

Il est temps maintenant de porter l'attention du lecteur vers la frontière septentrionale, et de dérouler à ses yeux le tableau des divers événements qui eurent lieu depuis *Niagara* jusqu'au fleuve *Saint-Laurent*. Toutes nos forces dans cette partie formaient deux grands corps. L'un de ces corps occupait *Lewistown*; il était commandé par le général Van Reusslaer, de *New-Yorck*, et comptait environ quatre mille hommes, partie miliciens, et partie troupe de ligne; l'autre corps, sous les ordres immédiats du général Dearborn,

commandant en chef, se trouvait dans le voisinage de *Plattsburgh* et de *Greenbush*. Quelques troupes de ligne et quelques miliciens étaient en outre stationnés à *Black-Rock*, à *Ogdensburg*, et à *Sackett'sharbour*. Pendant l'été des compagnies de volontaires et beaucoup de recrues avaient été dirigées de ce côté, et chaque place fortifiée renfermait des officiers expérimentés, chargés d'exercer et d'instruire toutes ces nouvelles levées, à mesure qu'elles arrivaient. Enfin on espérait qu'au mois d'octobre tout serait prêt pour tenter une incursion formidable dans le Canada; mais ce projet fut contrarié par le refus des gouverneurs de Massachusset, de Newhampshire, et de Connecticut, de permettre aux milices de ces états de marcher conformément aux réquisitions du président; ces gouverneurs se fondaient dans leur refus sur ce que, d'après la constitution, c'était à eux qu'il appartenait du juger s'il y avait urgence à faire marcher les milices; et comme ils étaient peu partisans de la guerre, et surtous de la guerre offensive, jamais ils ne voulurent rien céder de leurs priviléges. L'absence des milices de ces trois états, qui étaient les mieux disciplinées de toute l'union, se fit cruellement sentir; et il est probable

que si leurs gouverneurs avaient voulu coopérer aux plans de l'administration générale, le haut Canada au moins serait tombé en notre pouvoir dès lapremière campagne.

De grands magasins militaires avaient été formés sur divers points. Le général Dearborn, connu par ses services dans la guerre de la révolution, le général Smyth qu'on s'accordait à considérer comme un habile tacticien, et d'autres officiers tels que les colonels Pike, Boyd, et Scott, s'occupaient avec ardeur de l'organisation et de l'instruction de l'armée, forte en tout de huit à dix mille hommes. De plus, quelques-uns de nos meilleurs marins avaient été envoyés sur les lacs *Érié*, *Ontario*, et *Champlain*, pour y faire des armements, et tenter de prendre l'ascendant sur les forces navales que l'ennemi avait dans cette partie.

L'armée sous le général Van Rensslaer fut appelée l'armée du centre, pour la distinguer de celle du général Harrison; et celle placée sous le commandement immédiat du général Dearborn reçut le nom d'armée du nord.

Le lieutenant Elliot, l'un des marins envoyés sur les lacs, peu après son arrivée fit une expédition, dont l'heureux succès ayant eu pour témoin l'armée du centre, excita

parmi tous ceux qui la composaient la plus vive émulation. Le 10 octobre, les bricks anglais le *Détroit* et la *Calédonia,* sortis de *Malden*, étaient venus mouiller sous la protection du fort *Erié*, presque vis-à-vis *Blackrock*. Elliot conçut le projet de les enlever, et à cet effet il envoya un exprès pour hâter la marche de ses matelots qui n'étaient pas encore arrivés; ceux-ci, au nombre d'environ cinquante, le joignirent le soir même, harassés d'une longue course de cinquante-cinq milles. Cependant Elliot ne leur donna que jusqu'à minuit pour se reposer. Il les fit alors embarquer avec quelques volontaires sur plusieurs bateaux préparés à l'avance. De suite il traversa la rivière, puis laissa dériver jusqu'au lieu où se trouvaient les deux bricks. Les aborder, sauter sur le pont, forcer les équipages à se rendre, fut l'affaire d'un instant; et dix minutes après Elliot était sous voile. Mais le vent n'étant pas assez fort pour faire remonter le courant, on fit donner debout à terre aux deux navires. La *Calédonia* toucha dans un endroit où les canons de *Blackrock* pouvaient la protéger, et fut ainsi sauvée: quant à l'autre bâtiment, après avoir été défendu assez de temps pour en tirer tous les objets de

valeur, il fut brûlé par nos gens. La *Calédonia* était chargée de fourrures valant 150,000 dollars : pour opérer cette riche capture, notre perte ne monta qu'à deux hommes tués et quatre blessés.

Cette affaire exalta les dispositions guerrières de l'armée du centre. Officiers et soldats, tous n'aspiraient plus qu'à marcher à l'ennemi ; ils exprimaient hautement leurs vœux à ce sujet, et même quelques volontaires menacèrent de quitter l'armée si on ne les menait pas de suite à l'ennemi. Mais ce n'était pas là cette ardeur qu'on voit briller chez d'anciens soldats qui, par l'habitude du danger, ont appris à le mépriser; ce n'était que le mouvement inconsidéré d'une jeunesse sans expérience, avide de nouveauté, et qui, lorsqu'elle fut mise à l'épreuve, se montra dépourvue de cette fermeté nécessaire pour soutenir de sang-froid l'horrible spectacle des combats.

Toutefois le général Van Rensslaer, après avoir eu une conférence avec les généraux Smyth et Hall, résolut de tenter une attaque sur les hauteurs fortifiées de *Queenstown*. Il avait eu avis que cette place se trouvait dégarnie de troupes par le départ du général

Brock qui, disait-on, s'était porté avec la plus grande partie des forces anglaises sur *Malden*, laissant le général Proctor presque seul pour défendre le territoire Michigan. Il devenait d'autant plus important de faire l'attaque avant le retour du général Brock, que, si elle réussissait, le général Van Rensslaer, maître de *Queenstown*, assurait un asile à ses troupes contre l'inclémence de la saison qui approchait, et rendait en même-temps plus libres les opérations de l'armée du nord-ouest. En conséquence, le 11 octobre à quatre heures du matin, par une violente tempête, et par une pluie battante, les Américains tentèrent le passage de la rivière; mais l'obscurité de la nuit et divers autres accidents vinrent mettre tant d'obstacles à ce passage qu'il ne put être effectué.

La non réssuite de cette entreprise augmenta l'impatience des troupes, au point qu'il devint presque impossible de les contenir dans les bornes de la discipline. Aussi fit-on avec célérité les préparatifs d'une nouvelle attaque, et le 13 au matin les troupes s'embarquèrent sous la protection de nos forts. La division qui la première devait donner l'assaut aux hauteurs qui couronnent *Queenstown*, fut formée

en deux colonnes. L'une, forte de trois cents miliciens, était conduite par le colonel Van-Rensslaer, et l'autre, composée de trois cents soldats de ligne, obéissait au colonel Christie. Cette troupe devait-être suivie par l'artillerie du colonel Fenwick, et ensuite par le reste de l'armée.

Dans le même-temps les Anglais s'étaient aperçus des projets des Américains, et avaient fait venir de puissants renforts de Saint-George. Le général Brock, qu'on sut alors se trouver sur ce point, pouvait au besoin envoyer de nouvelles forces.

Aussitôt que le jour naissant fit découvrir l'approche de nos troupes, toute la ligne anglaise fit sur elles un feu très-meurtrier; les balles, les boulets, les biscayens, pleuvaient de toutes parts. Le feu de l'ennemi et le courant du fleuve ayant apporté un peu de confusion dans la manœuvre des bateaux, le colonel Christie, blessé par un biscayen, et le colonel Mulancy, furent entraînés au-dessous du point désigné pour le lébarquement, et se virent forcés en conséquence de retourner sur le bord qu'ils avaient quitté. Le colonel Van Rensslaer qui commandait l'avant-garde fut plus heureux, et avec une centaine d'hom-

mes, il gagna le rivage canadien, au-milieu du plus épouvantable feu. A peine avait-il sauté à terre qu'il reçut quatre blessures graves, ce qui au premier moment arrêta l'attaque; mais ce courageux officier, quoique souffrant les douleurs les plus aiguës, se servit du peu de forces qui lui restait pour ordonner à ses gens de se porter vivement sur les hauteurs. Le capitaine Ogilvie, prit le commandement et, suivi du capitaine Wool et des lieutenants Kearney, Carr, Higginan, Sommers et Reeve, il attaqua les batteries anglaises d'un côté, tandis que les lieutenants Gansewoort et Randolph escaladaient les rochers à la droite; et tous ensemble après plusieurs charges intrépides parvinrent, avec une poignée d'hommes seulement, à chasser l'ennemi des hauteurs; ils le poursuivirent même jusqu'au bas de la montagne. Sur ces entrefaites, le colonel Christie réussit dans une nouvelle tentative qu'il fit pour traverser la rivière; mais dans le même temps le général Brock arrivait de l'intérieur avec le 49ᵉ régiment anglais, fort de six cents hommes; le capitaine Wool fit marcher contre lui un détachement de cent soixante hommes. Ce détachement fut d'abord repoussé, mais ayant reçu du renfort, il revint

de nouveau à la charge sans obtenir plus de succès, car le corps nombreux qui lui était opposé le fit plier jusque sur les bords d'un précipice; dans une situation si désespérée, l'officier commandant crut devoir mettre un mouchoir au bout d'un fusil en signe de soumission; mais le capitaine Wool arracha aussitôt ce mouchoir avec indignation, et ordonna à ses gens de tenir bon. Dans ce moment critique le colonel Christie amena un secours bien opportun; cet officier et le capitaine Wool firent alors, à la tête de trois cents hommes, une nouvelle attaque avec tant d'impétuosité que cette fois ils culbutèrent entièrement ce fameux 49ᵉ régiment qui portait le titre d'*Invincible*, et qui était double en nombre du détachement américain. Le général Brock, exaspéré de la lâcheté de ses soldats, cherchait vainement à les rallier, lorsqu'il reçut trois balles qui mirent fin à son existence: son aide-de-camp, le capitaine M'Donald, fut au même moment mortellement blessé. Les Anglais étant ainsi repoussés sur tous les points, et ayant perdu leur général, la victoire paraissait complète; et le général Van Rensslaer traversa la rivière pour construire à la hâte quelques retranchements, et se prémunir contre

les nouvelles attaques que l'ennemi pourrait faire.

Mais la fortune de cette journée n'était pas encore assurée. A trois heures après midi, les Anglais étant ralliés et renforcés par quelques Indiens Chippewas, marchèrent de nouveau contre nous. A cette vue nos troupes hésitèrent d'abord; mais conduites par des chefs tels que les colonels Christie et Scott, elles ne tardèrent pas à marcher hardiment à la rencontre de l'ennemi, et celui-ci fut bientôt forcé, la baïonnette dans les reins, d'abandonner encore le champ de bataille, laissant ainsi pour la troisième fois, depuis le matin, la victoire aux Américains. Après cette nouvelle déroute des Anglais, le général Van Rensslaer, s'apercevant que les troupes qui restaient encore sur l'autre bord s'embarquaient avec lenteur, fut les retrouver pour hâter leurs mouvements. Mais quel fut son étonnement, quand il apprit qu'elles refusaient positivement de s'embarquer! Ainsi douze cents hommes, les mêmes qui quelques jours auparavant manifestaient tant d'impatience de marcher au feu, se fondant maintenant sur leurs privilèges constitutionnels, restaient oisifs spectateurs des scènes sanglantes dans lesquelles leurs

concitoyens étaient engagés, et sourds aux ordres et aux prières qui leur étaient adressés. Leur bouillante ardeur s'était promptement refroidie à la seule vue des combats que naguère ils appelaient à grands cris !

Cependant vers quatre heures les Anglais, joints par huit cents hommes venus du fort *George*, recommencèrent le combat. Le général Van Rensslaer, sachant que celles de nos troupes qui se battaient depuis le matin étaient épuisées de fatigue et avaient usé presque toutes leurs munitions, se vit forcé d'écrire un mot au général Wadsworth qui commandait les Américains sur la rive canadienne, pour lui faire connaître les circonstances aussi cruelles qu'inprévues qui l'empêchaient de lui porter secours, et pour le laisser libre de faire ce qu'il jugerait convenable. Il lui envoya en même-temps plusieurs bateaux pour effectuer le passage de ses troupes. Bientôt un engagement pour ainsi dire désespéré eut lieu ; il dura pendant une demi-heure au milieu de la canonnade et de la fusillade les plus vives ; nos troupes, privées de secours, étaient peu-à-peu accablées par le nombre si supérieur de l'ennemi. Les miliciens tentèrent de se rembarquer et ne purent y réussir. Dans ce mo-

ment tous ces malheureux, vaincus plus encore par l'apathie de leurs concitoyens qui les laissaient de sang-froid au-milieu du carnage sans tenter de les en tirer, que par les forces de l'ennemi, se rendirent prisonniers de guerre. Il est à remarquer que dans ce dernier engagement les troupes de ligne, qui ne montaient pas à plus de deux cent cinquante hommes, soutinrent seules toute l'action. Les prisonniers furent généralement assez bien traités par les Anglais; mais ceux-ci n'apportèrent aucun obstacle aux actes de barbarie et de pillage de leurs alliés les Indiens : aussitôt après le combat, ces derniers se mirent à dépouiller et à mutiler les morts et même les blessés. Pour servir de contraste à des scènes si affreuses, il convient de dire que pendant la cérémonie funèbre du général Brock, les Américains, voulant honorer la mémoire d'un ennemi brave et généreux, tirèrent plusieurs salves de toute leur artillerie.

Tous les officiers se distinguèrent par leur bravoure : le colonel Scott, qui dans la suite obtint une si juste célébrité, resta toute la journée au milieu du feu; et quoique remarquable par son uniforme et sa haute taille, il eut le bonheur de ne recevoir aucune bles-

sure. Le lieutenant-colonel Fenwick fut grièvement blessé, et néanmoins il ne voulut pas quitter un seul instant le champ de bataille. Les capitaines Gibson, Wool, M'Chesnay, reçurent du général des éloges publics qu'ils avaient bien mérités. La perte des Anglais et des Indiens n'a pas été exactement connue : la notre fut au moins de mille hommes tant tués que blessés et prisonniers. Ces derniers furent de suite conduits à *Montréal.*

Tandis que les choses que nous venons de raconter se passaient, le fort *George* avait ouvert son feu sur le fort américain de *Niagara*; celui-ci riposta, et la canonnade continua des deux côtés toute la journée. Une de nos batteries, commandée par le capitaine M'Keon, incendia plusieurs maisons tout près du fort anglais; cependant vers le soir un canon de 12 ayant crevé, et les Anglais commençant à lancer des bombes, le capitaine Léonard commandant à *Niagara* crut prudent d'évacuer le fort; mais bientôt s'apercevant que les Anglais se disposaient à s'embarquer pour en venir prendre possession, il y revint et le garda toute la nuit, n'ayant avec lui que vingt hommes : le matin suivant le reste de la garnison le rejoignit. Trois jours après l'ennemi

érigea des batteries un peu au-dessous du fort *Erié*, et se mit à tirer sur le camp de *Black-rock*. Une bombe ayant éclaté sur un des magasins où se trouvait de la poudre, le fit sauter; mais nous n'éprouvâmes aucun autre dommage, et pas un seul homme ne périt par cet accident.

Niagara, dont la garnison avait été considérablement renforcée, eut de nouveau le 25 octobre à essuyer le feu du fort *George*. Ces deux forts sont situés presque vis-à-vis l'un de l'autre à l'entrée du *Niagara*. L'ennemi, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, envoya plus de trois mille boulets rouges et plus de deux cents bombes. Plusieurs des bâtiments du fort furent en feu à différentes reprises; mais, grâce à l'infatigable activité du major d'artillerie Armistead, chaque fois on arrêta les progrès de l'incendie. Le colonel M'Feeley, commandant de *Niagara*, fit à son tour jouer ses batteries; plusieurs maisons sur la rive anglaise furent brûlées, une goëlette ennemie fut coulée, et l'une des batteries du fort *George* éprouva de tels dommages que pendant un assez long-temps elle cessa complètement de tirer. Nous n'eûmes dans ce bombardement que quatre hommes tués et quelques autres

blessés parmi lesquels se trouvait le lieutenant Thomas. Le colonel M'Feeley dans son rapport, parla très-avantageusement du colonel Grey, du major Armistead, du capitaine Mulligan et de tous les autres officiers et soldats. Telle était l'ardeur de nos troupes que l'étoupe pour servir de bourre étant venue à manquer, les officiers déchirèrent leurs chemises et les soldats leurs pantalons pour en tenir lieu. Une femme dans cette affaire montra un courage extraordinaire : elle était mariée à un solda nommé Doyle, fait prisonnier à *Queenstown* et conduit à *Montréal*; cette femme voulant le venger, demanda et obtint d'être employée à l'une des batteries ; elle y resta jusqu'à la fin du combat fournissant de boulets rouges la pièce qu'elle servait, sans être un seul moment ébranlée ou effrayée par les boulets et les bombes de l'ennemi qui sans cesse portaient la mort et la destruction autour d'elle.

Peu après la funeste bataille de *Queenstown*, le général Van Rensslaer se démit de son commandement, et fut remplacé par le brigadier général Smyth. Celui-ci annonça l'intention de relever l'honneur des armes américaines et d'essayer une nouvelle attaque contre les

fortifications des Anglais. Il pensait que lors de la première attaque on avait fait une grande faute en débarquant sous les batteries mêmes de l'ennemi, au lieu d'aller prendre terre un peu plus loin entre le fort *Erié* et *Chippewa.* Il avait même, dans le temps, fait cette observation au général Van Rensslaer, qui n'y eut point égard. Maintenant le général Smyth, se trouvant seul commandant, et maître de suivre ses propres plans, avisa aux moyens de se procurer des forces suffisantes pour les mettre à exécution. Pour augmenter ses troupes, qui étaient peu nombreuses, il fit dans une proclamation un appel au patriotisme du peuple américain, engageant les volontaires de toutes les parties de l'union à venir le joindre. Il ne négligeait aucune des choses qui pouvaient échauffer le cœur et l'esprit des citoyens. Après avoir rappelé la gloire acquise par leurs ancêtres dans la guerre de la révolution, il parlait des fâcheux événements qui dans la guerre actuelle avaient terni la réputation de nos troupes; et il citait à ce sujet et le triste résultat de l'entreprise contre *Queenstown*, et la honteuse reddition du général Hull. Enfin, il ajoutait que les Indiens des six nations lui avaient offert leurs services; mais que, par respect pour la

sainte humanité, il avait refusé de suivre l'infâme exemple donné par les Anglais, et n'avait pas voulu se déshonorer en lâchant ces féroces guerriers sur les habitants du Canada. S'adressant ensuite plus particulièrement aux hommes de *New-Yorck*, il cherchait à enflammer leur courage en faisant un tableau effrayant des maux dont les incursions homicides des Sauvages menaçaient leurs femmes et leurs enfants. Cette proclamation était bien propre à produire l'effet qu'on en attendait; mais elle était d'un style trop enflé, et contenait des passages fort répréhensibles, dans lesquels le général Smyth s'était permis de véritables personnalités contre d'autres chefs : on peut même dire que ce général, en la rédigeant, avait méconnu ses intérêts; car, par la manière dont il parlait de ses succès futurs, il s'exposait, en cas de non-réussite, à tout le ridicule que peut attirer sur son auteur une vaine et plate rodomontade. Cependant cette proclamation, appuyée par une autre du général Porter qui commandait la milice de *New-Yorck*, procura à l'armée un renfort considérable; et vers le milieu de novembre plus de quatre mille cinq cents hommes de la Pensylvanie, de *New-Yorck* et de *Baltimore*, se trouvaient réunis à *Buffaloe*. Les officiers se

mirent de suite à les exercer et à leur apprendre les évolutions militaires. Dans le même temps tout se préparait pour l'embarquement de l'armée ; et, pour pouvoir la transporter tout à la fois sur le rivage canadien, on avait réuni soixante-dix bateaux et un bon nombre de radeaux. Enfin, le 27 novembre, jour fixé pour le passage de l'armée, étant arrivé, on la fit précéder par deux détachemens ; l'un, sous les ordres du colonel Boestler, fut chargé de détruire un pont qui se trouvait à cinq milles au-dessous du fort *Erié*, et de s'emparer, s'il était possible, des gens qui le gardaient ; l'autre, commandé par le capitaine King, devait tenter d'escalader les batteries anglaises. Ces deux détachements, avant de débarquer, essuyèrent le feu des Anglais. Cependant le colonel Boestler, ayant mis à terre, fit quelques prisonniers, mais ne put réussir à détruire le pont. Le capitaine King débarqua un peu plus haut, à *Red-House*, chargea et mit en fuite l'ennemi ; et, s'étant emparé d'une batterie, il encloua tous ses canons. Dans cette action, le lieutenant Angus avec quelques soldats de marine ayant été séparé du capitaine King, et ne voyant venir aucun secours de la rive américaine, crut que ses compagnons avaient été

pris, et en conséquence il repassa la rivière. Ainsi le capitaine King n'ayant avec lui que dix-sept soldats, plus les capitaines Morgan et Sprowl et cinq autres officiers, se trouva maître des ouvrages de l'ennemi ; toutefois, ne recevant aucun renfort, il résolut de retourner sur l'autre rive : mais, par une fatalité bien grande, un seul bateau se trouvait en état d'être remis à l'eau. Ne pouvant donc passer tous à-la-fois, les capitaines Sprowl et Morgan partirent avec les prisonniers, laissant le capitaine King avec sa petite troupe. Ceux-ci furent bientôt entourés par des forces supérieures, et forcés de se rendre. A l'arrivée des capitaines Sprowl et Morgan on avait de suite envoyé le colonel Winder avec trois cents hommes pour secourir le capitaine King ; mais presque tous les bateaux qui portaient ce renfort furent entraînés par la rapidité du courant, et le colonel Winder fut obligé de retourner sans avoir pu rien opérer.

L'embarquement du principal corps avait, par diverses causes, été retardé bien au-delà du temps marqué. Cependant vers midi deux mille hommes étaient prêts à partir; et les volontaires du général Tannehill, ainsi que le régiment du colonel M'Clure, étaient rangés en

bataille pour passer en seconde ligne. L'ennemi avait de son côté réuni toutes ses forces, et paraissait disposé à recevoir l'attaque avec vigueur. Cependant, sans aucune raison apparente, le départ des troupes fut encore arrêté jusqu'à quatre heures ; et alors le général donna l'ordre de revenir à terre. Le mécontentement se manifesta hautement ; mais on parvint à étouffer les murmures par la promesse qu'une tentative nouvelle serait faite incessamment. Cette fois, le géneral résolut d'opérer son débarquement à cinq milles au dessous de *Navy-Yard* ; en conséquence, le 29 novembre au soir, tous les bateaux furent disposés ; et toute l'armée, à l'exception de deux cents hommes, se trouva embarquée le lendemain à quatre heures du matin. Cet embarquement se fit avec beaucoup d'ordre, les troupes montraient la plus grande obéissance, et tout semblait présager un heureux succès. On n'attendait plus que le signal du départ, quand, après quelques délais, on reçut l'ordre de remettre à terre, le général déclarant au même instant qu'il abandonnait, pour cette saison, tout projet d'envahir le Canada, et qu'il allait faire ses dispositions pour mettre l'armée en quartiers d'hiver. Une indignation universelle éclata de

toutes parts; presque tous les miliciens jetèrent leurs armes, et quittèrent l'armée; ceux qui étaient restés tenaient les discours les plus injurieux sur le général Smyth, et menaçaient même de venger dans son sang l'anéantissement de toutes leurs espérances. Le général Porter l'accusa hautement de lâcheté et de s'être conduit d'une manière indigne d'un officier. Tout ce que le général Smyth put dire pour se disculper, fut qu'il avait l'ordre formel de ne pas tenter une invasion avec moins de trois mille hommes, et que quinze cents seulement étaient embarqués. Quelle que fût la validité de cette raison, il n'en est pas moins vrai que ce général en courut le blâme de la nation, et que dès lors sa réputation militaire déclina rapidement dans l'opinion publique. Cette affaire était certainement fort louche; elle nuisit beaucoup à nos intérêts, et porta le découragement dans toutes les classes. C'est ainsi que, dans toute l'année 1812, nous eûmes continuellement à souffrir de notre défaut d'expérience à la guerre. Chaque événement semblait venir renverser tous nos projets, détruire nos espérances; et nous n'eûmes que des fautes et des pertes à déplorer dans toutes nos entreprises contre le Canada, malgré les marques

particulières de courage que plusieurs de nos citoyens, tant soldats que miliciens, ne cessèrent de donner chaque fois qu'ils se trouvèrent en présence de l'ennemi.

Tandis que les événements que nous venons de décrire se passaient à l'armée du centre, celle du nord se formait peu-à-peu sur les rives du *Saint-Laurent*. Au moment où la guerre fut déclarée, nous n'avions que quelques soldats dans cette partie; et comme il fallut un long espace de temps pour lever des milices, enrôler des troupes régulières et les faire marcher de ce côté, il ne s'y passa rien de remarquable pendant l'été et le commencement de l'automne. D'ailleurs on avait poussé avec moins d'activité l'organisation de cette armée, parce qu'on espérait que les provinces du Haut Canada deviendraient aisément la conquête des armées du nord-ouest et du centre, et que ces deux armées pourraient ensuite, vers la fin de l'automne, se réunir à celle du nord, pour toutes ensemble transporter le théâtre de la guerre vers *Montréal*. Mais la reddition déplorable et inattendue du général Hull dérangea tous les plans et produisit un changement total dans la situation de nos affaires; de sorte que l'armée du nord resta, comme nous

l'avons dit, dans l'inaction pendant toute cette campagne.

Les mouvements de l'ennemi ainsi que les nôtres se bornèrent dans cette partie à quelques escarmouches et à quelques petites incursions réciproques, où le succès fut généralement balancé, et qui ne produisirent aucun résultat digne d'être rapporté.

Il nous faut maintenant commencer le récit des nouvelles scènes de guerre qui eurent pour théâtre les mers intérieures qui forment un des traits distinctifs de notre vaste continent. Pour la première fois leurs flots portèrent des escadres et réfléchirent les feux de batailles navales; bientôt elles devinrent témoins d'exploits non moins éclatants que ceux achevés sur l'océan par nos plus illustres marins. Au moment de la capture de *Détroit* nous n'avions pas un seul bâtiment armé sur le lac *Erié*, et nos forces sur le lac *Ontario* se bornaient au brick *Onéida* de seize canons, commandé par le lieutenant Woolsey. Au mois d'octobre, le commodore Chauncey arriva à *Sackettharbour* avec un bon nombre de matelots. Il acheta tous les navires du commerce qui pouvaient être armés en guerre, et envoya le lieutenant Elliot, dont nous avons déjà

parlé, faire de semblables préparatifs sur le lac *Erié*. Pour prouver toute la célérité qu'on apporta dans ces divers armements, il suffit de dire que, dès le 6 novembre, le commodore Chauncey fut en état de se présenter à l'ennemi. Sachant que tous les bâtiments de celui-ci avaient fait voile pour porter du secours au fort *George*, il résolut d'aller les attendre à *Falseduke*, pour les attaquer lorsqu'ils seraient sur leur retour. La petite flottille, formée en si peu de temps par le commodore, se composait de *l'Onéida* de seize canons, monté par le commodore en personne; du *gouverneur Tompkins* de six canons, capitaine Brown; du *Growler* de cinq canons, capitaine Elliot; du *Pert* de deux canons, capitaine Arundel; et enfin de la *Julia*, capitaine Trant, qui n'avait qu'un seul canon. Ces six bâtiments ne portaient en tout que 30 canons, tandis que la flottille anglaise, qui avait remonté les lacs, se composait du *Royal George*, de vingt-six canons; du *comte Moira* et du *prince Régent*, chacun de dix-huit canons; du *duc de Glocester* et du *Tarento*, chacun de quatorze canons, enfin du *gouverneur Simcoe*, de douze canons, en tout cent deux canons.

Le 8 novembre, notre flottille rencontra le

Royal George, et le chassa jusque dans la baie de *Quanti* ; mais la nuit étant venue on le perdit de vue. Le matin suivant, on l'aperçut dans le canal de *Kingston*, et de suite le commodore Chauncey fit ses dispositions pour aller l'aborder; mais comme le vent soufflait à terre, et que le *Royal George* se trouvait protégé par plusieurs batteries, le commodore renonça à son premier dessein. Le lendemain, à la tête d'une ligne de bataille formée de tous ses navires, il se porta bravement contre le *Royal George*, et quoique toutes les batteries anglaises dirigeassent particulièrement leurs coups sur *l'Onéida* que le commodore montait, il fit tant de mal au *Royal George*, que celui-ci se vit forcé de couper ses câbles, et d'aller se réfugier dans le fond de la baie. Cette attaque était extrêmement hardie et méritait d'être couronnée par le succès ; cependant elle n'en eut aucun, car il devint impossible de poursuivre le *Royal George* qui s'était placé sous le feu croisé d'un double rang de batteries. Ce bâtiment souffrit beaucoup ; presque tous les boulets de nos bateaux cannonniers avaient porté dans ses œuvres mortes : de notre côté la perte fut peu considérable; mais nous eûmes à regret-

ter Arundel capitaine du *Pert;* ce bave marin, déjà blessé, refusa de quitter le pont pour se faire panser, et peu de moments après un boulet vint terminer son existence.

Le commodore ayant capturé près de *Kingston* une goëlette, la fit passer devant ce port sous l'escorte du *Growler*: son intention était d'attirer le *Royal George* dehors par l'appât qu'on lui présentait; mais ce bâtiment ne donna pas dans le piège et resta tranquillement au mouillage. Le *Growler*, en conduisant sa prise à *Sackettharbour*, rencontra le *Prince Régent* et le *Comte Moira* qui convoyaient un bâtiment marchand : de suite le *Growler* se cacha derrière une pointe de terre, et lorsque les deux vaisseaux de guerre furent passés, il se porta vivement sur le navire marchand, l'amarina et parvint à le faire entrer à *Sackettharbour*. Ce bâtiment avait à bord 12000 dollars en espèces, et de plus le bagage du général Brock, ainsi que le frère de ce général. Le commodore Chauncey étant de retour à *Sackettharbour* et apprenant que le *Comte Moira* se trouvait dans ces parages, mit dehors aussitôt par une violente tempète pour tâcher de s'en emparer; mais il rentra au port sans avoir pu le rencontrer.

Le commodore fut ensuite complètement occupé à surveiller l'armement d'un nouveau navire nommé *le Madison*, qui fut lancé le 29 novembre; et les froids qui survinrent mirent un terme à toute opération navale pour le reste de l'hiver

---

CHAPITRE V.

Session du congrès. — Proposition d'armistice. — Revers de Napoléon. — Mesures pour continuer la guerre. — Blocus de nos côtes. — Détails sur les Indiens du Sud. — Tecumseh visite les Creeks. — Guerre avec les Séminoles. — Capture d'une troisième frégate anglaise.

Le congrès des États-Unis se rassembla le 4 novembre pour délibérer sur les nouvelles et importantes affaires de la confédération. On devait s'attendre que l'esprit de parti, qui divisait si malheureusement les citoyens, s'introduirait aussi dans le grand conseil national. La différence d'opinion prenait chaque jour de nouvelles forces ; les uns accusaient le gouvernement d'avoir cédé lâchement à l'influence française ; les autres au contraire le blâmaient d'avoir trop long-temps souffert les outrages de la Grande-Bretagne ; et chaque parti reprochait amèrement à l'autre d'avoir attiré sur nous tous les maux de la guerre.

L'existence de l'esprit de parti est nécessaire dans notre système politique : c'est comme le

courant d'un fleuve qui conserve ses eaux pures et limpides en rejetant sur les bords tout ce qui pourrait les corrompre. Aussi sous un gouvernement despotique n'y a-t-il point de partis ; tout se fait dans l'ombre, tout s'agite et se conduit au moyen d'intrigues secrètes ; mais, il faut l'avouer, si, en temps de paix, le choc des opinions tient la nation éveillée, et empêche la corruption de se glisser dans l'administration, en temps de guerre, au contraire, les divisions dans l'état deviennent bien funestes. Le parti opposé au gouvernement ne cherche que trop souvent à paralyser ses efforts, et se rend ainsi le plus utile allié de l'ennemi. Telle était malheureusement notre situation. Beaucoup de gens laissaient voir le dessein d'entraver la marche du gouvernement pour le forcer à solliciter la paix, sans réfléchir sans doute que l'ennemi, profitant d'une telle soumission, ne voudrait l'accorder qu'à des conditions déshonorantes. Il ne sied jamais au véritable ami de son pays de désirer l'humiliation du gouvernement, quelles que soient les personnes qui en tiennent les rênes. Ce n'est point là l'exemple que Washington, cet illustre patriote, nous a laissé ! Mais, il faut le dire, il est bien difficile, si ce n'est même impossible,

de tracer la ligne exacte entre une opposition sage et réfléchie, et ces violents emportements qui peuvent mettre en danger l'honneur et la sûreté de la patrie. Dans un des états de l'est les plus contraires à la guerre, la législature osa voter qu'il était immoral et impolitique de se réjouir du succès de nos armes! Mais bientôt, honteux d'un vote si peu national, ses auteurs eux-mêmes le firent rayer du journal de leurs séances.

Vers le temps où la guerre fut proclamée en Amérique, le gouvernement anglais avait rapporté ses ordres du conseil, l'une des principales causes de nos différents. La situation critique de l'Angleterre avait seule donné lieu à cette concession tardive; et cependant, comme si elle n'eût agi qu'en notre faveur et pour nous rendre la justice qui nous était due, elle demanda hautement que nous missions fin aux hostilités. Le président répondit que les États-Unis ayant pris les armes, ne les déposeraient pas avant qu'on eût arrangé toutes nos contestations et qu'on eût surtout formellement renoncé à l'abominable usage de la presse. Il proposait en même-temps, pour faire cesser les prétextes de cet inique usage, d'interdire aux navires américains de recevoir désormais

à leur bord aucun marin anglais. Une loi portant cette défense fut en effet adoptée et promulguée pendant la présente session.

Le gouverneur du Canada avait aussi proposé de faire une armistice avec les provinces qu'il commandait; et on se doute bien qu'une pareille proposition, qui était exclusivement favorable à ces provinces, fut rejetée. Dans le même temps notre gouvernement, qui ne voulait négliger aucun moyen d'arrêter l'effusion du sang, autorisa notre ambassadeur à Londres à consentir à la cessation des hostilités, dans le cas où il recevrait une assurance, même non officielle, que la presse serait interrompue pendant les négociations; mais l'Angleterre ne voulut jamais consentir à rien de semblable. L'amiral Waren fit peu après de nouvelles propositions, en exigeant pour conditions préliminaires que nos armées fussent rappelées dans l'intérieur, et que nos croiseurs eussent ordre de rentrer au port. Il donnait pour motif, qu'étant les agresseurs, c'était à nous à faire les premiers pas vers un rapprochement. Quand donc la Grande-Bretagne nous avait-elle donné des preuves de bonnefoi et de loyauté telles que nous pussions nous livrer avec tant de confiance à sa merci? Si, en rapportant ses

ordres du conseil, elle n'avait voulu, comme elle le prétendait, que nous rendre justice, n'était-ce pas un aveu tacite qu'elle avait violé tous nos droits comme nation neutre, et qu'ainsi les premières agressions étaient venues d'elle? Est-il nécessaire d'ajouter que plus de deux mille marins pressés sur nos navires gémissaient à cette époque dans les fers comme prisonniers de guerre? Ne s'était-on pas refusé opiniâtrément à tout ce qui pouvait détruire le sujet de nos justes plaintes? et cependant on voulait nous faire passer pour agresseurs! Mais une pareille assertion dans une bouche anglaise n'a rien d'étonnant. Toujours l'inconséquence du raisonnement se fait sentir quand on veut défendre l'injustice! Après ces vaines propositions, l'empereur de Russie offrit sa médiation; notre gouvernement n'hésita pas à l'accepter; mais l'Angleterre, sous prétexte qu'une telle médiation serait contraire à ses intérêts maritimes, ne voulut point en faire usage. Cependant, craignant de montrer ouvertement combien elle était éloignée de désirer la paix, elle offrit d'entrer avec nous dans une négociation directe : offre peu sincère de sa part, et qui n'avait pour but que de prolonger la guerre autant qu'elle le voudrait.

Cependant la face des affaires de l'Europe venait de changer tout-à-coup ; Napoléon avait éprouvé un revers proportionné à l'immense étendue de ses plans. Cet homme, enivré par des succès inouïs, et par l'encens des vils flatteurs qui toujours se pressent autour d'un despote, se croyait au-dessus de l'humanité. Il avait, dit-on, conçu le projet d'un empire universel : chose probable sans doute; car quel est le conquérant qui sut jamais poser des bornes à son ambition? Toutefois, s'il est vrai qu'il ait voulu mettre l'Europe à ses pieds, se rendre maître des mille vaisseaux de l'Angleterre pour étendre ensuite sa domination sur le globe entier, le hasard des combats, la fureur des éléments, vinrent bientôt lui prouver qu'une vanité folle et trompeuse avait seule présidé à des plans si gigantesques. Beaucoup de nos citoyens virent avec joie ce jeu bizarre de la fortune ; peut-être cette joie était-elle irréfléchie. La chute d'un tyran est sans doute un spectacle agréable pour un républicain ; mais dans les conjonctures présentes cette chute était plutôt contraire qu'avantageuse à nos intérêts ; car la coalition de toutes les forces continentales de l'Europe ne pouvait jamais nous faire craindre une invasion de notre ter-

ritoire, et le projet de la domination universelle était plus à craindre pour nous de la part de l'Angleterre, qui déjà se proclamait souveraine des mers, et exerçait cette souveraineté autant qu'il est au pouvoir humain de le faire. Quoi qu'il en fût, la téméraire entreprise de Napoléon avait été suivie d'un désastre si épouvantable, que loin d'être encore un objet d'effroi, le politique éclairé doutait s'il pourrait se maintenir sur son trône, si la France ne tomberait pas au nombre des puissances du second rang, et si l'Europe ne trouverait pas dans la Russie une plus formidable ennemie. Car, on peut le dire, le caractère modéré du souverain actuel de ce puissant empire forme la seule garantie des nations qui l'entourent. Enfin, pour en revenir à ce qui nous regarde, il était aisé de prévoir que le déclin rapide de Napoléon laisserait à l'Angleterre la liberté de conduire contre nous des forces plus imposantes, et qu'enflée d'orgueil par ses succès en Europe, elle refuserait de traiter avec l'Amérique aux termes d'une juste et honorable réciprocité.

La première chose qui occupa les délibérations du congrès fut de créer de nouvelles forces dont nos armées avaient un si pressant besoin. Jusqu'alors les enrôlements n'avaient

produit que peu de soldats; et en conséquence on décida de recevoir vingt mille volontaires qui, en s'engageant à servir pendant un an, seraient habillés et payés sur le même pied que les troupes de ligne. L'inefficacité des milices sans discipline et sans subordination se faisait autant sentir dans la présente guerre que dans celle de la révolution; mais ce mal était sans remède, car il était impossible de lever des troupes réglées en nombre suffisant pour faire face à l'ennemi.

La marine ensuite attira toute l'attention de la législature nationale. Sur cet objet il y eut la plus parfaite unanimité de sentiments: il fut résolu, tout d'une voix, de ne rien négliger pour augmenter notre force navale, et pour encourager le zèle ardent de nos braves marins, sur lesquels la patrie fondait ses plus chères espérances. Dans le reste de la session, le congrés rechercha avec le plus grand soin les moyens de continuer la guerre avec vigueur, et d'éviter à l'avenir des malheurs semblables à ceux que nous avions déjà éprouvés.

Depuis le commencement de la guerre nos côtes, souvent menacées par l'ennemi, n'avaient cependant encore éprouvé aucun dommage

important. Au mois de décembre l'Angleterre les déclara en état de blocus. Ce blocus était purement nominal, comme celui dont toutes les côtes de France avaient été frappées. Les Etats-Unis avaient autant le droit de mettre en état de blocus tous les ports anglais et d'interdire ainsi aux neutres d'y commercer; mais ils ne voulurent point imiter ce scandaleux exemple, et consacrer eux-mêmes une violation si manifeste du droit des gens. Au surplus, pendant tout l'hiver de 1812 à 1813, ce blocus ne produisit aucun effet; l'Angleterre avait toute son attention prise par les grands événements qui se passaient en Europe, et ses vaisseaux, employés à protéger son commerce contre nos corsaires, n'eurent pas le loisir de venir molester nos côtes.

Mais dans le même temps une autre partie de notre territoire était menacée d'hostilités bien propres à alarmer ses habitants. Les Indiens du Sud, non moins féroces, et peut-être plus audacieux que ceux du Nord, semblaient aussi se disposer à prendre parti contre nous, malgré les bienfaits dont nous les avions toujours comblés. En effet, ceux des Creeks qui habitaient sur notre territoire avaient continuellement été protégés par nos armes contre

toutes les peuplades qui les avaient attaqués. Des sommes immenses avaient été employées pour leur enseigner les arts, fruits de la civilisation, et leur fournir tous les instruments de l'agriculture; des agents de notre gouvernement résidaient près d'eux, pour les guider dans leurs premières entreprises. Ce système, digne de Washington qui le premier l'avait mis à exécution, fut toujours suivi depuis par notre gouvernement, et en peu d'années ses effets devinrent sensibles. Le sol que ces Indiens habitent est de la plus grande fertilité, et produit tout ce qui peut contribuer à rendre la vie heureuse. Les arts domestiques s'établissaient déjà parmi eux; ils commençaient à se former une idée nette du droit de propriété, source et puissant aiguillon de l'industrie; ils avaient de nombreux troupeaux; ils élevaient beaucoup de bétail; en tout leur situation était plus heureuse que celle de la plupart des paysans de l'Europe. Ils avaient abandonné leurs anciens vêtements de peaux, et ne portaient plus que des étoffes de coton qu'eux mêmes fabriquaient; enfin, signe indubitable de prospérité, leur population s'accroissait rapidement. Toujours ils avaient vécu avec nous dans les termes de la plus sincère amitié; jamais nous ne

leur avions enlevé le moindre espace de terrain, et nos liens avaient encore été resserrés, par de nombreux mariages mixtes; car, d'après une de leur lois, aucun blanc, si ce n'est l'agent des Etats-Unis, ne pouvait résider chez eux, à moins qu'il ne prît pour femme une des filles du pays. Enfin, les sociétés de bienfaisance des Etats-Unis avaient établi des écoles pour donner quelqu'instruction à ces Indiens, et faire ainsi disparaître les dernières traces de la vie sauvage à laquelle naguère ils étaient livrés. Il en était à peu près de même des Choctaws, Chickasaws, Chérokées et autres tribus du Sud. L'ordre et l'industrie se faisaient remarquer dans leurs villages, dans leurs occupations journalières, et même dans leurs maisons, bâties le plus souvent par des ouvriers blancs qu'ils payaient bien : ces maisons avaient généralement aussi bonne apparence que celles de la plupart des planteurs américains. Non seulement ils étaient pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, mais déjà ils se procuraient du sucre, du café et d'autres superfluités : il n'était pas rare de voir leurs femmes, vêtues de robes de coton, se rendre dans les villes voisines, ayant sur leurs chevaux des selles achetées des blancs, et

qui leur coûtaient de 25 à 30 dollars. Enfin, plusieurs de ces Indiens possédaient des esclaves qu'ils employaient, soit à la culture des terres, soit aux occupations du ménage.

C'était donc une véritable cruauté que d'engager ces peuplades dans une guerre quelconque ; c'était arrêter chez elles tous les progrès de la civilisation; et, de leur part, il y avait une folie extrême à entrer en hostilités avec nous : car, divisées entre elles et entourées de tous côtés par nos établissements, leur destruction devenait inévitable. Le colonel Hawkins, agent des Etats-Unis, philantrope éclairé, avait dévoué sa vie à adoucir le sort de ces hommes, et avait acquis sur eux un tel ascendant, que peut être il serait parvenu à les détourner de la guerre, si dans le nombre il ne s'était pas trouvé une multitude de mauvais sujets qui, trop paresseux pour s'adonner au travail, affectaient de mépriser le genre de vie nouvellement adopté, et s'efforçaient de faire renaître chez leurs compatriotes le goût des anciennes habitudes de la vie sauvage, si favorables à la fainéantise et aux passions désordonnées qui les dominaient. Déjà pendant l'été, lorsque la guerre désolait nos frontières du Nord, on vit les plus turbulents de ces Indiens se rassem-

bler par petites bandes, parcourir tout le pays et commettre des déprédations sur les propriétés de ceux de leurs frères qui menaient une vie régulière, et même sur celles des blancs. Peu après la reddition du général Hull, ils en vinrent à une rupture ouverte. Un parti de Muscogées, ayant rencontré quelques personnes qui descendaient le *Mississipi*, tomba sur elles, et les massacra toutes sans en avoir reçu la moindre provocation. La nation à laquelle ce parti appartenait fit, il est vrai, périr ces féroces assassins, mais il en résulta une sorte de guerre civile entre ceux qui tenaient aux nouvelles habitudes et ceux qui voulaient retourner aux anciennes; et il n'est pas besoin d'ajouter que ces derniers finirent par l'emporter. Aussi la plupart des Indiens qui avaient montré des intentions favorables aux Etats-Unis furent obligés de fuir et de venir chercher un asile sur nos terres.

D'autres causes encore avaient contribué à amener ce fâcheux état de choses. L'année précédente, le célèbre Tecumseh avait visité toutes les tribus du Sud, dans le seul but de changer leurs dispositions envers nous. A son arrivée dans chaque bourgade, il convoquait tous les habitants, et, avec l'éloquence en-

traînante qu'il possédait à un degré supérieur, il traitait tous les sujets qui pouvaient émouvoir les Indiens et nous aliéner leur affection. Cet homme, vraiment habile, mêlant le reproche aux sarcasmes les plus amers, faisait honte à ses auditeurs de leurs nouvelles mœurs, et établissait le contraste entre ce qu'il appelait leur vie molle et efféminée et tout ce qui est grand et noble dans l'opinion de ces peuples. Démosthènes, tonnant contre l'incurie de ses concitoyens, ne fut jamais plus véhément; on peut même dire que les philippiques de cet orateur paraîtraient faibles à côté des horribles imprécations proférées par Tecumseh contre les États-Unis. Aussi laissait-il de profondes traces dans l'esprit de tous ceux qui l'avaient entendu.

Les choses étant ainsi préparées, les Anglais distribuèrent des armes et des présents aux Séminoles et à ceux des Creeks qui résidaient sur le territoire des Florides. La ville de *Pensacola* était le lieu où se faisaient ces distributions. Peu à peu des hommes de toutes les tribus s'y rendirent à l'invitation des Anglais, et ceux-ci, en flattant les passions de ces Sauvages, et en leur fournissant les moyens de les satisfaire, parvinrent aisément à les entraîner dans une

guerre dont les résultats devaient leur être si funestes.

Les Choctaws, les Chickasaws, et les Chérokées, principalement ces derniers, plus éloignés de l'influence anglaise, paraissaient disposés à rester nos amis; et cependant une foule de leurs jeunes gens, avides de nouveauté, fut se joindre à nos ennemis, malgré les efforts des chefs pour les retenir. Le gouvernement des Etats-Unis, ne se fiant pas entièrement à la foi de ces peuples, requit les gouverneurs de la Géorgie et du Ténessée d'armer et de rassembler leurs milices; et au commencement du printemps, le général Jackson, à la tête de deux mille hommes, visita tout le pays des Choctaws et des Chickasaws : ne voyant de préparatifs de guerre nulle part, il revint sur ses pas après une course de plus de cinq cents milles. Cette expédition eut pour résultat d'affermir les tribus amies dans leurs bonnes dispositions envers nous, et de retarder les agressions des Creeks.

Les Séminoles, au contraire, suivis d'une troupe de nègres fugitifs et réfugiés parmi eux, avaient déjà fait des incursions dans la Géorgie; le carnage et la dévastation avaient, suivant leur coutume, marqué tous leurs pas. Ils atta-

quèrent au moins de septembre un détachement sous les ordres du capitaine Williams. Ce détachement, après avoir vaillamment combattu, fut forcé de se retirer, et d'abandonner aux Indiens plusieurs chariots qu'il escortait.

Le 24 du même mois, le colonel Newman, à la tête de cent dix-sept volontaires géorgiens, partit pour aller attaquer les bourgades Lochway. Avant d'y arriver, il rencontra cent cinquante Indiens à cheval; ceux-ci mirent pied à terre et se préparèrent au combat. Le colonel Newman les eut bientôt enfoncés, et il les poussa jusque vers l'un des nombreux marais dont le pays est couvert. Pendant la fuite des Indiens la mousqueterie américaine fit un grand carnage dans leurs rangs; leur roi fut tué, et son corps était resté entre les mains des blancs; les Indiens s'en apercevant revinrent à la charge avec un courage admirable : plusieurs fois ils furent repoussés; mais dans une dernière attaque, plus furieuse que toutes les autres, ils s'emparèrent des restes inanimés de leur chef et les emportèrent en triomphe après avoir combattu plus de deux heures. Mais là ne devaient pas se borner les dangers que les Géorgiens avaient à courir : avant la nuit, les Indiens, joints par un grand nombre de nègres,

revinrent les attaquer, et, après une perte plus considérable que la première, ils furent encore forcés de fuir. Néanmoins la situation des nôtres devenait de plus en plus critique; ayant beaucoup de blessés, ils ne pouvaient, ni avancer, ni reculer, et le nombre des Indiens s'accroissait à chaque instant. Le colonel Newman envoya un exprès demander du renfort, et il fit retrancher son petit camp, pour être plus à l'abri des insultes de l'ennemi.

Les Américains restèrent là une semaine entière, combattant presque continuellement et sans pouvoir prendre de repos ni la nuit ni le jour. Enfin, le 4 octobre au matin, les Indiens, n'entendant aucun bruit dans les retranchements, crurent qu'ils avaient été évacués pendant la nuit, et en conséquence s'approchèrent jusqu'à trente ou quarante pas de distance; alors les Géorgiens se levèrent tous ensemble, et firent un feu si meurtrier, que les assaillants se sauvèrent dans les marais en poussant des hurlements affreux. Nos gens, profitant du désordre qu'ils avaient causé, sortirent à la hâte de leurs retranchements, et gagnèrent Poccolatta, d'où ils étaient partis, sans avoir fait aucune autre rencontre fâcheuse. La nouvelle de cette affaire parvint au gouverne-

ment pendant la session du congrés, et il fit toutes les dispositions nécessaires pour la défense de cette partie du territoire : le soin en fut confié au général Pinkney, de la Caroline du Sud, homme brave et habile, bien digne du grade de brigadier général des Etats-Unis, qui lui fut en même temps conféré.

Après avoir dit quel était l'état des choses dans les provinces méridionales, nous avons à faire le récit d'un combat qui vint ajouter le pavillon d'une troisième frégate anglaise aux autres trophées de notre gloire navale.

Au mois d'octobre, la frégate la *Constitution*, commandée par le commodore Bainbridge, et le *Hornet*, capitaine Lawrence, firent voile de *New-Yorck*. La frégate l'*Essex*, sous les ordres du commodore Porter, était sortie en même-temps de la *Delaware*, et ces trois vaisseaux devaient se réunir en mer, pour aller de conserve dans la mer du sud s'emparer des bâtiments anglais qui y faisaient la pêche de la baleine. La jonction ne put s'effectuer, et le commodore Porter doubla seul le cap Horn. La *Constitution*, qui depuis quelques jours était séparée du *Hornet*, se trouvant le 29 décembre sur les côtes du Brésil, aperçut une frégate anglaise, et mit de suite en panne

pour l'attendre. A deux heures après midi, l'Anglais se trouvant à un demi-mille au vent de notre frégate, les deux bâtiments arborèrent leurs couleurs ; le combat commença aussitôt, et un des premiers boulets enleva la roue du gouvernail de la *Constitution*. A deux heures quarante minutes, le commodore Bainbridge, trouvant que le combat traînait trop en longueur, fit amurer ses deux basses voiles et serra le vent pour s'approcher davantage de l'ennemi ; peu après le beaupré de celui-ci s'engagea dans les haubans d'artimon de la frégate américaine et fut bientôt emporté. A trois heures cinq minutes, l'ennemi perdit encore son grand mât de hune, et son grand mât reçut de fortes avaries. Enfin, dix minutes après, la frégate anglaise ne tirant plus, et le pavillon qu'elle avait au grand mât étant tombé, on crut qu'elle s'était rendue ; en conséquence la *Constitution* vira de bord pour réparer ses avaries; mais l'ennemi ayant hissé un nouveau pavillon, elle revint à l'attaque, et au moment où elle se disposait à envoyer sa bordée, le grand mât de l'ennemi tomba; cette fois ne pouvant plus manœuvrer, il amena réellement son pavillon. Le lieutenant Parker alla de suite amariner cette prise, et il trouva que c'était la frégate la *Java*, portant

quarante-neuf canons, commandée par un officier distingué nommé Lambert, qui avait été mortellement blessé. Cette frégate avait à bord, outre son équipage, deux cents hommes qu'elle portait dans l'Inde; elle était chargée de dépêches pour *Sainte-Hélène*, *le cap de de Bonne-Espérance*, et plusieurs autres établissements anglais; elle portait aussi tous les cuivres nécessaires à un vaisseau de soixante-quatorze qui était en construction à *Bombay*; enfin, elle avait parmi ses passagers le lieutenant-général Hislop, qui allait prendre le gouvernement de *Bombay* et son état major, ainsi que le capitaine Marshall, de la marine royale, et plusieurs autres marins nommés à des commandements dans l'Inde. Cette frégate eut dans le combat soixante hommes tués et cent vingt blessés, et de notre côté la perte ne fut que de neuf hommes tués et vingt-cinq blessés.

La conduite de tous les officiers américains fut également digne d'éloges, et par leur bravoure pendant l'action, et par leur humanité envers les vaincus. Le lieutenant Aylwin, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner si honorablement lors de la prise de la *Guerrière*, ayant reçu une balle dans l'épaule, resta sur

le pont jusqu'à la fin du combat, ne voulant permettre à aucun matelot de quitter son poste pour le porter en bas. Le lieutenant Parker, et les midshipmen Dulany et Packett, se distinguèrent particulièrement ; ce dernier reçut de l'état de Virginie, dont il était citoyen, une belle épée, et fut peu après promu au grade de lieutenant. Plusieurs matelots donnèrent aussi des marques de courage vraiment extraordinaires. Nous nous bornerons à citer le trait suivant : Un homme avait été horriblement blessé et était resté gisant sur le pont pendant la plus grande partie du combat, sans donner aucun signe de vie; mais à la nouvelle de la reddition de l'ennemi, il se lève tout debout, pousse trois acclamations de réjouissance, et retombe. On court à lui, il n'était plus!

Deux jours après ce combat, le commodore, trouvant que sa prise était en trop mauvais état pour pouvoir espérer de la ramener au port, la brûla avec tout ce qu'elle contenait, à l'exception du bagage des prisonniers qui leur fut fidèlement restitué. Il relâcha ensuite à *San-Salvador*, et là le général Hislop lui fit des remercîments publics, et le pria d'accepter une élégante épée en témoignage de sa gratitude pour les traitements pleins d'égards et de

politesse qu'il en avait reçus. Dans cette même ville le commodore Bainbridge mit à terre tous les prisonniers qu'il avait faits, après avoir reçu des officiers, matelots, et soldats, leur parole de ne plus servir contre nous. Quant aux simples particuliers qui étaient passagers sur la *Java*, le commodore ne voulut point les considérer comme prisonniers de guerre, et les mit en liberté sans aucune condition. Le commodore ayant trouvé le *Hornet* devant *San-Salvador* l'y laissa pour bloquer une corvette anglaise appelée la *Bonne Citoyenne*, et fit ensuite voile pour les États-Unis.

A son arrivée il fut salué par les vives acclamations de ses concitoyens. *New-Yorck* lui envoya dans une boîte d'or des lettres de bourgeoisie. Les citoyens de *Philadelphie* lui offrirent une superbe pièce d'argenterie; plusieurs législatures lui votèrent des remercîments; et enfin le congrès fit frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de la gloire qu'il avait acquise, et ordonna en outre la distribution de 50,000 dollars entre les officiers et l'équipage de la *Constitution*.

Cependant la joie publique fut bientôt troublée par l'annonce de nouveaux désastres éprouvés par nos armes dans l'ouest; désastres

accompagnés de circonstances si horribles, qu'heureusement pour l'humanité on en trouve rarement de semblables dans les annales de l'histoire. Nous allons en faire le triste récit dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Le colonel Lewis défait les Anglais et les Indiens à *Frenchtown*. — Le général Winchester vient le rejoindre. — Combat près de la rivière *Raisin*. — Conduite atroce des Anglais et de leurs alliés. — Siége du fort *Meigs*. — Mort du colonel Dudly. — Les Anglais lèvent le siége. — Courage déployé par le major Ball dans un engagement avec les Indiens.

Le général Harrison, comme nous l'avons dit plus haut, avait apporté tous ses soins pour mettre la frontière occidentale en défense. Les Indiens s'étaient vus forcés, par la destruction de leurs villages, d'emmener leurs femmes et leurs enfants loin de nos frontières pour recevoir des subsistances dont nos incursions les avaient privés. Le reste de la saison fut employé à construire de nouveaux forts et à réparer les anciens. Meigs, gouverneur de l'Ohio, animé du zèle le plus ardent, levait continuellement de nouvelles troupes, et fournissait l'armée d'hommes et de tout ce qui était nécessaire. Le général Harrison avait établi son quartier à *Fran-*

klinton, ville située presqu'au centre de l'Ohio, d'où il pouvait plus facilement organiser et distribuer aux différentes places les renforts et les munitions qu'il recevait : son intention était de concentrer toutes ses troupes disponibles à *Rapids*, pour de là marcher, si les circonstances le permettaient, sur *Détroit.* Cette place était bien importante ; car depuis que les Anglais s'en étaient emparés, il fallait transporter à grands frais au travers des montagnes l'artillerie et tous les magasins militaires ; ce qui prenait un temps considérable et retardait toutes les opérations de l'armée.

Le général Winchester était toujours au fort *Défiance* : il n'avait avec lui qu'environ huit cents hommes, la plupart des volontaires ayant quitté l'armée à l'expiration de leur temps de service. Ceux qui restaient étaient presque tous du Kentucky et appartenaient aux familles les plus distinguées de cet état. Au commencement de janvier, les habitants de *Frenchtown*, village situé sur la rivière *Raisin*, effrayés par l'approche d'un corps ennemi, vinrent supplier le général Winchester de leur envoyer des troupes pour les protéger contre la furie des Indiens, auxquels les Anglais permettaient de se livrer à toutes sortes d'excès

pour les conserver dans leur parti. Les volontaires américains, touchés des maux qui menaçaient leurs compatriotes, demandèrent vivement à aller les défendre. Le général, presque contre son gré, se rendit à leurs vœux et dérangea ainsi tous les plans du commandant en chef. Le 17 janvier, un détachement, commandé par les colonels Lewis et Allen, partit du fort *Défiance* avec ordre d'attendre à *Presqu'île* le reste des troupes. Ce détachement apprit dans sa marche qu'un corps avancé venait d'occuper *Frenchtown*, et on résolut d'aller l'attaquer avant qu'il se fût fortifié. A leur arrivée, nos gens trouvèrent l'ennemi prêt à les reçevoir; mais après une charge très vive des Américains, les Anglais et les Indiens, quoique protégés par le feu d'un obusier, furent enfoncés de toutes parts et forcés de se réfugier dans les bois : là, abrités par un grand nombre d'arbres abattus, ils essayèrent de tenir encore, mais les Américains les pressèrent si chaudement qu'ils se mirent de nouveau à fuir. L'action ayant continué plus avant dans la forêt, nos troupes conservèrent toujours le même avantage, et enfin dispersèrent entièrement l'ennemi et le poursuivirent pendant plusieurs milles. Sa perte ne fut pas bien connue;

mais quinze Indiens restèrent sur le champ de bataille : de notre côté, nous eûmes douze hommes tués et cinquante-cinq blessés. Après cette brillante action les Américains campèrent sur le lieu même du combat, et y furent joints le 20 janvier par le général Winchester : par cette jonction la force totale de notre petite armée montait à environ sept cent cinquante hommes. Six cents de ceux-ci furent placés dans une enceinte de palissades, et le reste, formant une garde avancée, campa au dehors. Le 22 au matin, une force combinée d'à peu-près quinze cents hommes, sous les ordres du général Proctor et des chefs indiens Roundhead et Splitlog attaqua soudainement les Américains. L'ennemi plaça six canons en batterie contre leurs faibles retranchements, et tomba en même temps avec furie sur les troupes qui se trouvaient au dehors : celles-ci, accablées par des forces si supérieures, furent forcées de plier, et essayèrent de se retirer de l'autre côté de la rivière qui alors était gelée ; mais les Anglais les suivirent de près, et la plupart de ces malheureux furent tués ou se rendirent sous la promesse d'être protégés contre les Indiens. Le général Winchester et le colonel Lewis étaient sortis des retranche-

ments avec une centaine d'hommes pour secourir la garde avancée; mais ils partagèrent son sort, et le général lui-même fut fait prisonnier. Malgré ce triste événement les Américains qui étaient dans l'enceinte palissadée se défendirent avec le plus grand courage; trois fois ils repoussèrent l'assaut qui leur fut livré par le 41e régiment britannique; et malgré là disproportion énorme des troupes qui les entouraient, à onze heures du matin l'ennemi n'avait encore obtenu aucun avantage sur eux; et par leur feu bien dirigé ils avaient au contraire fait le plus grand ravage dans ses rangs.

L'ennemi, voyant que la victoire qu'il remporterait sur de si braves gens serait chèrement achetée, voulut les faire capituler: en conséquence le général Proctor menaça le général Winchester, dans le cas où les Américains ne se rendraient pas de suite, de les abandonner à la fureur des Indiens, et de faire en outre brûler toutes les maisons de *Frenchtown*. Winchester fit connaître, par un parlementaire, cette menace aux gens que naguère il commandait, et en même temps il leur annonçait que pour sauver ceux d'entr'eux qui avaient échappé aux dangers d'un combat si

inégal, il avait conclu une capitulation par laquelle, en se rendant prisonniers de guerre, les officiers garderaient leurs épées, et seraient ainsi que leurs soldats protégés contre toute espèce de molestation. Le parlementaire fit trois différents voyages, tant les Américains avaient de peine à déposer les armes; cependant un colonel anglais s'étant approché d'eux, et ayant renouvelé toutes les promesses faites au général, ajoutant de plus qu'on les laisserait enterrer leurs morts, trente-cinq officiers et quatre cent cinquante sous-officiers et soldats sortirent de leurs retranchements après avoir combattu pendant plus de six heures contre des forces triples des leurs, et contre un millier de Sauvages qui par leurs hurlements épouvantables semblaient être autant de bêtes féroces prêtes à se jeter sur leur proie pour la dévorer. Dans la situation déplorable où se trouvaient les Américains, qui depuis le commencement de l'action avaient perdu plus de trois cents hommes, il est peu surprenant, sans doute, qu'ils aient consenti à se rendre; mais bientôt ils ne sentirent que trop combien ils avaient eu tort de se fier aux vaines promesses d'un ennemi aussi cruel que déloyal.

La guerre, au milieu des plus sanglantes

scènes, offre parfois des traits sublimes de générosité et d'héroïsme ; alors la tâche de l'historien devient facile, et l'enthousiasme dont il est enflammé passe de son âme dans celle du lecteur. En effet, qui peut lire sans admiration la retraite des dix mille ? qui n'est point ému du noble dévouement de Léonidas et de ses braves compagnons? de tels hommes, par leurs vertus, ont élevé l'espèce humaine toute entière ; et, en déplorant leur funeste sort, nous sommes fiers que des mortels comme nous aient montré tant de magnanimité ! Mais combien est différent le devoir que l'impartiale histoire nous impose ! il nous faut rouvrir les blessures encore saignantes de la patrie, dire comment de généreux citoyens accourus à la défense de leurs compatriotes, après avoir soutenu un long combat qui devait leur valoir l'estime de leurs ennemis, furent, au mépris des promesses les plus sacrées, exposés aux outrages de tous genres, et enfin massacrés de sang froid ! La seule idée d'une telle horreur fait frémir ; on voudrait douter de sa vérité, mais les faits affreux que nous allons rapporter ne sont que trop réels : l'Angleterre n'a point osé les démentir, et si l'Amérique peut les pardonner, jamais ils ne seront couverts des voiles de l'oubli !!!

A peine donc les Américains eurent-ils mis bas les armes, en se fiant à la foi promise et à l'honneur du commandant anglais, qu'ils s'aperçurent du sort épouvantable qu'on leur réservait. En opposition aux promesses formelles qu'on leur avait faites, leurs officiers furent désarmés ; et loin de les laisser rendre les derniers devoirs à ceux de leurs camarades qui avaient honorablement péri, ils virent, sous les yeux du barbare Proctor et de tous les Anglais, les Indiens mutiler les cadavres de ces braves gens et même assommer à coups de *tomahawk* tous les blessés! Eh bien! le croira-t-on? au milieu de cette scène affreuse, un officier anglais, unissant l'ironie à la cruauté, eut l'infamie de s'écrier *que les Indiens étaient d'excellents médecins!* Enfin, ceux des Américains qui avaient échappé à ce carnage, au lieu d'être gardés par des soldats anglais, furent remis entre les mains des Sauvages pour être conduits, disait-on, au fort *Malden*. C'était, en d'autres termes, donner toute liberté à ces barbares de satisfaire leurs passions haineuses et sanguinaires. Tous ceux de leurs prisonniers qui par manque de nourriture, par la fatigue, ou par leurs blessures, ne pouvaient plus se traîner, étaient de suite massacrés ; plusieurs

reçurent la mort sans aucun autre motif que d'assouvir la férocité de leurs conducteurs; d'autres, les plus malheureux de tous, furent réservés pour être sacrifiés au milieu des plus affreuses tortures. Enfin à peine quelques-uns de ces infortunés parvinrent au fort où l'on devait les conduire! Le général anglais essaya-t-il d'arrêter une pareille boucherie? non : il en fut témoin, et ne fit nul effort pour sauver la vie d'hommes ses semblables et chrétiens comme lui! mais ce récit abominable n'est pas encore terminé.

Soixante blessés, la plupart officiers ou gens distingués, étaient parvenus à trouver un refuge chez quelques habitants de *Frenchtown*; Proctor avait permis à deux de leurs chirurgiens d'aller les soigner, promettant de leur donner une garde pour les protéger, et de les faire conduire le lendemain matin, en traîneaux, à *Malden*. Mais, hélas! par un rafinement de cruauté, il avait fait naître un espoir qu'il ne voulait pas réaliser. Il ne laissa aucun soldat à la garde des blessés; et le jour suivant, au lieu des traîneaux qui devaient les porter en lieu de sûreté, ils virent arriver les Indiens qui, après avoir dépouillé et massacré la plus grande partie de nos malheureux compatriotes, mirent

le feu aux maisons qui leur servaient d'asile, et consumèrent ainsi les morts et les mourants dans un même bûcher !

De tels récits glacent d'horreur ; et, sans doute, après tant de marques de férocité, on ne s'étonnera pas de ce que les Anglais, au mépris de tout ce qui est tenu sacré parmi les hommes, refusèrent la sépulture à leurs tristes victimes. Lorsque, l'automne suivant, Proctor fut enfin chassé du théâtre de ses crimes, nous trouvâmes le terrain jonché des ossements de nos compatriotes ; ce furent des mains américaines qui rassemblèrent ces froides reliques, et qui leur rendirent les derniers devoirs.

Plusieurs faits particuliers viennent encore ajouter des teintes plus sombres à ce sanglant tableau. Qui ne plaindrait la fin tragique du capitaine Hart, proche parent de deux de nos premiers hommes d'état, H. Clay et J. Brown ? Ce jeune homme, plein de talents et de bravoure, s'était distingué pendant le combat, et avait été grièvement blessé au genou. Au moment où il se rendit avec les autres prisonniers, il fut reconnu par le colonel Elliot, né citoyen des Etats-Unis, et qui alors servait les ennemis de sa patrie. Hart avait été le camarade de classe d'Elliot ; il est donc peu étonnant que

ce dernier lui promît de le prendre sous sa protection spéciale, et de le faire transporter à *Malden* ; mais l'homme assez vil pour avoir pu se résoudre à s'armer contre ses concitoyens n'est capable d'aucun bon sentiment, et Elliot, malgré ses promesses, ne fit rien pour le compagnon, l'ami de son enfance, et l'abandonna à son triste sort. Le malheureux Hart, le lendemain matin, fut assailli et dépouillé de tout par les Indiens : par l'appât d'une forte somme qu'il s'engageait à leur payer, il parvint à déterminer quelques-uns de ces farouches ennemis à le conduire à *Malden* ; en conséquence ils le placèrent sur un cheval, et se mirent en route ; mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils changèrent de dessein, et forçant Hart de mettre pied à terre, ils le fusillèrent ; puis, suivant leur horrible coutume, ils mutilèrent le cadavre de leur victime, et emportèrent en triomphe son crâne et sa chevelure. De la même manière périrent le colonel Allen, les capitaines Hickman, Woolfolk et M'Cracken, ainsi que plusieurs citoyens les plus distingués du Kentucky, parmi lesquels nous nous bornerons à nommer M. Simpson, membre du congrès, les capitaines Bledsoe, Matson, Hamilton, Williams, Kelly, et les

majors Madison et Ballard. Enfin, un fait qui mérite bien d'être rapporté, c'est que, le lendemain de l'action, les Anglais, ne trouvant pas sans doute que la rage des Indiens fût assez forte, voulurent encore y ajouter par l'ivresse, et leur distribuèrent du rum en abondance.

Après ces massacres, Proctor redoutant les conséquences de son atroce conduite, offrit une prime aux Indiens pour lui remettre chacun des prisonniers qui n'avaient pas encore été sacrifiés. Les habitants de *Détroit* avaient déjà rempli envers leurs malheureux compatriotes tous les devoirs de l'humanité. Plusieurs avaient disposé de tout ce qu'ils possédaient de précieux pour racheter des prisonniers. Les femmes surtout, toujours les premières quand il s'agit de bienfaisance, donnèrent pour le même objet jusqu'aux couvertures de leurs lits! Car, soit dit à l'éternelle honte des Anglais, Proctor souffrit que des gens qui avaient combattu avec la plus grande valeur, et qui appartenaient aux plus respectables familles des Etats-Unis, fussent promenés de porte en porte, et vendus comme des bêtes de somme; et ce fut à la seule avarice des Indiens que quelques-uns de nos courageux

concitoyens dûrent la conservation de leur existence.

Woodward, qui avait été juge de la cour suprême des Etats-Unis, et qui alors résidait à *Détroit*, se rendit auprès de Proctor, et, du ton de la vertu indignée, il lui reprocha hardiment la mort de ses concitoyens. *Sachez*, s'écria-t-il, *que la vérité sera connue, et que les crimes de cette épouvantable journée iront noircir les pages de l'histoire!*

Oui, la prophétie de Woodward s'accomplira, et la postérité, en lisant les événements dont nous venons de faire le récit, saura qu'ils n'étaient que le prélude de la guerre d'extermination dirigée contre l'Amérique par l'Angleterre.

Jamais calamité ne produisit une affliction plus générale. Tout le Kentucky était littéralement en deuil; car, ainsi que nous l'avons dit, la plupart des malheureux qui furent torturés et massacrés appartenaient aux plus respectables familles de cet état; et ils avaient un grand nombre de parents et d'amis dont la douleur peut être plutôt imaginée que dépeinte.

Cependant il serait injuste de comprendre tous les officiers anglais dans une réprobation

générale : plusieurs d'entre eux, et notamment le major Muïr, les capitaines Aikins, Curtis, le docteur Bowen, et le révérend M. Parrow, ministre de l'évangile, ne participèrent point aux indignités de leurs compatriotes, et montrèrent qu'ils avaient encore quelque chose d'humain. Nous en avons sans doute assez dit sur ces tristes scènes ; un dernier trait cependant nous paraît nécessaire pour compléter ce tableau d'horreur. Proctor, voyant l'empressement des habitants de *Détroit* à racheter les prisonniers, défendit formellement ces marchés ; et cependant il fut fait brigadier-général pour le récompenser, disait-on, des soins particuliers qu'il avait apportés à sauver ses captifs de la fureur des Sauvages ! C'est donc ainsi que la Grande-Bretagne traite ses criminels agents ! Ne doit-on pas naturellement penser qu'ils n'agissaient que d'après ses ordres, lorsqu'on la voit récompenser leur épouvantable conduite, au lieu de les livrer aux justes châtimens infligés en tout pays aux transgresseurs des lois divines et humaines (1) ?

(1) Qu'a de surprenant cette conduite du gouvernement anglais ? N'a-t-il pas ordonné, ou du moins autorisé la spoliation de nos musées, en prétendant, par ce

Le général Harrison avait vu avec chagrin le mouvement du général Winchester, et ne prévoyant que trop les funestes conséquences qu'il devait avoir, il fit partir en toute hâte trois cents hommes de la milice de l'Ohio, sous les ordres du major Cotgreves, pour aller renforcer nos troupes sur la rivière *Raisin ;* mais ce major ayant appris la capture du général Winchester, se replia sur *Rapids*, où se trouvait alors le général Harison. Ce dernier, à la nouvelle de l'affaire de *Frenchtown*, crut devoir faire retraite sur *Carryingriver*, afin d'opérer sa jonction avec le reste de son armée, et de protéger un convoi d'artillerie qui en ce moment venait du haut *Sandusky* : toutefois, avant de s'éloigner, il fit battre le pays par un corps d'élite pour tâcher de ramener ceux de nos hommes qui avaient eu le bonheur d'échapper aux ennemis ; mais le nombre en était bien peu considérable, et encore la plupart d'entre eux, sans nourriture et sans vêtements,

---

moyen, donner *une grande leçon de morale* à la France ? Les Anglais donner des leçons de morale ! ! ! — Voir la lettre de lord Wellington à lord Castlereagh, insérée au *Moniteur* du 19 octobre 1815.

(*Note du traducteur.*)

périrent-ils au milieu des neiges qui alors étaient d'une épaisseur considérable.

Le gouverneur Meigs envoya promptement deux régiments au secours du général Harrison ; ce qui le mit en état de se reporter sur *Rapids* ; et y ayant construit un fort, il le nomma fort *Meigs* en l'honneur de ce brave gouverneur de l'Ohio, dont les soins infatigables savaient toujours créer de nouvelles ressources. Le général Cooks, qui commandait la milice de la Pensylvanie, fit aussi quelques fortifications sur le haut *Sandusky*. Dans ces différents travaux s'écoulèrent les mois les plus rigoureux de l'hiver.

La malheureuse imprudence du général Winchester avait nécessité des renforts et dérangé tous les premiers projets d'Harrison. De sorte que celui-ci, tant pour concerter un nouveau plan de campagne que pour obtenir de l'Ohio et du Kentucky des troupes additionnelles, était retourné dans le premier de ces états ; et il s'y trouvait encore quand des nouvelles qu'il reçut au commencement d'avril hâtèrent son retour au fort *Meigs*.

L'ennemi depuis quelque temps avait rassemblé des forces nombreuses pour faire le siége de cette place. Les nouvelles levées n'y

étaient pas encore arrivées, et la brigade de Pensylvanie offrit généreusement, quoique son temps de service fût expiré, de rester pour défendre le fort.

Ce fort, qui, ainsi que nous l'avons dit, ne datait que de l'hiver précédent et n'était pas encore parfaitement achevé, est situé à quelques centaines de toises de la rivière *Miami*, sur un terrain qui va en montant et au milieu de prairies naturelles, ombragées çà et là par quelques bouquets d'arbres. Harrison, aussitôt après son arrivée, travailla jour et nuit pour compléter les fortifications et en ajouter de nouvelles; en cela, il fut parfaitement secondé par les capitaines Wood et Gratiot, deux habiles ingénieurs. La garnison, forte de douze cents hommes, la plupart volontaires, était animée du meilleur esprit, et déterminée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le 28 avril, les gens placés en vedette vinrent annoncer l'approche de l'ennemi, et peu de temps après des Indiens et des Anglais se montrèrent sur l'autre bord de la rivière. De suite Harrison fit partir un exprès pour hâter la marche du général Clay, qui amenait avec lui douze cents miliciens du Kentucky; car,

soit dit à leur louange, les braves citoyens de cet état, malgré tous les maux que la guerre avait déjà fait peser sur eux, toujours prêts à voler au secours de leurs compatriotes, ne calculaient jamais ni les fatigues, ni les dangers.

Pendant trois jours l'ennemi fut employé à construire des batteries ; on échangea de part et d'autre quelques boulets, sans produire aucun résultat important. La garnison, continuellement en alerte et sous les armes, manquant presque d'eau, car les puits du fort n'étaient pas achevés, et on ne pouvait s'en procurer qu'à la rivière en courant de grands dangers ; la garnison, disons-nous, harassée de fatigue, soutint sa position avec le plus grand courage et ne laissa pas entendre le moindre murmure.

Le 1er mai, l'ennemi acheva et fit jouer aussitôt une de ses batteries ; elle était armée d'un obusier et de trois canons dont un de 24. Son feu produisit peu d'effet, mais elle fut bien près de devenir fatale au général Harrison ; car un boulet vint briser un banc sur lequel il était monté pour voir par dessus le parapet.

Le 3 mai, un mortier mis en batterie con-

tre le fort lança une multitude de bombes ; mais les Américains, par un feu bien dirigé, parvinrent plusieurs fois à faire cesser celui des Anglais.

Vers cette époque du siége, le major Chambers fut envoyé en parlementaire, et somma pour la première fois la place de se rendre. Cet officier dit que son général *voulait épargner l'effusion du sang* ; qu'il avait des forces auxquelles il était impossible de résister ; et qu'enfin, à moins que les Américains ne voulussent encore une fois se fier *à la générosité de Proctor*, ils pouvaient s'attendre à être tous passés au fil de l'épée. Cette sommation fut reçue avec l'indignation et le mépris qu'elle méritait. Se fier aux promesses de Proctor, dont les mains étaient encore teintes du sang versé sur la rivière *Raisin*, eût été le comble de la folie ; car s'il n'avait pu alors, ainsi qu'il le prétendait, arrêter la fureur des Indiens, comment le pourrait-il maintenant que, suivant ses aveux, ils étaient plus nombreux que jamais?

Aussi Harrison se borna-t-il à répondre que sans doute le général anglais avait pensé qu'il était disposé à remplir son devoir, puisqu'il le sommait seulement alors de se rendre ; que les

forces considérables dont on faisait parade ne l'effrayaient nullement, et qu'il savait à quoi s'en tenir à cet égard ; enfin, il termina en chargeant le major Chambers d'annoncer à Proctor que tant que lui Harrison aurait l'honneur de commander un poste américain, jamais il ne serait rendu à une force combinée d'Anglais et d'Indiens.

D'après cette réponse, le feu recommença des deux côtés avec une nouvelle vigueur. On vit les Indiens, pleins d'une hardiesse téméraire, monter sur les arbres les plus proches du fort, et de là, pouvant voir dans l'intérieur, tuer et blesser un assez grand nombre de nos gens.

Le 5 mai, un détachement, formant l'avant-garde des troupes conduites par le général Clay, arriva au fort, et annonça que ce général descendait en bateaux le *Miami*, et ne se trouvait plus qu'à quelques milles. Le commandant en chef lui envoya de suite l'ordre de débarquer huit cents hommes sur la rive gauche, pour attaquer et détruire les batteries que l'ennemi y avait ; tandis que de son côté il disposa une sortie dont le commandement fut confié au lieutenant colonel Miller. Cette attaque simultanée était bien conçue, et son

résultat devait être, si elle réussissait, de mettre l'ennemi dans la nécessité de lever immédiatement le siége.

Le colonel Dudley, auquel le général Clay confia l'attaque de la rive gauche, débarqua en bon ordre, marcha droit aux batteries ennemies, les enleva, et força les Anglais et les Indiens qui les gardaient d'avoir recours à la fuite. Dans ce moment un corps considérable d'Indiens, qui arrivait au camp sous les ordres du célèbre Tecumseh, rencontra les fuyards. De suite Tecumseh plaça ses gens en embuscade, attendit en silence l'approche des Américains, et, pour les faire donner plus aisément dans le piége, fit avancer hors du bois quelques hommes qui semblaient vouloir renouveler le combat. Le colonel Dudley, ayant rempli sa mission, fit battre la retraite; mais ses soldats, animés par leurs premiers succès, ne voulurent pas laisser échapper l'occasion, qu'ils croyaient si propice, de venger la mort de leurs concitoyens : en conséquence, malgré les prières et même les menaces de leur commandant, ils s'élancèrent sur les Indiens, et se trouvèrent entourés par une force triple de la leur. Le combat le plus sanglant s'engagea, et fut bientôt suivi d'un carnage de Kentuckiens aussi

considérable que celui de la rivière *Raisin*, mais cependant moins atroce ; car Tecumseh, plus généreux que Roundhead et Proctor, accorda la vie à tous ceux qui se rendirent à lui, et sut bien les faire respecter par ses gens. A peine cent cinquante Américains parvinrent-ils à s'échapper, tous les autres furent ou tués, ou blessés, ou pris ; le colonel Dudley lui-même, en cherchant à se frayer un chemin au travers des ennemis, fut mortellement blessé: dans cet état il eut encore la force de tuer de sa main un des Indiens qui se trouvaient près de lui, et tomba sans vie immédiatement après. Les autres troupes du général Clay débarquèrent sur la rive droite, où elle rencontrèrent aussi l'ennemi en forces supérieures. Mais Harrison, ayant vu le danger dans lequel elles se trouvaient, envoya à leur secours une compagnie de cavalerie, et elles parvinrent à gagner un lieu de sûreté. Sur la rive droite, la sortie projetée s'effectua et eut un résultat bien plus heureux que l'attaque dirigée par le brave et infortuné Dudley. Le colonel Miller, à la tête de trois cents hommes, s'élança sur les tranchées anglaises qui étaient gardées par trois cent cinquante blancs et cinq cents Indiens, culbuta tout ce qui essaya de résister, s'empara

après plusieurs brillantes charges de la principale batterie, en encloua les canons, et rentra au fort amenant avec lui quarante-deux prisonniers. Dans cette courte mais vive action, soldats, officiers, commandant, tous montrèrent le plus grand courage ; et le général, dans son rapport, leur paya le juste tribut d'éloges qui leur était dû.

Après les deux affaires dont nous venons de rendre compte, il y eut une suspension d'armes de trois jours : de fréquents messages passèrent de part et d'autre dans le but d'amener un échange de prisonniers. Tecumseh consentit à remettre tous les Américains qui étaient en son pouvoir, pourvu qu'on rendît à la liberté une quarantaine de Wandiots qui se trouvaient dans le fort. Proctor promit de fournir une liste de tous les Américains tués, blessés ou faits prisonniers ; mais, suivant son usage, il ne tint nullement cette promesse.

Le 9 mai, on crut s'apercevoir que l'ennemi se préparait au départ. Une goëlette et quelques bateaux canonniers avaient été amenés pendant la nuit pour prendre à bord l'artillerie ; mais quelques boulets, tirés du fort, prouvèrent aux Anglais combien serait dange-

reux cet embarquement; ils en abandonnèrent donc l'idée, et ayant pris d'autres mesures, à dix heures du matin ils levèrent le siége, et se retirèrent avec toute la célérité possible.

Ainsi se termina un siége de treize jours, pendant lequel nos ennemis purent apprendre que désormais nos troupes ne se soumettraient plus à eux comme l'avait fait le lâche et pusillanime Hull, et que s'ils parvenaient encore à s'emparer d'une garnison américaine, ce ne serait qu'après avoir longuement et vaillamment combattu. La perte totale que nous éprouvâmes dans le fort fut de quatre vingt-un tués et de cent quatre vingt-neuf blessés. Dans le nombre se trouvèrent plus de soixante-dix Kentuckiens, sans compter ceux qui périrent avec le colonel Dudley. Ce brave officier fut généralement regretté ; peu d'hommes jouissaient d'une aussi grande estime dans tout le Kentucky: après beaucoup de recherches on parvint à découvrir son cadavre, horriblement mutilé, et on l'enterra avec tous les honneurs de la guerre.

Les forces du général Proctor se composaient de cinq cent cinquante soldats de ligne, de huit cents miliciens, et d'au moins quinze cents In-

diens qui combattirent avec la plus grande bravoure et sauvèrent plusieurs fois leurs alliés. Le jour de la dernière affaire, Tecumseh arriva, ainsi que nous l'avons dit, avec le corps d'Indiens le plus considérable qui eût jamais été rassemblé sur la frontière du nord. Une telle accumulation de forces mettait les Américains dans une position fort critique; mais heureusement la plupart des Indiens, après avoir combattu, retournèrent de suite dans leurs villages: c'est une coutume si enracinée chez ces peuples, que ni Tecumseh, ni aucun autre de leurs chefs, ne purent leur persuader de rester quelques jours de plus sous les armes. Proctor, dont presque tous les ouvrages avaient été détruits par les attaques simultanées sur les deux rives, et qui voyait ses forces très-diminuées par le départ de ses alliés, se détermina à faire une prompte retraite pour éviter de plus grands malheurs; et, dans la hâte où il était de s'éloigner, il laissa derrière lui beaucoup d'objets dont le transport aurait demandé trop de temps.

Après la levée du siége, les opérations offensives furent de part et d'autre suspendues. Harrison jugea convenable de laisser reposer ses troupes au fort *Meigs*, et sur le haut San-

duski, jusqu'à ce que les armements qui se poursuivaient avec activité sur le lac *Erié* fussent achevés ; car il pensait, avec raison, que tant que notre pavillon ne flotterait pas sur le lac, on ne pouvait se flatter de mener aucune opération à bien. Il retourna de sa personne à *Francklinton*, pour organiser les nouvelles levées qu'on y avait concentrées. Pendant qu'il était dans cette ville, il reçut une députation de toutes les tribus indiennes qui habitaient encore l'état d'Ohio, et de quelques-unes de celles des territoires d'Illinois et d'Indiana, chargée de lui offrir les services de ces peuplades. Jusqu'alors, à l'exception d'un seul corps peu considérable sous les ordres de Logan, vaillant chef, neveu de Tecumseh, les États-Unis n'avaient employé aucun des Indiens qui nous étaient restés fidèles ; mais comme en leur recommandant de rester neutres on pouvait à peine s'en faire comprendre, que même plusieurs d'entr'eux considéraient une telle recommandation comme un doute injurieux de leur courage, et qu'enfin ils avaient eu à souffrir des agressions de ceux des Indiens déclarés contre nous, notamment par la mort de Logan tué dans une embuscade, le général Harrison se vit en quelque sorte forcé de les

admettre à combattre avec nous, toutefois à la condition expresse d'épargner la vie des prisonniers qu'ils feraient, et de ne jamais tourner leurs armes contre les femmes, les enfants et les autres êtres sans défense.

Bien que les parties les plus peuplées de la frontière eussent été mises à l'abri des outrages des Indiens, les établissements isolés, épars le long du lac depuis *Frenchtown* jusqu'à *Erié*, eurent beaucoup à souffrir de leurs attaques. Le major Ball fit cesser pour un temps ces brigandages : cet officier suivait le cours du *Sandusky*, ayant avec lui vingt-deux cavaliers; tout à coup il essuya le feu d'une horde d'Indiens qui s'étaient placés en embuscade. Il chargea sur eux, les chassa des lieux où ils s'étaient cachés; et une fois en plaine, les cavaliers, ayant un grand avantage, parvinrent mais non sans peine à les détruire tous. Pendant l'action le major Ball, ayant été démonté, eut à soutenir une lutte corps à corps avec un Indien d'une taille et d'une force prodigieuses; et, heureusement pour lui, au moment où cet Indien allait l'accabler de son énorme poids, un des cavaliers vint à son secours, et l'eut bientôt délivré de son ennemi.

Nous allons maintenant porter nos regards

vers la frontière du nord, où la cessation des froids avait permis de se livrer à des opérations plus importantes que celles qui avaient eu lieu jusqu'alors dans cette partie.

CHAPITRE VII.

Préparatifs des Anglais dans le Canada. — Incursion du major Forsythe. — Attaque dirigée contre *Ogdensburgh*. — Prise d'*Yorck*, et mort du général Pike. — Prise du fort *George*. — Affaire nocturne de *Stoney-Creek*, et capture des généraux Chandler et Winder. — Le général Brown défend *Sackett'sharbour*. — Le général Dearborn quitte le commandement de l'armée — Combat de *Beaverdams*. — Seconde prise d'*Yorck*. — Les Anglais dévastent les bords du lac *Champlain*. — Croisière du commodore Chauncey sur le lac *Ontario*.

La Grande-Bretagne, pendant l'hiver, avait envoyé un nombre considérable de troupes au Canada. Ses succès récents en Europe avaient éteint en elle toute envie d'accommodement, et elle le prouva bien en refusant la médiation de l'empereur de Russie.

En outre des renforts dont nous venons de parler, le Canada avait pour sa défense une milice bien disciplinée et que le gouverneur anglais pouvait retenir sous les armes aussi

long-temps qu'il le voulait; il en était bien différemment de notre côté. Pendant la première campagne, les chefs de plusieurs états opposés à la guerre se refusèrent à faire marcher leurs milices, et les volontaires qu'on voyait se porter avec tant d'ardeur vers l'ouest pour repousser les agressions des Indiens, étaient loin de montrer le même zèle pour prendre part aux hostilités sur notre frontière septentrionale.

Cependant, au moyen des grands préparatifs faits durant l'hiver, on espérait tenter dans le cours de 1813 quelques opérations plus importantes que celles de la précédente année. On avait, il est vrai, laissé échapper le moment propice pour attaquer le Canada : l'ennemi s'était tellement fortifié sous tous les rapports que la conquête de cette colonie offrait bien des difficultés, si même elle n'était pas tout-à-fait impossible. Toutefois si les états du nord voulaient prendre franchement part à la guerre, si la nation déployait ses immenses ressources, nous pouvions encore regagner le temps perdu, nous rendre maîtres de la navigation des lacs, et soumettre tout au moins le haut Canada.

Par suite d'un échange de prisonniers, plu-

sieurs braves officiers rentrèrent dans les rangs de notre armée. Tous les soldats enrôlés dans les états du centre et du nord furent envoyés sur la frontière septentrionale. Des magasins de vivres et de munitions de toute espèce se formèrent sur différents points. Enfin rien ne fut négligé par le gouvernement pour ouvrir la campagne d'une manière brillante et vigoureuse.

Au mois de février, un parti ennemi, qui avait traversé le *Saint-Laurent* à la recherche de quelques déserteurs, commit des déprédations envers les habitants du pays. Le major Forsythe, commandant à *Ogdensburgh*, résolut d'user de représailles. En conséquence, à la tête de ses chasseurs et de quelques volontaires, qui pour la plupart étaient des propriétaires du voisinage, il traversa le fleuve, surprit la troupe cantonnée à *Elisabethtown*, fit cinquante-deux prisonniers, au nombre desquels se trouvaient un major, trois capitaines et deux lieutenants, s'empara de cent vingt fusils, de vingt carabines, de plusieurs caisses de cartouches, et d'autres objets appartenant au gouvernement; puis il revint heureusement sur la rive américaine sans avoir perdu un seul homme.

Peu après cette petite expédition, on sut que les Anglais se disposaient à faire une attaque sérieuse contre *Ogdensburgh*. De suite le major Forsythe appela pour l'aider à défendre cette place la milice des environs; mais, malgré tous ses soins, il ne put réunir que peu d'hommes. Les Anglais, au nombre douze cents, passèrent le fleuve, et attaquèrent la ville sur deux points à la fois : les Américains soutinrent la lutte pendant plus d'une heure; mais à la fin accablés par les forces supérieures de l'ennemi, ils furent contraints de faire retraite après avoir perdu une vingtaine d'hommes. L'ennemi dut faire une perte beaucoup plus considérable, car le petit détachement sous les ordres du major Forsythe se composait en grande partie de chasseurs qui tiraient à merveille, et dont presque tous les coups portaient : aussi les Anglais, jugeant cette affaire d'après ce qu'elle leur avait coûté, voulurent la faire passer pour une victoire signalée. L'officier qui commandait au fort *George* envoya un exprès au colonel M'Feely à *Niagara*, pour le prévenir que ses batteries allaient faire une salve en l'honneur du triomphe des armes anglaises. Le colonel M'Feely lui répondit qu'il se trouvait assez heureux pour pouvoir lui ren-

dre politesse pour politesse ; qu'il lui annonçait donc qu'au moment même de son salut il en tirerait un semblable pour célébrer la capture de la *Java*, frégate de sa majesté britannique, par une frégate américaine de pareille force.

Des corps de nouvelles levées avaient été rassemblés à *Sackett'sharbour* et ses environs. Faire en peu de mois de bons soldats avec des recrues qui n'avaient jamais touché une arme, était une chose nullement aisée; cette tâche pénible fut remplie avec un zèle admirable par Pike, récemment promu au grade de brigadier-général, en récompense de ses bons services.

Fils d'un officier qui servait encore et qui n'avait pas quitté l'armée depuis la guerre de la révolution, Pike, élevé pour ainsi dire dans les camps, et ayant passé par tous les grades avant d'arriver à celui de général, connaissait parfaitement tous les détails de sa profession. Doué des sentiments les plus généreux, avide de gloire, toujours son ambition était subordonnée à l'amour de sa patrie. Il voulait réunir en sa personne au courage du soldat, à la science du général, les talents et les vertus qui rendent le citoyen recommandable. Déjà il avait su se distinguer par la ma-

nière dont il avait rempli la mission difficile d'explorer les sources du *Mississipi* et ensuite les montagnes occidentales d'où jaillit la rivière *Arkansas*. Dans l'une et l'autre de ces expéditions il avait montré tout ce qui peut être effectué par la force d'âme et la vigueur du corps, jointes à une grande prudence et à un esprit éclairé. Enfin, chéri de tous ses soldats, il savait leur communiquer sa noble ardeur. Il est donc peu surprenant que les troupes réunies à *Sackett'sharbour* aient été formées promptement à la discipline et aux manœuvres militaires sous un pareil chef. Aussi ces mêmes troupes, à l'ouverture de la campagne, étaient-elles dans les meilleures dispositions, et prêtes à voler à la victoire.

L'occasion de montrer ce qu'elles valaient ne tarda pas à se présenter. Aussitôt que le lac *Ontario* fut dégagé de glaces, on songea à aller attaquer *Yorck*, capitale du haut Canada. Cette place de la plus haute importance était le dépôt de tous les magasins militaires des Anglais ; c'était de là qu'on fournissait des munitions à tous les postes de l'ouest ; on savait qu'il y avait sur les chantiers un grand navire de guerre presqu'achevé. Enfin on pensait que les Américains, une fois maîtres d'*Yorck*,

pourraient aisément s'emparer du fort *George* et ensuite, à l'aide de la flotte, porter leurs armes contre *Kingston.*

Dans une conférence que le général Dearborn, commandant en chef, eut vers le milieu d'avril avec Pike et les autres officiers supérieurs, tout fut arrangé pour mettre promptement à exécution le projet prémédité. Le major Forsythe, qui était retourné à *Ogdensburgh* dès que les Anglais s'en étaient retirés, reçut l'ordre de se rendre à *Sachett'sharbour* Le commodore Chauncey devait, d'après les instructions du gouvernement, faciliter les mouvements de l'armée par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, et en conséquence il disposa ses navires pour transporter les troupes. Le plan d'attaque, savamment conçu, était dû en partie à Pike, et à sa demande formelle le général en chef lui en confia l'exécution. Enfin tout étant prêt, et les troupes embarquées, la flotte appareilla et après une courte et heureuse traversée mouilla le 27 avril, à deux heures du matin, devant les ruines de *Torento,* à deux milles seulement d'*Yorck.*

Les Anglais, dès qu'ils eurent connaissance de l'arrivée des Américains devant la côte, firent de promptes dispositions pour les em-

pêcher de débarquer. Le général Sheaffe, à la tête de toute la garnison d'*Yorck*, qui se composait de sept cent-cinquante blancs et de cinq cents Indiens, sans compter un corps de grenadiers et de tirailleurs qui se trouvait accidentellement dans cette place, se hâta de se porter sur le rivage du lac : les Indiens furent mis en embuscade derrière les buissons qui se trouvaient au bord de l'eau, et la troupe réglée se rangea en bataille sur la plage. D'après le plan d'attaque convenu d'avance, les bateaux portant le major Forsythe et ses chasseurs furent les premiers à partir de la flotte, et ils devaient prendre terre justement à l'endroit où l'ennemi avait placé sa principale force; aussi, dès que Forsythe approcha, il eut à essuyer un feu de mousqueterie très nourri. Cet officier, sachant qu'en débarquant ou plus haut ou plus bas, il dérangerait le plan général de Pike, résolut d'aborder hardiment dans le lieu même qui lui avait été indiqué, sans tenir aucun compte des dangers qu'il pourrait courir; mais il fit d'abord lever les rames, afin de donner à ses chasseurs le temps et la facilité de décharger leurs carabines sur l'ennemi.

Pike suivait attentivement des yeux les em-

barcations qui portaient son avant-garde: voyant qu'elles étaient arrêtées, il se jeta à la hâte dans le canot préparé pour lui et ses aides-de-camp, et fit porter à terre, en donnant l'ordre au major King de le suivre avec toutes les troupes qui se trouvaient prêtes. Avant qu'il eût gagné le rivage, Forsythe était déjà débarqué, et se trouvait chaudement engagé avec toutes les forces de l'ennemi. Peu d'instants après, le major King étant arrivé avec quelques artilleurs, le corps de volontaires du colonel M'Clure et une trentaine de chasseurs, Pike se mit à la tête des premiers qui purent se former, et avec une poignée d'hommes seulement, il s'élança sur la berge malgré la grêle de balles que les grenadiers anglais faisaient pleuvoir sur lui: une fois sur la hauteur, il chargea l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il le mit dans un désordre complet, et bientôt le força à prendre la fuite. A peine ce premier succès était-il obtenu, que les cors de chasse de la troupe de Forsythe annoncèrent par des fanfares que cette troupe aussi était victorieuse. Le combat n'était plus soutenu que de loin par quelques tirailleurs ennemis, quand un nouveau corps de grenadiers vint fondre tout-à-coup sur les troupes que le major King avait

pour lors rangées en ligne sur le rivage. Ces troupes, si brusquement attaquées, montrèrent d'abord de l'hésitation ; mais reprenant bientôt toute leur ardeur première, elles repoussèrent l'ennemi, qui leur abandonna le champ de bataille. Les Anglais paraissaient disposés à revenir encore une fois à la charge ; toutefois apercevant les renforts considérables que sur ces entrefaites les Américains avaient reçus, ils continuèrent leur retraite, et laissèrent tranquillement effectuer le débarquement qui fut terminé vers dix heures du matin.

Quand toutes les troupes furent à terre, Pike les rangea dans l'ordre convenu, c'est-à-dire, en une seule colonne, à l'exception des chasseurs de Forsythe qui devaient rester sur les flancs pour se porter partout où besoin serait. Ensuite on commença la marche qui se fit avec la plus grande précision et avec autant de régularité que le terrain pouvait le comporter. Au moment où les Américains débusquèrent d'un bois qui les avait couverts, ils reçurent le feu d'une pièce de 24 tirée de l'une des batteries avancées des Anglais ; cette batterie fut attaquée et emportée en un instant, et nos troupes marchèrent de suite sur une seconde que l'ennemi abandonna en se retirant vers

une enceinte où se trouvaient des magasins et des casernes.

Le général Pike fit faire halte ; et comme les casernes qu'il avait devant lui paraissaient vides, il voulut s'assurer, avant de se porter plus loin, si cette prompte retraite de l'ennemi ne cachait point quelque stratagème. En conséquence il envoya le lieutenant Riddle reconnaître les lieux. Pendant ce temps, le généreux Pike, aussi humain que brave, emporta dans ses bras un blessé anglais qui se trouvait dans une position dangereuse, et après avoir rempli cet acte de bonté qui en dit plus en sa faveur que des volumes entiers ne pourraient le faire, il s'était assis sur un tronc d'arbre pour questionner un sergent qui venait d'être pris, quand tout-à-coup une explosion effroyable se fit entendre. Les magasins qui se trouvaient près des casernes et à environ cent toises des Américains venaient de sauter : cinq cents barils de poudre enflammés à la fois remplirent l'air de terre, de pierres et de débris ! Des masses énormes et brûlantes tombèrent de toutes parts sur nos troupes, tuèrent ou blessèrent plus de deux cents hommes, et au nombre de ceux-ci se trouva le brave et trop infortuné Pike. La colonne américaine fut

un moment ébranlée par cet épouvantable événement; mais bientôt nos troupes, ranimées par le son de l'air national, *Yankee doodle*, etc., serrèrent les rangs et marchèrent en avant, faisant retentir les échos de cris de rage et de vengeance!

Les blessures de Pike étaient mortelles; cependant conservant encore, malgré ses cruelles souffrances, toute son héroïque ardeur, *en avant, mes braves amis*, s'écria-t-il, *vengez votre général!* Telles furent les dernières paroles qu'il put adresser à ses troupes, paroles qui les enflammèrent d'un nouveau courage. Quelques soldats le portèrent ensuite vers le rivage; dans le chemin, des acclamations bruyantes annoncèrent le succès de l'attaque et réjouirent ses derniers moments: peu après on le conduisit à bord du navire le *Pert*, et le drapeau ennemi lui fut apporté; à cette vue ses yeux reprirent pour un instant leur éclat accoutumé, il fit signe qu'on le plaçât sous sa tête, et il expira glorieusement entouré des trophées de la victoire!

Ainsi périt ce guerrier dont l'histoire conservera un honorable souvenir. Sage et prudent au conseil, intrépide dans les combats, plein de loyauté, il possédait toutes les qualités du

corps et de l'esprit qui font le véritable héros. Déjà si distingué au printemps de sa vie, que de belles actions son âge mûr ne promettait-il pas! Bon, affable dans toutes ses relations, strict observateur des devoirs du citoyen, son unique ambition était de contribuer à la gloire et au bonheur de sa patrie. Jamais officier n'eut de plus exactes notions de l'honneur, ni de la manière dont on doit adoucir les horreurs de la guerre. Il en donna une preuve frappante en proclamant dans ce jour mémorable, qui pour lui fut le dernier, que quiconque se permettrait le moindre brigandage, la moindre violence envers les Canadiens, serait à l'instant même puni de mort.

Le colonel Pearce, comme plus ancien officier, prit le commandement des troupes, et s'avança de suite vers les casernes dont le major Forsythe avait déjà pris possession. Le plan d'invasion n'était malheureusement connu que du commandant en chef, et de Pike qui avait été chargé de le mettre à exécution; la mort ayant enlevé ce dernier, il y eut de l'hésitation sur ce qu'on devait faire, on perdit un temps bien précieux; car nul doute que, si l'on se fût mis immédiatement à la poursuite de l'ennemi, toutes ses troupes, tous ses

magasins seraient tombés en notre pouvoir.

Les Américains, ayant repris leur marche vers la ville, rencontrèrent bientôt des officiers de la milice canadienne qui venaient offrir de capituler. Ces officiers paraissaient vouloir faire traîner la négociation en longueur ; et comme on supposa que c'était une nouvelle ruse du général Sheaffe pour avoir le temps d'opérer sa retraite avec les troupes de ligne, d'emporter ou détruire toutes les propriétés publiques, et enfin de brûler le navire qui était sur les chantiers, Forsythe et Ripley se portèrent en avant et furent bientôt suivis par toutes les troupes, auxquelles le colonel Pearce enjoignit de nouveau de ne commettre aucun excès. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, les Américains furent en pleine possession d'*Yorck*.

La capitulation qui avait été faite portait que les troupes régulières, les miliciens, et les marins de tous rangs, seraient prisonniers de guerre; que toutes les propriétés publiques seraient fidèlement livrées aux Américains ; que les propriétés privées seraient respectées ; que les autorités civiles conserveraient les pouvoirs dont elles étaient revêtues ; et qu'enfin les chirurgiens qui soigneraient les blessés

ne seraient dans aucun cas considérés comme prisonniers. Ces conditions furent remplies de notre côté avec exactitude ; et malgré la conduite du général anglais, qui d'abord avait voulu lâchement écraser sous les ruines d'un magasin les troupes qu'il n'avait pu vaincre, et qui ensuite s'était soustrait à l'exécution de la capitulation en ce qui le concernait et les troupes de ligne, les Américains observèrent l'ordre le plus parfait, et ne donnèrent lieu à aucune plainte. Modération bien honorable, sans doute, et preuve éclatante du respect qu'ils portaient à la mémoire et aux dernières volontés de leur illustre général !

En entrant dans la salle où siégeait ordinairement la législature, on trouva un crâne humain au milieu des trophées qui ornaient le bureau du président ! d'autres nations se sont efforcées de civiliser les Indiens, et de leur faire adopter les mœurs européennes ; mais les Anglais, non contents de les laisser assouvir leur rage homicide, n'ont pas rougi d'imiter leurs féroces usages. Un crâne humain, décoration des assemblées publiques chez un peuple chrétien ! après cela, qu'y a-t-il d'étonnant aux abominations commises envers nous ? Que dirait l'éloquent et austère Chatam, s'il eût

assez vécu pour être témoin de pareilles horreurs? Ne penserait-il pas que son pays s'est ravalé au-dessous de l'humanité ? N'y aura-t-il donc pas quelques-uns de ces Anglais si généreux, si philantropes dans leurs discours, qui élèveront la voix pour instruire leur patrie de l'opprobre dont les actes de ses propres enfants ont couvert son nom dans ce nouveau monde?

Malgré cette nouvelle preuve de la barbarie anglaise, nos soldats ne se permirent pas le moindre excès : ils se bornèrent à emporter la masse du président et l'abominable trophée dont nous venons de parler, et ils respectèrent même la salle où ils avaient trouvé un objet si capable d'allumer leur ressentiment. Le soir même de la prise d'*Yorck* toutes les troupes en sortirent et allèrent coucher dans les casernes; les chasseurs seuls de Forsythe restèrent dans la ville. Enfin la conduite des Américains fut si honorable, que les magistrats canadiens en adressèrent des remercîments publics au général Dearborn. Ce dernier, qui se trouvait à bord de la flotte, n'était débarqué qu'après la mort de Pike, et ne reprit le commandement des troupes que quand déjà elles étaient maîtresses d'*Yorck*.

Nous avons omis de dire qu'aussitôt après le débarquement, le commodore Chauncey avait pris, malgré les vents contraires, une position d'où ses navires purent faire beaucoup de mal à l'ennemi. L'assistance de cet officier ne contribua pas peu au succès de l'expédition. Il eut trois hommes tués et onze blessés; parmi les premiers se trouvaient les midshipmen Thompson et Hatfield dont la mort causa de vifs regrets à leurs camarades.

Au total la perte des Américains se monta à environ trois cents hommes tués ou blessés : elle eût été bien moins considérable sans l'explosion du magasin à poudre. Cet événement fit périr plusieurs officiers du plus grand mérite. Les capitaines Nicholson et Frazier, aides de camp de Pike, furent tous deux grièvement blessés, et le premier ne survécut que de quelques heures à son général. Parmi les officiers qui se distinguèrent le plus, on cita le lieutenant-colonel Mitchel qui, après l'explosion, reforma la colonne américaine; enfin dans le rapport officiel, on donna les plus justes éloges au major Eustice, aux capitaines Scott, Young, Walworth, M'Glassin, Moore, et aux lieutenants Irvine, Fanning et Riddle.

Nous fîmes deux cent quatre-vingt-onze prisonniers, dont un lieutenant-colonel, un major, treize capitaines, neuf lieutenants, onze enseignes, un quartier-maître et quatre officiers de marine. Le nombre en aurait dû être plus grand, car, d'après la capitulation, le général Sheaffe, son état-major et toutes les troupes de ligne qu'il emmena devaient rester au pouvoir des Américains. Ce général ne montra pas sur ce point plus de bonnefoi qu'il ne l'avait fait en détruisant plusieurs des magasins militaires, alors même que, d'après ses ordres, on en stipulait la remise. Enfin une tache reste à sa réputation relativement à l'incendie de la poudrière : vainement a-t-il prétendu que le hasard seul avait présidé à cet incendie, qui, dit-il, avait tué ou blessé quarante de ses hommes dans leur retraite. Les Américains, témoins de la manière dont les choses s'étaient passées, sont restés bien convaincus que le feu avait été mis à dessein, et à l'effet de détruire la colonne entière du général Pike, ce qui aurait eu lieu, si ce dernier n'avait pas fait faire halte à ses troupes, avant de les engager témérairement dans des constructions si récemment évacuées par l'ennemi. Quant à la perte de quelques Anglais par suite de l'explosion,

elle ne peut disculper en rien le général ; car cette perte prouve seulement que la longueur de la mèche qui devait produire de si terribles effets avait été mal calculée, ou qu'on n'imaginait pas que les débris du magasin pussent être lancés à une si grande distance. Quoi qu'il en fût, la perte totale de l'ennemi monta à sept cent cinquante hommes ; des propriétés publiques, d'une immense valeur, furent détruites, et il en tomba encore entre nos mains pour plus de 500,000 dollars. Le général Sheaffe, dans la promptitude de sa fuite, laissa derrière lui ses propres bagages, sa bibliothèque et tous ses papiers. Enfin, on peut dire que la prise d'*Yorck* fut une opération aussi brillante qu'avantageuse, et digne du brave Pike qui en avait donné le plan. Ce fut là le premier rayon de la gloire militaire à laquelle bientôt nos troupes surent atteindre, lorsqu'elles furent guidées par des officiers dont la guerre seule déploya et fit connaître les grandes qualités.

Le but de l'expédition étant pleinement rempli, les Américains évacuèrent *Yorck* le 1er mai, et s'embarquèrent de suite : néanmoins la flotte ne quitta son mouillage que le 8 ; et dans l'intervalle on dépêcha une

goëlette au général Lewis qui commandait à *Niagara*, pour l'informer du succès de nos armes, et des mouvements ultérieurs de l'armée.

Le second objet qu'on avait en vue, était d'attaquer et de s'emparer, s'il était possible, des forts *George* et *Erié*. Le commodore Chauncey, étant maître pour le moment de la navigation du lac, pouvait conduire les troupes partout où leur présence était jugée nécessaire. En conséquence, le 8 mai au soir, le débarquement s'opéra à *Four mile Creek*, ainsi nommé parce qu'il se trouve à quatre milles de *Niagara*. Le jour suivant, deux goëlettes et un détachement de cent hommes, sous les ordres du capitaine Morgan, furent expédiés pour détruire quelques magasins de l'ennemi à la tête du lac. A leur approche, quatre-vingts Anglais qui se trouvaient sur ce point firent retraite ; le capitaine Morgan s'empara donc des magasins, en tira la plus grande partie des munitions qu'ils contenaient, et après avoir incendié les bâtiments, vint rejoindre l'armée sans avoir brûlé une seule amorce.

Le 10 mai, le commodore Chauncey se rendit à *Sackett'sharbour* pour y conduire les blessés et y prendre quelques nouvelles trou-

pes. Il quitta ce port le 22, laissant le *Pert* et la *Belle-Américaine* pour veiller aux mouvements de l'ennemi, et arriva deux jours après à *Niagara*, amenant avec lui le régiment d'artillerie du colonel M'Comb, fort de trois cent cinquante hommes.

Le 26 mai, le commodore fut reconnaître la côte ennemie, pour choisir la place où le débarquement s'opérerait le plus aisément, et en même-temps déterminer les positions dans lesquelles les navires qui tiraient le moins d'eau devraient s'embosser. Cette reconnaissance faite, l'attaque fut fixée au lendemain. On prépara tous les bateaux qui devaient servir au transport des troupes, et dont plusieurs avaient été construits tout exprès. L'ennemi apercevant ces préparatifs se mit à tirer de l'une de ses batteries; les Américains ripostèrent, et bientôt tous les canons des deux forts furent en jeu. Cette canonnade dura quelques heures; elle fit, à ce qu'il parut, beaucoup souffrir le fort *George* qui eut entre autres dommages son mât de pavillon emporté: toutes les constructions qui avoisinaient ce fort furent criblées de boulets. Du coté des Américains la perte se borna à peu de chose. Pendant ce temps tous les bateaux filèrent

tranquillement vers *Four mile Creek ;* et aussitôt qu'il fit nuit, on commença l'embarquement de l'artillerie sur le *Madison*, l'*Onéida* et la *Dame du Lac.* Toutes les troupes montèrent à bord des bateaux ; enfin à trois heures du matin le signal du départ fut donné. Comme il faisait un calme plat, les petits navires purent seuls appareiller, et pour le faire se servirent de leurs avirons. Les navires la *Julia*, le *Growler*, l'*Ontario*, le *Gouverneur Tomkins*, la *Conquête*, l'*Hamilton*, l'*Asp* et le *Scourge*, allèrent s'embosser à portée de fusil de terre, de manière à protéger le débarquement, et à pouvoir faire le plus de mal possible aux batteries de l'ennemi.

A la pointe du jour, toutes les troupes, au nombre de quatre mille hommes, partirent, et l'ennemi commença sur elles un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. Cette petite armée se composait d'une avant-garde commandée par le colonel Scott qui s'était conduit si vaillamment au même lieu l'année précédente, et de trois brigades sous les ordres des généraux Boyd, Winder, et Chandler. Scott débarqua sous l'une des batteries que le navire *Gouverneur Tomkins* venait de réduire au silence, et il fut suivi successivement et en ordre

par les autres brigades ; mais un assez fort vent d'est, qui s'éleva tout-à-coup, et qui rendit les eaux du lac très-houleuses, ne permit pas aux grands navires tels que le *Madison*, l'*Onéida*, d'approcher de la côte aussi vite qu'on s'y attendait, de sorte que le régiment d'artillerie du colonel M'Comb, et les canonniers de marine sous le capitaine Smyth, qui se trouvaient à bord de ces deux navires avec leurs pièces, ne purent mettre à terre que quelque temps après que l'affaire était décidée.

L'avant-garde, sous le colonel Scott, avait eu à essuyer avant d'aborder un feu de file de plus de douze cents soldats de ligne rangés sur le rivage; ce petit corps, fort seulement de cinq cents hommes d'élite, avança sans hésiter, et lorsqu'il fut près de la rive, officiers et soldats se jetèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et rivalisèrent à qui serait plus vite à terre. Ce fut le capitaine Hindman qui le premier toucha le territoire ennemi. Aussitôt que cette vaillante jeunesse fut formée sur le rivage, elle chargea les Anglais avec tant de furie que ceux-ci prirent la fuite en désordre, les uns cherchant un abri dans les bois, les autres tâchant de regagner les retranchements : les premiers furent vivement poursuivis par le

major Fersythe, tandis que le général Boyd, avec sa brigade, se porta promptement contre le fort. La garnison de cette place, saisie d'une terreur panique, était incapable de faire une sérieuse résistance; et *Niagara* ayant dans ce moment ouvert un feu très-vif, le commandant anglais, dont la position devenait de plus en plus critique, fit placer des mèches allumées dans tous ses magasins, et donna l'ordre à ses gens d'évacuer le fort *George*. Cette évacuation fut opérée avec désordre, et les troupes ne se trouvèrent pas plutôt en rase campagne qu'elles se mirent à fuir dans toutes les directions. Le colonel Scott les poursuivit, et déjà il les serrait de près, quand le général Boyd lui envoya l'ordre de rallier.

Les troupes américaines prirent immédiatement possession du fort, et éteignirent le feu, déjà violent, et qui en peu de minutes aurait fait sauter les magasins. Le général Boyd et le colonel Scott s'élancèrent sur le parapet pour abattre le pavillon britannique; mais le capitaine Hindman, le même qui le premier avait touché le sol canadien, plus leste qu'eux, s'empara de ce pavillon, et fut le porter au commandant en chef. A midi, toutes les fortifications dépendantes du fort *George* étaient

en notre pouvoir; et nos troupes, qui avaient passé onze heures sous les armes, étaient trop fatiguées pour songer à poursuivre l'ennemi qu'on ne tarda pas à perdre de vue.

La perte des Anglais, si on considère le peu de temps que l'engagement dura, paraîtra fort considérable : ils abandonnèrent sur le champ de bataille cent huit hommes tués et cent-soixante blessés; cent quinze soldats de ligne et cinq cents miliciens furent en outre faits prisonniers. Les Américains de leur côté eurent trente-neuf hommes tués et cent huit blessés: parmi les premiers se trouva le lieutenant Hobard, et parmi les seconds le major King, les capitaines Arrowsworth, Steel et Roach, et le lieutenant Swearingen. Le 49e régiment britannique, décoré du titre pompeux d'invincible, était à cette affaire, et son commandant, le colonel Myers, fut blessé et fait prisonnier. Cet engagement fut d'autant plus glorieux pour les Américains qu'ils combattirent en nombre inférieur; car il n'y eut que l'avant-garde du colonel Scott, et partie de la brigade du général Boyd qui donnèrent; aussi ces deux chefs reçurent-ils des éloges bien mérités dans le rapport du général Dearborn: celui-ci désigna également à la reconnaissance

nationale le colonel Porter et le major Armistead de l'artillerie, et le capitaine Totten du génie, qui tous trois avaient si bien dirigé le feu des batteries américaines, que celles de l'ennemi furent presque totalement démantelées. Dans ce rapport on vit figurer pour la première fois le nom du lieutenant de la marine Olivier Perry, que depuis on a surnommé le héros du lac *Erié*. Ce brave officier était venu de lui-même offrir ses services dans la nuit qui précéda l'attaque, et il fut de la plus grande utilité tant pour l'embarquement que pour le débarquement des troupes.

Le commodore Chauncey, par la manière habile dont il avait disposé ses navires, rendit la position de l'ennemi non-tenable, et coopéra puissamment au succès de cette mémorable journée. Quant au général Dearborn, quoique malade au point de ne pouvoir quitter le lit qu'on lui avait dressé sur le pont du *Madison*, il donna de là les ordres relatifs à l'attaque avec tout le sang-froid qu'on aurait pu attendre de l'homme le mieux portant.

Le lendemain de la prise du fort *George*, le lieutenant Perry fut expédié avec cinquante matelots à *Blackrock* pour conduire de là cinq navires à *Erié* : un armement naval se formait

dans ce port, et on espérait que vers le milieu de juin il serait en état de faciliter les opérations du général Harrison.

Le général anglais Vincent, après la capture du fort *George*, avait effectué sa retraite vers la tête du lac *Ontario*; il avait été rejoint par quelques troupes tirées du fort *Erié* et de *Chippewa*; et comme on sut qu'avec un millier d'hommes il avait pris position sur les hauteurs qui dominent la baie de *Burlington*, le général Winder demanda au commandant en chef et obtint d'aller attaquer cette position. Ce général, après deux jours de marche, arriva à *Twentymile Creek*, et là apprit que le général Vincent, au moyen de renforts considérables venus de *Kingston*, avait alors avec lui plus de quinze cents hommes de troupes réglées, sans compter les Indiens et quelques miliciens. Winder, en conséquence de cette information, pensa prudent de s'arrêter où il se trouvait, et d'y attendre des forces additionnelles qu'il avait envoyé demander au général Dearborn; et il fut bientôt rejoint par le général Chandler qui amena sa brigade, et qui se trouvant le plus ancien de grade prit le commandement supérieur.

Le jour même de leur jonction, les Améri-

cains se portèrent en avant, et, après avoir rencontré et repoussé plusieurs partis de l'ennemi, ils campèrent sur le bord d'un ruisseau nommé *Stoney-Creek*. Les bagages avaient été mis à bord de plusieurs embarcations qui devaient cotoyer le lac : pour assurer leur arrivée, les colonels Christie et Bœrstler, avec le 13e et le 14e régiments qu'ils commandaient, furent envoyés prendre position à deux milles du principal corps, sur la pointe de terre qui forme la baie de *Burlington* et qui se trouve sur la route du fort *George* à *Yorck* et à *Kingston*.

Les rives du *Stoney-Creek* sont de hauteur inégale ; l'une assez basse communique à des prairies, l'autre fort escarpée est entièrement rocailleuse. Ce fut sur celle-ci que le général Chandler posa son camp de chaque côté de la grande route d'*Yorck*; au centre on plaça l'artillerie. Une petite hauteur sur la gauche fut occupée par quelques troupes afin d'empêcher l'ennemi de s'en emparer en cas d'attaque. La cavalerie, commandée par le colonel Burns, prit poste sur les derrières pour se porter partout où besoin serait. Le général eut soin de placer une grand'garde d'une centaine d'hommes à une chapelle qui se trouvait à un quart de mille en front

de sa division ; enfin il ne négligea aucune précaution pour se mettre à l'abri de toute surprise.

Les Anglais se trouvaient dans une situation très-critique : attaquer ouvertement et en plein jour les Américains si supérieurs en nombre eût été le comble de la folie. Il ne leur restait d'autre ressource que de traverser des déserts inhabités pour aller rejoindre le général Proctor vers *Détroit*, ou d'essayer le résultat d'une attaque nocturne. N'ayant point de vivres, le premier de ces projets était à peu près inexécutable ; et, forcés d'adopter le second, ils résolurent de tenter la fortune la nuit suivante. La cruelle alternative dans laquelle l'ennemi se trouvait n'avait pu échapper à la sagacité des généraux américains, et ils devaient savoir que de leur viligance et de leur fermeté dans cette occasion dépendait le succès de la campagne : car si une fois le corps du général Vincent avait été détruit ou pris, Proctor, coupé de toute communication avec les provinces de l'est, se serait vu forcé de faire une retraite prompte et difficile, et de laisser un champ libre aux opérations de l'armée de l'ouest. Malheureusement, comme nous allons le raconter, il en fut tout autrement que ce qu'on pouvait si justement espérer.

Les soldats du 25e régiment, dans la soirée de leur arrivée près du *Stoney-Creek*, avaient fait plusieurs feux sur la rive opposée à celle où était leur bivouac, et en retournant à minuit reprendre le poste qu'on leur avait assigné, ils laissèrent ces feux allumés. Vers cette même heure l'ennemi s'approcha des lignes américaines, et, par une négligence qu'on ne sait comment qualifier, l'avant-garde, qui avait été placée dans la chapelle dont nous avons parlé, se laissa surprendre, et tous les hommes dont elle se composait furent tués ou faits prisonniers sans avoir tiré un seul coup de fusil.

L'ennemi, profitant de ce premier avantage, s'avança en silence jusqu'au lieu où les feux du 25e régiment brûlaient encore. Ces feux faisant croire aux Anglais que nos troupes n'étaient plus qu'à quelques pas d'eux, ils poussèrent tous ensemble des cris aigus, à la manière des Indiens, et se disposèrent à faire main basse sur tout ce qui se présenterait. Ces cris donnèrent l'alarme aux Américains qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient tous de l'autre côté du ruisseau ; et de suite le 25e régiment qui n'avait pas quitté ses armes commença un feu très-vif sur l'ennemi qu'on distinguait à la lueur des feux, cause de sa méprise : les Anglais

ripostèrent ; mais tirant au hasard ils produisirent peu d'effet ; et bientôt, ayant dépassé les feux, ils disparurent entièrement. La nuit, excessivement sombre, ne permettait pas de reconnaître s'ils avaient opéré leur retraite, ou s'ils se disposaient à attaquer à l'arme blanche. Dans cette incertitude les Américains cessèrent de tirer ; et quelques coups de fusil s'étant fait entendre sur les derrières, le général Chandler fit faire volte face à l'un de ses régiments pour repousser toute attaque qui viendrait de ce côté. Pendant que ce général faisait ces dispositions à l'extrême droite, son cheval s'abattit sous lui, et il fut rudement jeté à terre ; cependant après s'être un peu remis de l'étourdissement causé par sa chute, il se releva, et essaya de gagner à pied le centre où se trouvait l'artillerie. Sur ces entrefaites, l'ennemi, à la faveur des ténèbres, augmentées encore par la fumée de la fusillade, s'était glissé jusque sur la grande route, et se mêlant aux artilleurs américains, les avait chassés de leurs pièces. Ce fut alors que le général Chandler arriva sur ce point ; entouré d'Anglais, il fut forcé de se rendre.

Le général Winder, qui commandait à la gauche, ayant entendu quelque tumulte au

centre, s'y porta aussitôt, et, dans l'obscurité, prenant les Anglais pour les canonniers américains, il fut également fait prisonnier. L'ennemi emmena à la hâte deux pièces qui se trouvaient attelées, en renversa deux ou trois de dessus leurs affûts, et s'éloigna avec la plus grande rapidité. A la pointe du jour il était déjà à une grande distance, et couvert par une forêt. Dans cette affaire le général Vincent avait aussi été jété à bas de cheval, et il ne put rejoindre sa troupe que le jour suivant, après avoir couru les plus grands dangers, et avoir éprouvé des fatigues incroyables.

Les Américains eurent seize hommes tués, trente-huit blesssés, et perdirent en outre quatre-vingt-quatorze prisonniers, plus les deux généraux, un major et trois capitaines. L'ennemi éprouva une perte plus sévère, surtout en officiers, et il laissa entre nos mains une centaine d'hommes. On a généralement jeté beaucoup de blâme sur la conduite du général Chandler qui commandait; mais nous pensons que c'est à tort; car cet officier avait pris les plus sages mesures, et ce ne fut nullement sa faute si ceux qu'il avait placés en avant-garde se laissèrent surprendre. Quant à sa capture et

à celle du général Winder, elles furent l'effet d'un de ces malheureux hasards de la guerre auxquels les hommes les plus braves et les plus prudents sont souvent exposés.

Les Anglais firent grand bruit de cette affaire, et l'annoncèrent comme une victoire signalée : la prise accidentelle des deux généraux américains put la faire passer pour telle ; mais cependant il est vrai de dire que dans l'action ils éprouvèrent une perte énorme, qu'ils furent forcés de se retirer plutôt en vaincus qu'en vainqueurs, et que, si on les eût poursuivis de suite, la plupart d'entre eux seraient tombés entre nos mains.

Immédiatement après cet engagement nocturne, le colonel Burn, de concert avec les autres officiers, jugea nécessaire de se replier sur *Forty mile Creek*, et il y fut peu après joint par le régiment du colonel Miller et par les généraux Boyd et Lewis. Ce dernier prit le commandement supérieur.

Le général Vincent envoya un parlementaire sous le prétexte apparent de l'informer du nombre des blessés qui étaient tombés entre nos mains ; mais son véritable but était de connaître la position et la force des Américains. Il dépêcha ensuite un exprès au commodore

sir James Yeo, commandant les forces navales anglaises sur le lac *Ontario*, pour l'informer du succès qu'il avait obtenu, et de la situation de l'armée américaine. En conséquence, le 8 juin, sir James vint avec sa flotte mouiller à un mille du rivage, et envoya une goëlette, qui tirait peu d'eau, pour détruire les bateaux chargés des bagages de notre armée ; mais les capitaines Archer et Towson firent rougir des boulets dans un four qu'ils avaient construit en moins d'une demi-heure, et aussitôt qu'ils en eurent envoyé quelques-uns vers la flotte, elle remit à la voile, et se mit hors de portée de canon. Sir James fit alors sommer le général Lewis de se rendre, ainsi que ses gens ; faisant, suivant l'usage anglais, sonner bien haut qu'avec une flotte en front, les Indiens sur les derrières, et des troupes de ligne prêtes à l'attaquer de tous côtés, il n'avait d'autre espoir de salut que dans une prompte capitulation. Le général américain, n'étant pas dupe d'une si vaine bravade, la méprisa et n'y fit aucune réponse. Ayant ensuite reçu du commandant en chef l'ordre de retourner au fort *George*, il se mit en marche, et n'eut à repousser que quelques Indiens qui le harcelèrent pendant toute la route. Les bateaux chargés des bagages n'eurent

pas autant de bonheur ; ils furent rencontrés par une goëlette anglaise qui en captura ou détruisit un assez grand nombre.

L'expédition du général Dearbon contre le fort *George* pensa nous coûter bien cher ; car les Anglais, instruits de l'absence des troupes et de la flotte américaines, résolurent de profiter d'une circonstance si favorable pour tenter de se rendre maîtres de *Sackettsharbour*. Ils n'ignoraient pas de quelle importance cette place était pour nous. Là se trouvait notre grand dépôt militaire et naval, là était amoncelé tout le butin fait à *Yorck*, et là enfin une immense quantité de bois et de tous les objets nécessaires à la marine avait été amenée à grands frais, comme au lieu le plus convenable et le plus commode pour la construction et le radoub de notre flotte du lac *Ontario*. Un navire, nommé *le général Pike*, était sur les chantiers et presqu'achevé; le *Glocester*, capturé à *Yorck*, se trouvait dans le port ; enfin nous possédions à *Sackettsharbour* des approvisionnements de toutes sortes dont la valeur était incalculable.

Sir George Prevost, gouverneur du haut-Canada, ayant formé le projet de s'emparer de tant de richesses, vit bien que pour le mettre

à exécution, il fallait agir avec vigueur et surtout avec célérité. En conséquence, ayant fait embarquer mille hommes d'élite à bord de la flotte de sir James Yeo, qui se composait du *Royal-George*, du *Prince-Régent*, du *Earl-Moira*, du *Wolf* et de quelques autres bâtiments de moindre force, il parut devant *Sackettsharbour* le vingt-sept mai, jour même où, dans une autre partie du lac nos troupes victorieuses s'emparaient du fort *George*.

Le lieutenant Chauncey, qui, avec deux petits navires, croisait à l'entrée du port, rentra aussitôt, en tirant le canon d'alarme. Ce signal fut de suite répété par toutes les batteries de terre, pour rappeler les soldats dispersés dans la campagne. La ville était confiée aux soins du lieutenant-colonel Backus; mais le général Brown, dont la brigade de milice était retournée dans l'intérieur à l'expiration de son temps de service, et qui se trouvait alors dans sa maison à huit milles seulement de *Sackettsharbour*, avait reçu la prière de prendre le commandement supérieur de la place dans le cas où elle serait attaquée. Il s'y rendit donc dès qu'il eut entendu le canon d'alarme. La garnison se composait de deux cents invalides, et de trois cents hommes, tant marins, qu'ar-

tilleurs et dragons démontés; il se trouvait en outre sur ce point cinq cents miliciens ou volontaires d'*Albany*, commandés par le colonel Mills.

Le 28 mai, la flotte ennemie se montra à environ cinq milles du rivage, portant vers le port; mais dans le même moment sir James Yeo, ayant aperçu quelques barges américaines qui amenaient des troupes d'*Oswego*, et cherchaient à doubler *North-Point*, il dirigea toute son attention de ce côté et parvint à s'emparer de douze des barges. Croyant ensuite qu'il en viendrait d'autres, il passa le reste du jour à croiser tout près de la côte dans l'intention de les intercepter. Pendant ce temps, le général Brown ne négligea rien pour augmenter ses moyens de défense : les environs de la place étaient couverts d'épaisses forêts; il n'y avait qu'un seul point où le débarquement pût s'effectuer, et on y construisit à la hâte une redoute où la milice fut placée, prête à tirer sur l'ennemi au moment où il s'approcherait. Les troupes réglées et les canonniers furent postés en seconde ligne, plus près des casernes et des autres bâtiments publics. Enfin le général Brown tira tout le parti possible du répit que l'ennemi lui accordait, et ses dispo-

sitions judicieuses furent généralement approuvées.

Le 29, les premiers rayons du jour firent apercevoir toutes les forces de l'ennemi, commandées par sir George Prévost en personne, s'avançant dans les embarcations de la flotte. Un feu très-vif et bien dirigé les fit s'arrêter, et on se disposait à leur envoyer une seconde décharge, quand tout-à-coup les miliciens, saisis d'une terreur panique telle que l'éprouvent souvent des hommes qui pour la première fois voient une bataille, se mirent à fuir en désordre sans écouter leurs officiers qui cherchaient à les rallier; le brave colonel Mills fut tué en s'efforçant de les ramener au combat.

L'ennemi, après cette honteuse fuite, débarqua sans obstacle, et s'avança rapidement vers les casernes; mais son mouvement fut retardé par quelques fantassins sous les ordres du major Aspinwall et par les dragons démontés du major Lavalle: ces deux officiers disputèrent le terrain pied-à-pied aux Anglais si supérieurs en nombre, et ils se replièrent sur les casernes où, avec le reste des troupes réglées commandées par le colonel Backus, ils soutinrent bravement l'attaque.

Dans le même temps, le général Brown,

étant parvenu à rallier la compagnie du capitaine M'Nith, forte d'environ quatre-vingt-dix hommes, prit l'ennemi en flanc et lui fit beaucoup de mal. Ensuite voyant qu'il était impossible de repousser de vive force les assaillants qui faisaient de plus en plus de progrès, il imagina un stratagème dont nous allons rendre compte, et qui lui réussit parfaitement. Sachant que la plupart des miliciens, honteux de leur lâche conduite, s'étaient ralliés non loin du champ de bataille, il fut les trouver, leur inspira un nouveau courage, les forma en pelotons, et se mit avec eux à traverser un bois qui conduisait au bord de l'eau, ayant bien soin de se laisser voir par l'ennemi, quoique ayant l'air de vouloir cacher son mouvement. Sir George, croyant sans doute que c'étaient des troupes fraîches qui voulaient l'attaquer en queue, et lui couper la retraite, ordonna de suite à ses gens de retourner vers les bateaux. Ceux-ci avaient éprouvé près des casernes la résistance la plus vigoureuse et la plus opiniâtre; un feu destructeur et continu avait éclairci leurs rangs, et le lieutenant Fanning, quoique grièvement blessé, ayant eu encore assez de force pour tirer un canon à mitraille sur l'une de leurs colonnes presqu'à

bout portant, ils étaient déjà en désordre lorsque la retraite fut ordonnée. Aussi s'effectua-t-elle avec toute l'apparence d'une véritable déroute, en laissant entre nos mains les morts, les blessés et un grand nombre de prisonniers.

Pendant qu'on se battait, on vint dire au lieutenant Chauncey que nos troupes étaient en déroute, et que tout était perdu. En conséquence cet officier, suivant les instructions qu'il avait reçues avant l'affaire, mit immédiatement le feu à tous les magasins ; et quand il connut la fausseté de la nouvelle qu'on lui avait apportée, il ne put se rendre maître de l'incendie dont lui-même était l'auteur qu'après que déjà il avait fait d'énormes ravages.

Nous eûmes en tout vingt-deux hommes tués et quatre-vingt blessés : parmi les premiers se trouva le colonel Mills, et au nombre des seconds le lieutenant-colonel Backus, qui à l'attaque des casernes donna des marques de la plus grande bravoure. L'ennemi laissa sur le champ de bataille vint-cinq hommes tués et vingt-deux blessés, sans compter ceux qui avaient péri avant le débarquement, et ceux qu'on avait pu emporter à bord de la flotte.

Le soir même de l'attaque, le lieutenant-colonel Little, après avoir fait une marche

forcée de quarante milles en un seul jour, arriva avec six cents hommes, et fut peu après suivi par d'autres renforts qui venaient de tous côtés. Cependant sir George Prévost osa sommer la place de se rendre. Vaine fanfaronnade à laquelle on fit la réponse qu'elle méritait. En conséquence, baissant le ton, il se borna à demander qu'on enterrât les morts, et qu'on eût soin des blessés; puis il retourna à *Kingston*, où, dans une pompeuse proclamation, il annonça qu'il avait remporté une victoire signalée. Mais malheureusement il ne put le faire croire à personne, car le dommage que nous avions éprouvé, quoique très-grand, était infiniment moindre que celui qu'il espérait nous causer; et quel que fût le succès qu'il avait obtenu d'abord, il ne pouvait nier d'avoir été honteusement forcé de se rembarquer à la hâte, en abandonnant ses blessés. Le général Brown mérita et recut des applaudissements universels, et, par sa conduite dans cette occasion, il posa la base de la réputation glorieuse qu'il ne tarda pas à acquérir.

Peu après ces événements, le commodore Chauncey et le général Lewis revinrent à *Sackettsharbour*, et ce dernier s'occupa à réparer les bâtiments et les magasins qui avaient

souffert de l'attaque et de l'incendie. Vers le même temps le général Dearborn, dont la maladie avait augmenté au point de l'empêcher d'agir, quitta le service et laissa le fort *George* sous la garde du général Boyd.

Le 16 juin, le lieutenant Chauncey, croisant devant *Presque isle* avec la *Lady of the Lac*, rencontra et amarina un navire anglais nommé *Lady Murray*, qui avait à bord plusieurs officiers et soldats, et une quantité d'approvisionnements militaires. Vers la même époque, un parti ennemi fut attaquer le village de *Sodus*, pilla et brûla la plupart des bâtiments publics et particuliers, et ensuite se retira à l'approche de la milice des environs qui, à la nouvelle de ce pillage, s'était rassemblée à la hâte.

Nous eûmes dans le même mois un plus grand revers à déplorer. Un détachement anglais avait pris position à *Lacoose's house* à environ dix-sept milles du fort *George*, et était soutenu par deux autres plus rapprochés de cette place. On résolut de les déloger, et cette expédition mal conçue, dangereuse et d'aucune utilité, fut confiée au lieutenant colonel Boerstler, sous les ordres duquel six cents hommes, tant miliciens et volontaires que soldats de ligne, furent placés. Le 28 juin, le colonel Boerstler

s'étant approché de l'ennemi, fut tout à coup attaqué derrière et devant par différentes hordes d'Indiens : il parvint à les repousser ; mais cet engagement avait donné le temps aux troupes anglaises d'arriver sur les lieux, de sorte que les Indiens revenant une seconde fois à la charge, les Américains se trouvèrent entourés de tous côtés, et n'eurent plus d'autre ressource que de se percer un chemin au travers des ennemis. Ceux-ci augmentant continuellement en nombre, tous les efforts que fit Boerstler pour se dégager furent inutiles, et ayant déjà épuisé presque toutes ses munitions, un tiers de ses troupes étant hors de combat, il crut devoir, après avoir conféré avec ses officiers, accepter la capitulation qui lui était offerte. Cette capitulation portait que les blessés seraient traités avec soin; que les officiers conserveraient leurs épées; qu'on ne se permettrait aucun pillage; et qu'enfin les volontaires seraient renvoyés sur parole. Les Anglais, suivant leur usage, n'observèrent aucune de ces conditions; ils laissèrent les Indiens dépouiller entièrement les prisonniers, et loin de renvoyer chez eux les volontaires, ils les firent embarquer sur deux petits navires qui devaient les conduire à *Kingston* ; mais dans la traversée

ces braves jeunes gens s'emparèrent des navires, et après avoir couru plusieurs fois le danger d'être repris, ils arrivèrent sains et saufs sur la côte américaine.

Quelques jours après l'événement malheureux que nous venons de rapporter, les Anglais, renforcés par le corps du général de Rottenburgh, investirent le camp américain devant le fort *George*. Une partie de leurs troupes prit position à *Ten mile Creek*, et le reste fut placé sur les hauteurs de *Burlington*. Pendant quelques jours, il n'y eut qne de légères escarmouches entre les avant postes ; mais le 8 juillet toutes les forces des deux côtés se trouvèrent successivement engagées, sans qu'il en résultât rien d'important. Néanmoins un incident de cette affaire ne doit pas être passé sous silence. Le lieutenant Elridge, jeune officier de la plus grande espérance, entraîné par une noble témérité, s'avança avec une trentaine d'hommes jusqu'au milieu des Anglais : entourés bientôt de toutes parts, la plupart de ses soldats furent tués en combattant ; mais lui, ainsi que dix autres malheureux, se rendirent prisonniers sous condition d'avoir la vie sauve : jamais depuis on n'a entendu parler d'eux, et tout porte à croire qu'il furent inhumainement

massacrés par les féroces Indiens. Ces dignes alliés des Anglais mutilèrent les cadavres dont ils s'emparèrent, et on assure même qu'ils portèrent leur abominable rage jusqu'à arracher les cœurs de leurs victimes, et à s'en faire un horrible festin!

Le général Boyd, voyant quel avantage l'ennemi tirait des Indiens, pensa que la magnanimité qui nous avait empêchés de les recevoir comme auxiliaires dans l'armée du Nord pourrai tnous devenir funeste; en conséquence il accepta les services de la nation Seneca, forte de quatre cents guerriers sous les ordres de Young Corn Planter, ou O'Beal, Indien célèbre qui, après avoir été élevé dans l'un de nos colléges, était retourné chez les siens, et avait repris leurs mœurs et leur costume. Mais il fut expressément stipulé avec ces guerriers que jamais ils ne porteraient une main violente sur le faible ou le désarmé, et que surtout ils renonceraient à l'usage si féroce d'enlever les crânes et les chevelures des ennemis. A leur honneur, aussi bien qu'à celui des officiers américains sous lesquels ils se trouvèrent, il est à dire que pendant toute la guerre, ils observèrent strictement ces conditions, et ne commirent aucun de ces actes de barbarie

dont les Indiens, servant sous la bannière britannique, se rendaient journellement coupables.

Le 11 juillet, deux cents Anglais traversèrent le *Niagara*, et attaquèrent *Blackrock*: la milice stationnée sur ce point prit d'abord la fuite; mais bientôt jointe par quelques soldats de ligne, tous ensemble revinrent à la charge, et forcèrent l'ennemi à se rembarquer, laissant derrière lui neuf hommes tués, et son commandant le colonel Bishop mortellement blessé.

Dans le même mois, une seconde expédition contre *Yorck* ayant été résolue, trois cents hommes, sous le colonel Scott, s'embarquèrent à bord de la flotte du commodore Chauncey, et mettant à terre près d'*Yorck*, sans qu'on fût préparé à les recevoir, ils chassèrent les troupes qui se trouvaient sur ce point, détruisirent tous les approvisionnements que l'ennemi y avait rassemblés, rendirent la liberté à une partie des hommes pris avec le colonel Boerstler, et revinrent à *Sackettsharbour* sans avoir éprouvé aucune perte considérable.

Les Anglais, qui, à cette époque suivaient, ainsi que nous le dirons dans le chapitre sui-

vant, un système de dévastation sur nos côtes maritimes, voulurent en faire autant sur les bords du lac *Champlain*. De chaque coté on avait formé une petite marine sur ce lac; mais celle des Etats-Unis était loin de se trouver en aussi bon état et aussi forte que celle de l'ennemi. Nous ne possédions en tout sur ce point que quelques barges armées, quelques bateaux canonniers, et deux goëlettes, le *Growler* et l'*Eagle*, sous les ordres du lieutenant Sydney Smith. Au commencement de juillet ces deux goëlettes, ayant été attaquées par une force infiniment supérieure, furent forcées de se rendre après avoir soutenu un combat long et honorable. Dès-lors les Anglais, étant seuls maîtres sur le lac, en profitèrent pour débarquer tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pillant et saccageant tout sans pitié. Le 23 juillet ils se rendirent au nombre de douze cents à *Plattsburgh*, s'en emparèrent sans la moindre résistance, et cependant non contents de détruire les magasins et les bâtiments publics, sans motif, sans aucun avantage pour eux, ils incendièrent les maisons et les ateliers de plusieurs habitants, et se retirèrent chargés de butin, fruit de leurs rapines. Les mêmes excès furent ensuite commis à *Swanton*, dans

l'état de Vermont. De tels actes, qui ne servaient en rien au succès de la guerre, avaient pour résultat d'exaspérer les citoyens qu'on traitait avec tant d'indignité, et de les disposer à quelque future période à prendre une vengeance éclatante d'un ennemi pour qui rien n'était sacré.

Dans le même temps, les forces navales sur le lac *Ontario* avaient pris de part et d'autre une apparence formidable, et cette petite mer allait devenir le théâtre des plus habiles manoeuvres. Le navire le *Général Pike*, de vingt-deux canons, lancé récemment, avait rendu la flotte du commodore Chauncey à peu près égale à celle du commodore sir James Yeo. Celui-ci un peu moins fort que son adversaire, avait un grand avantage sur lui, en ce que ses navires étaient plus fins voiliers, et que ses capitaines, plus au fait de la tactique navale, évoluaient en escadre avec plus de précision. Cependant cet officier, sachant combien il importait à l'Angleterre de ne pas risquer dans un combat la souveraineté du lac, déployait dans toutes les occasions ce que l'art offrait de ressources pour éviter un engagement général ; tandis qu'au contraire, amener les deux flottes à une action prompte et

décisive était le plus cher désir du commodore Chauncey, et le but constant de ses efforts. Ces habiles officiers montrèrent les plus grands talents dans ces diverses évolutions, et il n'y eut qu'une voix sur les éloges que chacun d'eux méritait.

Le 7 août, les deux flottes se trouvèrent en présence. Le commodore Chauncey, qui était au vent, laissa arriver et rangea la ligne ennemie ; quand il fut par le travers du navire de tête, il tira quelques coups de canon pour s'assurer s'ils portaient ; mais les boulets n'atteignant pas le but désiré, il revira et prit les amures à stribord ; sa ligne de bataille était peu serrée, et les goëlettes, qui formaient la queue, se trouvaient à six milles en arrière. Sir James Yeo vira aussi, et prit lés amures au même bord que les Américains ; mais, s'apercevant bientôt que ceux-ci, sur l'autre bordée, le doubleraient facilement, il vira une seconde fois, et fit route au nord en forçant de voile. Le commodore Chauncey le poursuivit jusqu'à la nuit, et, comme ses goëlettes se trouvaient très-éloignées, il fit le signal de ralliement général. Dans ce moment le vent commença à souffler avec une grande force, et sa violence augmentant de

plus en plus, à minuit les goëlettes le *Scourge* et le *Hamilton* sombrèrent sous voile; les lieutenants Winter et Osgood, qui les commandaient, furent engloutis dans les flots avec la plus grande partie de leurs équipages, dont seize hommes seulement furent sauvés.

Le matin suivant, l'ennemi, qui était encore en vue, apercevant par la perte que nous avions faite qu'il avait une supériorité marquée, manœuvra pour se rapprocher; ce que voyant le commodore Chauncey, il dépêcha deux de ses navires pour engager l'action. L'ennemi, lorsque ces deux navires furent près de lui, voulut les couper, mais ne pouvant y réussir, il serra le vent et s'éloigna. Dans ce moment un fort grain vint tomber sur notre flotte, et le commodore craignant d'être séparé, dans la bourrasque, de ceux de ses bâtiments qui marchaient mal, ordonna de mouiller dans le *Niagara*, ce qui fut exécuté. Pendant qu'il était à ce monillage, il prit au fort *George* cent cinquante hommes pour servir comme soldats de marine, et les distribua sur tous ses navires.

Le 9, les Américains remirent à la voile. L'ennemi était toujours en vue, et toute la journée se passa à manœuvrer. A onze heures

du soir le feu commença entre les deux arrière-gardes, et en quinze minutes il devint général. A onze heures et demie la flotte américaine qui se trouvait au vent laissa arriver, à l'exception du *Growler* et de la *Julia* qui ne purent suivre cette manœuvre. Ces deux navires virèrent le cap au Sud, de sorte que les Anglais se trouvaient entre eux et le reste de la flotte américaine. Celle-ci fila de l'avant pour engager l'ennemi avec plus d'avantage, et l'éloigner des deux navires compromis; mais sir James Yeo, après avoir échangé quelques boulets avec le commodore Chauncey, se mit à poursuivre le *Growler* et la *Julia*. Bientôt il les atteignit, et après une canonnade qui dura jusqu'à une heure du matin, ces deux navires furent forcés de se rendre aux forces si supérieures qui leur étaient opposées, mais ce ne fut pas sans avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi. A la pointe du jour la flotte anglaise se trouvait encore en présence quoiqu'assez éloignée. Elle ne montra aucune envie de renouveler l'engagement, et peu après disparut. Le commodore Chauncey de son côté retourna à *Sackettsharbour*, pour ravitailler sa flotte.

Sir James Yeo annonça cette affaire comme

une grande victoire; cependant s'il eut un léger avantage, il le dut à ce que les navires dont il s'empara, lourds et mauvais marcheurs, ne purent obéir aux ordres du commodore américain; et il est vrai de dire qu'avant et après cette capture, dont il a voulu tirer tant de gloire, le combat lui fut plusieurs fois présenté sans qu'il osât jamais l'accepter.

CHAPITRE VIII.

Opérations de la guerre sur les côtes. — Arrivée de l'amiral anglais Cockburn. — Ses dévastations. — Pillage et incendie du *Hâvre-de-Grâce.* — Incendie de *Georgetown* et de *Fredericktown.* — Arrivée de l'amiral Warren et de sir Sidney Beckwith. — Ils attaquent *Crany Island.* — Atrocités commises à *Hampton.* — Cockburn pille et dévaste les côtes de la Caroline du Nord. — Le commodore Hardy bloque une escadre américaine à *New-London.*

PENDANT la première année de la guerre, la Grande-Bretagne, profondément engagée dans les importantes affaires qui se traitaient en Europe, ne put donner que peu d'attention à celles d'Amérique. Aussi, comme nous l'avons dit, dans le courant de 1812 et même dans les premiers mois de 1813, aucun de nos ports ne fut dans un état de blocus réel.

Les revers de la France ayant laissé plus de forces disponibles à notre ennemie, et nos brillantes victoires sur l'Océan l'ayant vivement blessée, elle résolut d'en tirer une prompte et

terrible vengeance. Aussi apprit-on bientôt qu'une escadre anglaise, ayant à bord des troupes de débarquement, et surtout bien munie de bombes et de fusées incendiaires, était arrivée aux Bermudes. Le but qu'on se proposait paraissait être d'attaquer et de détruire nos cités méridionales ; car il est bon de faire observer que les Anglais mirent toujours une différence entre les états du sud et ceux du nord, dans la ferme croyance que ces derniers états, peu favorables à la guerre, étaient très-disposés à se séparer de l'union, et à reconnaître de nouveau la domination britannique.

Notre tâche va devenir bien difficile : il nous faut retracer un genre d'hostilités sans exemple parmi les peuples civilisés. Comment conserver notre modération en parlant de scènes qui offrent à la fois la sordide et dégoûtante rapine des pirates de la Méditerranée, et l'atroce barbarie déployée envers nos malheureux compatriotes sur les bords de la rivière *Raisin*? Quelle que soit en Angleterre la réputation de ceux qui ont dirigé de pareilles opérations, jamais en Amérique ils ne seront considérés que comme les instruments d'une infâme vengeance. Le souvenir des cruautés commises envers nous par les Anglais pendant la guerre de

la révolution, souvenir qu'il était de leur politique d'effacer, fut réveillé dans toute sa force; en un mot, si le désir de la Grande-Bretagne était de faire naître une haine invétérée dans le cœur d'un peuple libre et puissant, elle ne pouvait employer de meilleurs moyens. Taire de pareilles horreurs, parce que maintenant nous sommes en paix, serait manquer à tout ce que nous prescrit l'impartiale histoire: chercher même à adoucir, traiter avec indulgence une telle complication de crimes, serait un véritable scandale, et autant vaudrait-il désormais confondre ensemble la vertu et les vices les plus hideux!

Tout annonçait qu'aussitôt le printemps, nos côtes de l'Atlantique allaient devenir le théâtre d'une guerre de ruine et de dévastation. On parlait hautement de nous amener, par un châtiment terrible, à une prompte soumission; et la conduite des Anglais à Copenhague ne nous donnait que trop lieu de craindre que nos riches et florissantes cités maritimes ne fussent réduites en cendres. Pour prévenir, autant que possible, de si grands malheurs, et dans l'incertitude où on était sur le point qui serait attaqué, quelques corps de troupes de ligne furent stationnés de distance en distance le long

des côtes : au premier signal du danger, les milices des environs devaient se réunir à eux, ainsi que des détachements de matelots et de soldats de marine qui n'étaient pas pour lors employés sur les bâtiments de l'état.

Le 4, février, une escadre composée de deux vaisseaux de ligne, de trois frégates et d'autres plus petits navires, entra dans la *Chesapeake*, paraissant se porter vers *Hampton-road*. L'alarme se répandit immédiatement jusqu'à *Norfolk*, et toutes les milices furent appelées aux armes. Cependant l'ennemi ne fit aucune tentative contre la ville ; il se borna à bloquer toutes les rivières qui viennent décharger leurs eaux dans la baie, et à détruire les petites embarcations qui servaient de moyens de transport d'un lieu à l'autre.

Dans le même temps, une autre escadre, sous le commodore Beresford, composée du *Poitiers* de soixante-quatorze, de la frégate la *Belvidera* et de quelques avisos, parut à l'entrée de la *Delaware*, et s'empara de plusieurs caboteurs. Le commodore Beresford essaya de débarquer des troupes sur plusieurs points, mais il fut constamment repoussé par les milices rassemblées à la hâte. Le 10 avril, ce même officier ayant envoyé demander des vivres aux

habitants de *Lewistown*, cette demande fut péremptoirement refusée par le colonel Davis qui y commandait. En conséquence de ce refus, la frégate la *Belvidera* reçut ordre d'aller s'embosser sous le village, et de le canonner jusqu'à ce que les vivres eussent été apportés. Elle s'y rendit en effet ; mais, malgré un feu non interrompu de vingt heures, elle ne put parvenir à intimider les Américains ; et après avoir été fort endommagée par une batterie construite sur le rivage, elle fut forcée de se retirer. Le 10 mai, l'escadre ayant envoyé ses embarcations faire de l'eau dans le voisinage du même *Lewistown*, le major Hunter, détaché avec cent cinquante hommes par le colonel Davis pour s'opposer au débarquement, fit si bonne contenance et ouvrit un feu si vif, que l'ennemi crut prudent de regagner avec promptitude ses vaisseaux sans avoir effectué l'objet qu'il se proposait. Peu après, le commodore Beresford retourna aux Bermudes, où l'amiral sir J. Borlace Warren préparait contre nous un armement formidable.

Maintenant il nous faut reporter nos regards vers l'escadre qui, au mois de février, était entrée dans la *Chesapeake*. L'amiral Cockburn, qui la commandait, se rendit bientôt célèbre

par un genre d'exploits dignes des seuls écumeurs de mer. Il dirigeait ses attaques tantôt contre des fermes isolées, tantôt contre des maisons de campagne, où il était sûr de n'éprouver aucune résistance. Non content d'exercer d'infâmes traitements envers les propriétaires, de se livrer au pillage le plus déhonté, il égorgeait les bestiaux, détruisait tout ce qu'il ne pouvait emporter, armait les esclaves contre leurs maîtres, et les encourageait par son exemple à mettre tout à feu et à sang.

Il était impossible de stationner des forces dans chaque maison pour repousser de semblables agressions. Cependant plusieurs fois Cockburn et son infernale bande furent honteusement chassés par les habitants levés en masse et prenant courage de leur désespoir. Pour mettre un frein à ces brigandages, on forma, dans le Maryland, plusieurs compagnies de cavalerie, et on les plaça sur différents points de la côte pour se porter rapidement partout où l'ennemi se présenterait. Cockburn, se trouvant gêné par ces sages précautions, s'empara de trois ou quatre petites îles, d'où il pouvait en peu de temps se jeter sur le continent, quand les Américains paraissaient être moins sur leurs gardes.

Encouragé par ses premiers succès, l'amiral, dont la rapacité augmentait en raison du butin qu'il avait déjà fait, voulut opérer plus en grand, et se décida à porter ses attaques contre les hameaux isolés qui bordaient la côte ; ayant bien soin toutefois d'éviter les lieux peuplés, où ses rapines auraient pu être accompagnées de quelques dangers. Le premier de ses exploits de ce genre fut dirigé contre *French-town*. Ce hameau, composé de six maisons et de deux grands magasins, était un lieu de dépôt pour les paquebots et les diligences qui se rendaient de *Baltimore* à *Philadelphie ;* et en conséquence Cockburn pensait avec raison qu'il devait s'y trouver beaucoup de marchandises. Il débarqua donc avec cinq cents hommes. Quelques miliciens d'*Elkton* firent une apparence de résistance ; mais ils laissèrent bientôt le champ libre à l'amiral, qui en profita pour enlever des magasins toutes les marchandises qu'ils renfermaient. Ensuite il livra aux flammes ces mêmes magasins, toutes les maisons du hameau et plusieurs navires marchands qui se trouvaient dans le port. Ayant ainsi achevé cette glorieuse expédition, et craignant l'approche des milices, il se retira promptement vers ses vaisseaux, chargé des dépouilles des malheureux habitants.

Le *Hâvre-de-Grâce*, joli bourg de vingt à trente maisons, situé sur la *Susquehanna*, à deux milles environ de l'embouchure de cette rivière, devint le second théâtre des déprédations de l'amiral. Le 3 mai, à la pointe du jour, il annonça son approche par quelques fusées incendiaires. Les habitans, saisis de terreur, se portèrent sur la rive où se trouvaient quelques canons de très-petit calibre. Ils tirèrent deux ou trois volées, mais les barges de Cockburn s'approchant toujours, ils se mirent tous à fuir, abandonnant leurs maisons et leurs propriétés à la discrétion des Anglais. Un seul citoyen, homme âgé, nommé O'Neil, resta à sa pièce, la chargea et la tira plusieurs fois jusqu'à ce que le canon qu'il servait l'eût, en reculant, grièvement blessé; s'armant d'un fusil, il fit, tout en boitant une retraite honorable devant la colonne ennemie qui pour lors était entièrement débarquée.

Dès que les Anglais se furent rendus maîtres du bourg, ils le livrèrent au pillage; et après avoir assouvi leur sordide avarice, ils commirent une multitude d'actes aussi atroces qu'inutiles, et qui n'avaient pour but que de satisfaire leurs passions haineuses et cruelles.

La torche incendiaire fut portée de maison en maison, au milieu des cris de désespoir des femmes qui fuyaient de toutes parts pour éviter les outrages des soldats et des matelots. Celles qui ne purent se soustraire à ces monstres furent inhumainement dépouillées des vêtements même qu'elles portaient, se virent à chaque instant menacées du fer homicide ; et, chose horrible, ces infortunées ne trouvèrent pas un seul protecteur, un seul sentiment de pitié parmi les officiers qui présidaient à cette scène de désastres ! Enfin, ces misérables brigands, c'est le titre qu'ils méritent, ne respectant rien, saccagèrent le temple même de l'Éternel, et commirent les plus infâmes profanations dans l'intérieur du sanctuaire !

Un seul bâtiment restait encore debout, c'était la maison du commodore Rodgers. Là, les femmes les plus distinguées avaient pris refuge, espérant qu'un amiral respecterait la demeure et l'épouse d'un brave et habile marin employé au service de sa patrie. Cependant l'officier qui dirigeait l'incendie se disposait à détruire ce dernier asile de la faiblesse et de la pudeur; et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à lui faire suspendre ses desseins jusqu'à ce qu'il en eût été référé à son chef.

Celui-ci rendit une réponse favorable ; et telle fut sa conduite, qu'on lui doit des éloges pour s'être abstenu de ce qui aurait été le comble de l'infamie !

Les Anglais, ayant terminé dans le bourg l'œuvre de la destruction, songèrent à saccager les environs. Ils se partagèrent en trois bandes : l'une resta au lieu du débarquement ; la seconde suivit pendant plusieurs milles la route de *Baltimore*, pillant toutes les maisons, dévalisant tous les voyageurs qu'elle rencontrait ; la troisième bande tint la même conduite en remontant le bord de la rivière. Il serait sans fin de retracer tous les désordres, toutes les abominations, auxquels ces sauvages, qui ne le cédaient en rien aux Indiens, se livrèrent pendant leur court séjour à terre. Enfin le 6 mai, ils évacuèrent le *Hâvre-de-Grâce*, laissant ses tristes habitants au milieu de ruines encore fumantes. La plupart de ceux-ci n'eurent d'autre ressource que d'aller implorer la pitié des citoyens de *Baltimore*, qui les accueillirent avec des sentiments vraiment fraternels, et leur fournirent les moyens de reconstruire leurs maisons.

Animé par le succès de cette descente, dans laquelle un si riche butin avait été fait

avec si peu de danger, l'ennemi brûlait d'entreprendre quelqu'autre expédition également *honorable* pour les armes britanniques. Cockburn jeta les yeux sur deux petites villes très-florissantes, nommées *Georgetown* et *Fredericktown*, situées vis-à-vis l'une de l'autre sur les rives du *Sassafras*. Les espions qu'il avait à terre, car quel pays ne renferme pas des traîtres, l'avaient informé que là il pourrait satisfaire son insatiable rapacité et celle de ses gens. En conséquence, le jour même qu'il quitta le *Hâvre-de-Grâce*, il remonta le *Sassafras* avec six cents hommes, et se porta d'abord contre *Fredericktown*. Le colonel Veazy se trouvait sur ce point avec quelques miliciens, mais il fut forcé de faire retraite devant les forces supérieures de l'ennemi. Cockburn s'avança donc sans obstacle vers la ville, pilla toutes les maisons, puis les incendia sans avoir aucun égard ni aux cris, ni aux lamentations des femmes qui le suppliaient de ne point détruire leur asile. Laissant *Fredericktown* la proie des flammes, il traversa la rivière, et fit éprouver le même sort à *Georgetown*; enfin, chargé du fruit de ses rapines, rassasié de cruautés, il retourna vers sa flotte.

Peu après que ces horreurs avaient eu lieu,

l'amiral Warren entra dans la *Chesapeake* avec sept vaisseaux de ligne, douze frégates et un grand nombre de navires d'un rang inférieur. Cette escadre avait à bord une armée de débarquement sous les ordres du général sir Sydney Beckwith. L'approche d'un armement aussi considérable causa la plus vive alarme dans toutes les villes voisines de la baie. *Baltimore*, *Annapolis*, *Norfolk*, étaient à la fois menacées; mais on s'aperçut bientôt que cette dernière ville devait recevoir les premiers coups.

Le 18 mai, le commodore Cassin apprit que l'escadre anglaise était mouillée dans la rade d'*Hampton*. De suite il fit embosser la frégate la *Constellation* entre les deux forts construits sur les bords de la rivière *Élisabeth*, et qui défendent l'approche de *Norfolk*. Dix mille miliciens de la Virginie, assemblés à la hâte, furent placés près de ces forts, et de plus une flotille de bateaux canonniers, sous le capitaine Tarbel, reçut ordre de descendre la rivière et d'engager les bâtiments avancés de l'ennemi. Le 20 mai, le capitaine Tarbel étant parvenu à prendre une position avantageuse à un demi-mille environ de la frégate la *Junon*, on commença un feu très-vif de part et d'autre; mais celui de la *Junon* ne faisait que peu de mal

aux bateaux américains, tandis que les boulets de ceux-ci portaient presque tous dans la frégate; aussi souffrit-elle tant qu'elle cessa entièrement de tirer, et qu'elle ne recommença son feu que quand un vaisseau rasé et plusieurs autres navires furent venus à son secours. La flotille américaine, ne pouvant lutter contre ce surcroît de forces, se retira, mais non sans avoir encore causé de grands dommages à l'ennemi.

Il était indispensable, pour attaquer *Norfolk* avec quelque apparence de succès, de se rendre préalablement maître des différents postes qui en défendaient l'approche. Le principal de ceux-ci était l'île *Crany*, située à l'embouchure de la rivière *James*. Aussi, dans la journée du 20 mai, la flotte anglaise vint mouiller assez près de cette île, et disposa un nombre considérable de barges pour l'attaquer. Le capitaine Tarbel donna aussitôt l'ordre aux lieutenants Néal, Shubrick et Saunders, de la *Constellation*, de se rendre avec une centaine de matelots sur l'île menacée, pour armer et défendre une batterie construite à la pointe nord-ouest, tandis que lui-même, avec les bateaux canonniers, se stationna de l'autre côté de l'île, de manière à s'opposer au débarquement.

Le 22 mai, à la pointe du jour, on découvrit les Anglais, au nombre de quatre mille hommes, qui avaient doublé la pointe de *Nausimond* : ils tentèrent leur débarquement hors de la portée des bateaux canonniers ; mais par cela même ils tombèrent sous le feu de la batterie armée par les matelots de la *Constellation.* Ceux-ci firent jouer leurs pièces avec tant de justesse et de célérité, qu'ils parvinrent à couler plusieurs barges de l'ennemi, et entr'autres la *Centipède*, qui portait le pavillon de l'amiral. Le plus grand désordre se mit à bord des autres barques, et l'ennemi fit bientôt après une retraite précipitée. Pendant que cette attaque par eau avait lieu, huit cents hommes, débarqués précédemment sur le continent, cherchèrent à se rendre dans l'île en traversant le canal qui la sépare de la grande terre, et qui est étroit et peu profond. Le colonel Beaty, et quatre cents volontaires virginiens avaient été placés à la garde de cette passe : ils avaient quatre pièces de canon avec lesquelles ils portèrent la mort dans les rangs des Anglais, de sorte que ceux-ci furent forcés, après une grande perte, de se retirer et d'abandonner tout projet d'attaque ultérieure. Dans cette affaire l'ennemi eut plus de deux

cents hommes tués ou blessés; et un grand nombre de déserteurs profitèrent de l'occasion pour quitterles drapeaux britanniques.

Norfolk, ainsi que *Gosport*, *Porstmouth*, et les autres villes environnantes, dûrent leur salut à cette vigoureuse défense de l'île *Crany*. Aussi les habitants de ces villes rendirent de vives actions de grâces aux braves marins qui les avaient délivrés d'un danger si imminent, et ils n'oublièrent point, dans les témoignages de leur reconnaissance, le colonel Beaty et les miliciens qui avaient eu une part si importante à cette petite, mais glorieuse action.

L'ennemi fut irrité au-delà de tout ce qu'on peut dire de voir ses projets contre-carrés par une poignée d'hommes; mais autant il désirait se venger d'avoir ainsi été privé du pillage de *Norfolk*, autant il résolut de mettre dorénavant de prudence dans ses attaques. Après une conférence entre les amiraux Warren et Cockburn, et le général Beckwith, il fut décidé de se porter contre *Hampton*, petite ville non fortifiée, peu importante, et qui se trouve à dix-huit milles de *Norfolk*. Elle avait alors une garnison de quatre cents hommes, tant artilleurs que fantassins. Les Anglais

espéraient qu'en se rendant maîtres de cette place, ils couperaient toute communication entre *Norfolk* et le haut pays.

Le 25 mai, Cockburn s'avança vers la ville avec de nombreuses barques et les plus petits navires de l'escadre, tandis que le général Beckwith, avec deux mille hommes, débarqua plus bas. L'intention de ce dernier était de tourner la position des Américains, et de les attaquer par derrière en même temps que l'amiral en ferait autant en front. Le major Cruchtfield, qui commandait à *Hampton*, et qui avait à sa disposition quelques pièces d'artillerie, reçut Cockburn si chaudement qu'il fut forcé de se retirer et d'aller s'abriter derrière une pointe de terre.

De son côté, sir Sidney Beckwith eut beaucoup à souffrir d'une compagnie de tirailleurs qui s'était embusquée dans un bois près duquel il passa. Le major Cruchtfield, après avoir repoussé Cockburn, vint, avec ce qu'il avait d'infanterie, au secours des tirailleurs; mais voyant bien qu'il était de toute impossibilité de résister plus long-temps à des forces sextuples des siennes, il fit retraite en bon ordre. Le capitaine Prior, qui était resté à la batterie au bord de l'eau, se

trouva bientôt serré de près et de tous côtés par un corps de marine, qui le considérait déjà, ainsi que le peu de soldats qu'il avait, comme prisonniers ; mais ce brave officier, ayant d'abord encloué ses pièces, chargea avec tant d'impétuosité, qu'il enfonça les rangs de l'ennemi, fit une trouée, et parvint à s'échapper sans avoir laissé derrière lui un seul homme. Les Américains eurent en tout sept hommes tués et douze blessés : les Anglais, dans leur rapport, ont prétendu n'avoir eu que cinq tués et trente-trois blessés; mais tout porte à croire que leur perte fut plus considérable.

A peine les Anglais furent-ils tranquilles possesseurs de la ville, que, suivant leur coutume, ils la livrèrent au pillage; et lorsqu'ils eurent assouvi leur première avidité, ils se jetèrent avec fureur sur ceux des habitants qui, à cause de leur âge, de leur sexe, ou de leurs infirmités, n'avaient pu fuir. Les femmes devinrent la proie d'une soldatesque effrénée. L'épouse fut arrachée du sein de son époux blessé et mourant, la fille des bras de sa mère; et par un raffinement de cruauté, c'était aux yeux mêmes de la mère, de l'époux, que le déshonneur d'êtres si chers était consommé! De jeunes femmes, pressant leurs premiers

nés entre leurs bras, voulaient s'élancer dans les eaux, seul refuge qui leur restât; mais leurs implacables bourreaux leur refusaient cette triste et dernière ressource, et d'une main violente les retenaient pour les soumettre à des outrages mille fois pires que la mort! Loin de nous de retracer en détail toutes les scènes horribles qui se passèrent; mais apprendra-t-on sans frémir qu'un vieillard infirme, nommé Kirby, qui ne pouvait quitter son lit, fut massacré de sang-froid dans les bras de sa vieille épouse, et qu'elle-même, pour prix de ses gémissements, reçut une balle au travers du corps? Deux malades furent tués à l'hôpital; tous les médicaments furent détruits; les malheureux blessés, abandonnés sur le champ de bataille, y restèrent non-seulement sans être pansés, mais sans recevoir aucune nourriture, et y périrent presque tous! Enfin, pendant les deux jours que les Anglais restèrent à *Hampton*, ils voulurent, ce semble, prouver au monde entier qu'ils avaient entièrement dépouillé le caractère d'hommes et de chrétiens!

Qu'on ne croie pas que ce tableau soit chargé; ce n'est qu'un simple extrait du rapport rédigé par un des comités du congrès,

d'après des témoignages nombreux et authentiques. D'ailleurs, sir Sidney Beckwith fut lui-même forcé de reconnaître la vérité de la plupart des faits contenus dans ce rapport que le général Taylor lui communiqua, en lui écrivant une lettre où se trouvait l'éloquence mâle et simple d'un homme d'honneur indigné d'outrages si affreux faits à l'humanité. Dans cette lettre, après avoir retracé les lâches fureurs des Anglais, il demandait quel genre de guerre on voulait suivre envers les Etats-Unis. — Si le gouvernement britannique avait autorisé les scènes d'*Hampton.*— Si ce gouvernement, mettant de côté tout sentiment honorable, renonçait aux usages établis parmi les nations civilisées. — Enfin, il terminait par cette apostrophe remarquable : « Honte au vainqueur qui, sans nécessité, ajoute aux horreurs de la guerre, et trempe ses lauriers dans les larmes d'un sexe faible et timide! »

Sir Sidney Beckwith se borna à répondre qu'il était fâché des excès commis à *Hampton*, et qu'il espérait qu'à l'avenir l'humanité serait mieux respectée. Cette réponse évasive n'ayant pas satisfait le général Taylor, il en demanda une plus explicite. Alors le général anglais prétendit que les excès dont on se plai-

gnait avaient été une sorte de représailles de la conduite des Américains qui, pendant l'attaque de l'île *Crany*, avaient, disait-il, tiré sur des soldats sans défense, réfugiés sur une barque chavirée. De suite le général Taylor convoqua une cour martiale, et la chargea d'examiner cette accusation, qui fut reconnue n'avoir aucun fondement. Le résultat de l'enquête ayant été communiqué à sir Sidney Beckwith, il ne jugea pas à propos de faire une réponse écrite, et se borna à promettre verbalement de retirer ses troupes du voisinage; ajoutant, pour s'excuser, que ceux de ses soldats qui avaient servi en Espagne ne pouvaient pas être contenus dans les bornes du devoir, mais qu'aussitôt qu'il avait vu les désordres auxquels ils s'étaient livrés, il s'était empressé de les faire rembarquer. De pareilles excuses paraîtront sans doute bien peu valables, et il est fâcheux de voir impliqués dans une si détestable affaire, l'amiral Warren et sir Sidney Beckwith, dont la conduite a été en général à l'abri du reproche; quant à Cockburn, il était là dans son véritable élément, et nul doute qu'il ne prît un extrême plaisir à la vue des épouvantables fléaux amoncelés sur les tristes et malheureux habitants d'*Hampton*.

L'escadre de l'amiral Warren, pendant le reste de l'été, menaça tantôt *Washington*, tantôt *Annapolis*, tantôt *Baltimore*, et par ce moyen fatigua beaucoup les milices qui furent presque continuellement sur pied; mais elle ne tenta rien d'important.

Cockburn, avec une division considérable, fut envoyé sur les côtes de la Caroline et de la Géorgie, pour y continuer son plan de dévastation. Au commencement de juillet, il se présenta devant *Ocracoke*, village de la Caroline du nord, entra dans la rivière, attaqua deux corsaires qui s'y trouvaient et qui, après une longue résistance, furent forcés de se rendre. La patache de la douane parvint à s'échapper, et à se réfugier à *Newbern* : l'amiral l'y poursuivit; mais les milices voisines s'étant rassemblées à la hâte, il retourna sur ses pas sans avoir pu rien opérer. Peu après, il débarqua trois mille hommes, et se porta contre *Porstmouth*, dont il s'empara aisément. Ayant traité les habitants de cette ville avec la même barbarie que ceux du *Hâvre de Grâce* et autres lieux saccagés par lui, il retourna à bord chargé de butin, et suivi d'un grand nombre de nègres auxquels il avait persuadé d'abandonner leurs maîtres, en

leur promettant la liberté ; mais, peu après, il les envoya aux Antilles où il les fit vendre sans tenir aucun compte de sa promesse.

Les côtes du Nord, sans avoir eu à souffrir des déprédations aussi épouvantables que celles dont les rivages de la *Chesapeake* avaient été le théâtre, gênées dans leurs communications, souvent attaquées par l'ennemi, ne sentirent que trop les funestes effets de la guerre. *New-Yorck*, depuis le printemps, était bloqué de près. Les frégates les *Etats-Unis* et la *Macédonienne*, et la corvette le *Hornet*, qui se trouvaient dans ce port, essayèrent au mois de mai d'en sortir pour aller en croisière ; mais les forces supérieures de l'ennemi les empêchèrent de mettre ce projet à exécution, et dans une nouvelle tentative que ces bâtiments firent le premier juin, ils furent contraints de se réfugier à *New-London*. Cette place avait peu de fortifications ; mais aussitôt six cents miliciens arrivèrent pour défendre l'escadre : le commodore Decatur débarqua quelques canons qu'il mit en batterie sur le rivage, et, après avoir allégé ses navires, il parvint à les faire remonter assez haut dans la rivière, de manière à ce qu'ils fussent à l'abri des insultes

des Anglais. Ceux-ci, voyant les sages précautions qu'on avait prises, ne hasardèrent aucune attaque, et se bornèrent à surveiller de près le commodore, qu'ils tinrent ainsi bloqué pendant plusieurs mois.

Il nous est bien agréable de pouvoir faire remarquer une différence énorme entre la conduite de Cockburn et celle du commodore Hardy, commandant des forces navales anglaises stationnées dans le Nord. Celui-ci, brave, humain, plein d'honneur, ne se permit jamais aucune action déloyale dans les différentes incursions qu'il fit sur notre territoire. Il fut pour nous un ennemi redoutable, et sut cependant s'attirer notre estime. Quant à l'autre, on ne saurait trop répéter que si ses rapines, ses expéditions incendiaires, étaient autorisées par son gouvernement, ce gouvernement suivait une bien fausse politique; car rien sans doute n'était plus propre que de semblables forfaits à rendre chez nous la guerre vraiment nationale, et à étouffer, dans un besoin commun de vengeance, toutes les haines, toutes les divisions de partis, qui régnaient malheureusement à cette époque jusqu'au sein de nos assemblées législatives.

Le congrès, pendant sa session d'hiver, avait rendu une loi dont nous ne saurions parler sans regret, et qui peut à peine trouver son excuse dans la guerre d'extermination de laquelle les Anglais nous menaçaient. Cette loi portait que quiconque parviendrait, par d'autres moyens que les navires armés ou commissionnés des Etats-Unis, à détruire des navires ennemis, aurait droit à une récompense égale à la moitié de la valeur de ces mêmes navires. La machine, nommée *Torpedo* (1), dont il fut à cette époque si souvent parlé, avait donné l'idée de cette mesure. Nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il y a quelque chose de vil et de lâche à essayer de porter ainsi la mort à son ennemi, sans courir soi-même aucun danger : de pareils moyens peuvent être mis sur la même ligne que l'empoisonnement secret des fontaines, que l'explosion des mines; et il est, selon nous, aussi détestable de s'en servir que de massacrer un ennemi désarmé; car dans l'un comme dans l'autre cas, il n'y a pas

---

(1) Machine infernale qui devait éclater sous l'eau, et faire périr les navires contre lesquels elle était dirigée.
(*Note du Traducteur.*)

plus de résistance. Les lauriers, pour avoir du prix, doivent être gagnés avec honneur et courage.

En conséquence de la loi dont nous venons de parler, plusieurs tentatives furent faites pour embraser les vaisseaux ennemis. Voici les deux plus remarquables.

Au mois de juin la goëlette l'*Aigle*, remplie de poudre, et ayant par-dessus quelques barils de farine, au milieu desquels on avait placé un ressort qui devait faire jouer la détente d'un pistolet au moment où on essayerait de décharger la cargaison, fut envoyée, comme en dérive, vers l'escadre qui bloquait *New-London*. Les bateaux de cette escadre s'en emparèrent; mais avant de la conduire le long du *Ramilies*, vaisseau amiral, les matelots voulurent distraire à leur profit quelques-uns des barils de farine dont elle paraissait chargée. Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, la goëlette sauta, et porta la destruction tout autour d'elle.

La seconde tentative dont nous avons à parler fut faite contre le *Plantagenet*, vaisseau de soixante-quatorze. On se servit cette fois du *Torpédo*. Cette machine, coulée à cinquante toises du *Plantagenet*, et entraînée vers lui par

la marée, fit bientôt explosion ; elle lança une immense colonne d'eau qui retomba avec fracas sur le vaisseau, et en même temps ouvrit un profond abîme dans lequel il paraissait devoir s'engouffrer. Toute la proue du *Plantagenet* fut emportée, et son équipage, saisi de terreur, se hâta de l'abandonner. Le commodore Hardy, justement indigné, adressa de fortes remontrances aux autorités américaines, et fit sentir combien de pareilles attaques étaient contraires aux lois de la guerre. Depuis ce temps le *Torpédo* ne fut plus mis en usage ; mais l'effet qu'il avait produit tint les vaisseaux anglais dans une continuelle méfiance, et ils n'osèrent plus s'approcher autant de nos ports. Toutefois, avant de terminer ce chapitre, nous dirons qu'on aurait pu employer un aussi terrible moyen contre l'incendiaire Cockburn, mais qu'il était mal de s'en servir envers un ennemi généreux et loyal, tel que le commodore Hardy.

CHAPITRE IX.

Opérations navales. — Le *Peacock* est pris par le *Hornet.* — Le *Shanon* s'empare de la frégate la *Chesapeacke.* — L'*Entreprise* capture le *Boxeur.* — Croisière du commodore Porter. — Croisière du commodore Rodgers. — Celle du capitaine Sterret. — Corsaires.

En dépit des nombreuses escadres de l'ennemi qui parcouraient toutes les mers à la poursuite de la faible marine américaine, celle-ci continuait à avoir un avantage marqué; et les Anglais en étaient venus au point de refuser tout engagement naval lorsqu'ils n'étaient pas en nombre supérieur. La Grande-Bretagne fit raser plusieurs vaisseaux de ligne pour lutter contre les frégates de sapin des États-Unis; aveu tacite que désormais elle renonçait à l'espoir de vaincre à forces égales.

Le congrès, voyant de quelle importance était notre marine, ordonna la construction de plusieurs navires, et décida qu'à l'avenir une certaine somme serait chaque année destinée

à l'accroissement de nos forces navales. Ces mesures étaient dictées par une saine politique; car quel que soit pour nous, comme peuple libre, le danger d'avoir une forte armée permanente, jamais nous n'aurons rien à craindre de la marine. D'ailleurs c'est sur l'océan seul que nous pouvons rencontrer des ennemis dignes de nous. Par une faveur spéciale de la providence, nous sommes sans rivaux redoutables sur le continent américain; les colonies anglaises et espagnoles ne peuvent nous inquiéter, et elles auraient au contraire tout à craindre si le génie de notre gouvernement ne s'opposait pas à toute idée de conquête. Toutes nos vues doivent donc être constamment tournées vers l'océan; c'est le théâtre de notre immense commerce, et pour le protéger, pour faire respecter notre pavillon, une marine nombreuse et aguerrie nous est indispensable.

Dans le cinquième chapitre de cet ouvrage, nous avons dit que le *Hornet* avait été laissé devant *San-Salvador* pour y bloquer la corvette anglaise la *Bonne Citoyenne*. Le *Hornet* envoya un défi formel à cette corvette; mais celle-ci, bien que plus forte que son antagoniste, soit qu'elle ne voulût pas exposer une quantité d'espèces d'or et d'argent qu'elle

avait à bord, soit qu'elle craignît de s'engager dans un combat dont le succès était douteux, ne fit aucune réponse au cartel. Le *Hornet* continua le blocus jusqu'au 24 janvier 1813, jour où il vint mouiller sous les batteries portugaises, après avoir été chassé par le vaisseau de ligne le *Montagu*. Aussitôt qu'il fit nuit, le capitaine Lawrence, commandant le *Hornet*, remit sous voile et dirigea sa course vers *Fernambuco*; devant ce port, il captura le brick anglais la *Résolution* de dix canons, ayant à bord vingt-trois mille dollars en espèces. Ensuite il croisa successivement devant la côte de *Moranham*, devant *Surinam*, et enfin devant *Démérari*. Le 23 février, il vit un bâtiment armé, mouillé en dehors de la barre de ce dernier port; en manœuvrant pour s'en approcher, le capitaine Lawrence reconnut à trois heures et demie de l'après midi un autre navire au vent qui laissa arriver sur lui; c'était le *Peacock*, grand brick plus fort que le *Hornet*. De suite le capitaine Lawrence serra le vent, déployant le pavillon américain, et bientôt les deux navires passant à contre bord s'envoyèrent réciproquement leurs volées à portée de fusil; le *Peacock* ayant alors viré de bord, le *Hornet* s'en approcha de très-près, et fit un feu si

violent qu'en moins de quinze minutes, non-seulement l'Anglais se rendit, mais donna le signal de détresse, attendu qu'il était littéralement percé à jour et avait déjà six pieds d'eau dans sa cale.

Le lieutenant Shubrick, dont la conduite dans cette affaire n'avait pas été moins courageuse que celle qu'il avait tenue lors de la capture de la *Guerrière* et de la *Java*, fut envoyé à bord du *Peacock* pour l'amariner. En arrivant il trouva que le capitaine avait été tué; la plupart des matelots gisaient sur le pont morts ou mourants, et l'eau malgré le jeu des pompes faisait de si rapides progrès qu'il était aisé de voir que bientôt ce malheureux navire allait couler à fond. On prit immédiatement les mesures nécessaires pour sauver ceux qui vivaient encore; les canons furent jetés à la mer, on chercha à boucher les trous des boulets; enfin les matelots du *Hornet*, au risque de leur existence, firent tous les efforts imaginables pour sauver les vaincus : bientôt, malgré tous les soins de ces braves gens, le *Peacock* coula au milieu d'eux et entraîna sous les eaux neuf hommes de son propre équipage et trois Américains. C'est ainsi que nos intrépides concitoyens hasardèrent deux fois de suite leur vie

pour la cause de la patrie et pour la cause de l'humanité ! D'abord pour vaincre leurs ennemis, ensuite pour les secourir ! Voilà de ces nobles actions que les annales de la guerre n'offrent que trop rarement : de toutes nos victoires navales, c'est celle-ci que les Américains se rappellent avec le plus vrai plaisir, et sans doute, on ne peut offrir une meilleure preuve des sentiments généreux qui dominent chez nous dans tous les cœurs.

Les marins du *Hornet* partagèrent leurs effets avec leurs prisonniers, et les officiers anglais, reconnaissants de la manière généreuse dont on avait agi à leur égard, adressèrent au capitaine Lawrence, quand ils furent arrivés à *New-Yorck*, une lettre de remercîment qui fut par eux publiée dans les journaux ! « On prit » tant de soins, disaient-ils, pour adoucir » notre triste position, quand nous arrivâmes » destitués de tout à bord de votre navire, » que, pour exprimer tout ce que nous sen- » tîmes, nous devons déclarer qu'il nous fut » impossible de nous croire prisonniers de » guerre : votre générosité, vos attentions dé- » licates, celles de vos officiers, nous ont » épargné les cruelles privations auxquelles » la perte de tout ce que nous possédions

» nous exposait! » De pareils témoignages, dans la bouche d'un ennemi, sont préférables à la victoire même.

Le *Peacock* perdit au moins une cinquantaine d'hommes, sans que cependant le nombre pût en être déterminé d'une manière certaine. Le *Hornet* n'éprouva aucune perte sérieuse; mais tous ses matelots, tous ses officiers, firent preuve de la plus grande intrépidité, et le capitaine leur donna dans son rapport, les éloges qu'ils méritaient si bien.

Le 10 avril, la frégate la *Chesapeake* rentra à *Boston* après une croisière de quatre mois; son capitaine ayant été appellé à *New-Yorck*, le capitaine Lawrence quitta le *Hornet* et fut chargé du commandement de cette frégate.

Les Anglais regardant, avec raison, leur réputation navale comme le plus fort boulevard de leur puissance, commencèrent à être vivement alarmés des échecs nombreux qu'elle venait de recevoir. Si une fois le charme de leur supériorité supposée était détruit, les autres nations qui jusqu'alors leur avaient abandonné les palmes navales pourraient bien à leur tour leur disputer l'empire de la mer. L'Amérique avait donné un grand exemple aux puissances européennes, et l'Angleterre

sentait combien il lui importait de réparer promptement le tort que ses défaites lui avaient causé. A cet effet, le gouvernement britannique fit choix d'une excellente frégate, l'arma avec l'élite de sa marine, et ne dédaigna pas dans ses arrangements intérieurs de copier servilement tout ce qui se faisait à bord des bâtiments américains. On avait faussement prétendu que dans les hunes de nos frégates nous placions des chasseurs habiles pour tirer sur les officiers ennemis , cette mesure ne fut pas négligée ; le *Shanon*, ainsi se nommait la frégate spécialement chargée de venger l'honneur britannique, fut pourvu des meilleurs tireurs qu'on put trouver : ainsi disposée de la manière la plus formidable, cette frégate commandée par le capitaine Brooke parut sur les côtes d'Amérique. Au mois d'avril elle envoya une sorte de défi au commodore Rodgers qui se trouvait à *Boston* avec les frégates le *Président* et le *Congrès* : ces deux frégates mirent peu après à la mer ; mais le *Shanon*, qui croisait encore dansces parages avec le *Tenédos*, ne put ou ne voulut pas les engager. Quelques jours ensuite, le *Shanon* envoya un défi formel à la frégate la *Chesapeake* dont le capitaine Lawrence venait

d'être nommé commandant; mais il n'était pas encore de sa personne à *Boston*, et malheureusement ne put accepter alors le défi du capitaine anglais.

Nous allons avoir à retracer un triste événement qui vint jeter une teinte sombre sur notre gloire navale jusqu'alors si éclatante ; événement auquel une fatalité irrésistible sembla présider. Le capitaine Lawrence, en arrivant pour prendre le commandement de la *Chesapeake*, apprit qu'une frégate anglaise croisait devant le port et l'avait invité au combat; n'écoutant que son bouillant courage, il résolut d'accepter le défi sans calculer un seul moment si des deux côtés les choses étaient égales. La plupart des anciens matelots de la *Chesapeake* avaient obtenu des congés, et étaient remplacés par de nouveaux hommes : il ne pouvait exsiter entre eux et leurs officiers cette mutuelle confiance si nécessaire dans l'instant du danger et qui ne résulte que d'une longue habitude de vivre et de servir ensemble. Mais le brave Lawrence, ne pouvant supporter l'idée de ne point répondre à un défi et se fiant à sa fortune, mit à la voile le premier juin. Au moment où il vint en vue du *Shanon*, il adressa une courte harangue à ses matelots pour leur

rappeler ce que la patrie attendait d'eux ; mais loin que ses paroles excitassent l'enthousiasme qu'il avait voulu produire, il n'entendit que des murmures, et plusieurs matelots se plaignirent hautement de ce que leurs parts de prise ne leur avaient pas été payées. De suite il leur donna des bons pour en recevoir le montant, et il crut avoir ranimé leur zèle; mais malheureusement il n'en était rien, ils étaient presqu'en pleine mutinerie. Quelques étrangers qui se trouvaient parmi eux avaient par leurs pernicieux conseils produit ce fâcheux état de choses. Quoi qu'il en soit, le brave Lawrence, jugeant les autres d'après son propre cœur, ne voyait que l'ennemi du dehors et non celui de l'intérieur, et continua sa route vers la frégate anglaise

A cinq heures et demie du soir, les deux frégates s'envoyèrent réciproquement leurs bordées ; dans ce premier feu, bien funeste pour la *Chesapeake*, le maître d'équipage fut tué ; le lieutenant Ballard, Brown, lieutenant des soldats de marine, et le capitaine Lawrence, furent blessés grièvement. Ce dernier, quoique souffrant beaucoup, ne quitta point son poste, et continua à commander. Peu après, Ludlow, premier lieutenant de la *Che-*

sapeake, fut emporté dans la cale mortellement blessé; trois hommes furent tués successivement à la roue du gouvernail; enfin un boulet ayant totalement désemparé la voile de misaine, la *Chesapeake*, qui avait encore éprouvé d'autres avaries, ne pouvant plus gouverner, fut donner de sa poupe contre les ancres du *Shanon*, accident cruel auquel on peut attribuer la perte de notre frégate; car il donna à l'ennemi la facilité de balayer d'abord ses ponts par un feu d'enfilade, et d'aborder vers la fin de l'action. Le capitaine Lawrence, se voyant ainsi compromis, voulut faire monter les hommes destinés à l'abordage; mais à peine en eut-il donné l'ordre qu'il reçut une balle au travers du corps: au moment où on le transportait mourant au poste du chirurgien, il prononça ces paroles mémorables, qui sont devenues la devise de la marine américaine: *Ne rendez pas le navire* (1)! Presque tous les officiers de la *Chesapeake* étaient tués ou blessés, et le commandement fut dévolu au lieutenant Budd, qui voulut faire exécuter l'ordre d'abordage donné par le capitaine Lawrence. Dans le

---

(1) *Don't give up the ship.*

même temps le capitaine Brooke, dont la frégate avait reçu tant de boulets à fleur d'eau qu'elle menaçait de couler, voyant le désordre qui régnait à bord de la *Chesapeake*, se jeta avec une vingtaine d'hommes sur cette frégate, pour décider la victoire en sa faveur. Le lieutenant Budd essaya de dégager la *Chesapeake*, et de s'éloigner du *Shanon*; mais cet officier ayant été blessé, et l'équipage américain étant presque en révolte ouverte, cette manœuvre ne put s'opérer. Cependant quelques hommes continuèrent encore à combattre avec une rare intrépidité; M. Livermore, aumônier de la frégate américaine, tira un coup de pistolet qui traversa la gorge du capitaine anglais, et fut lui-même peu après grièvement blessé; le lieutenant Watt qui, après que le capitaine Brooke avait été reporté à son bord, commandait l'abordage, fut tué à la tête de ses gens. Cependant l'ennemi, recevant de nouveaux renforts, se rendit bientôt maître du pont de la *Chesapeake*, et de suite arbora le pavillon anglais à l'un de ses mâts.

Dans cette sanglante action, la frégate ennemie eut vingt-trois hommes tués et cinquante-six blessés; parmi les tués se trouvaient le premier lieutenant, l'écrivain, l'agent comp-

table ; et parmi les blessés, le capitaine Brooke. A bord de la *Chesapeake*, le capitaine, le premier et le quatrième lieutenants, l'officier des soldats de marine, le maître d'équipage, trois midshipmen, et environ soixante-dix matelots périrent ; le second et le troisième lieutenants, l'aumônier, quatre midshipmen et environ quatre-vingts matelots furent blessés : cette perte énorme n'eut lieu, en grande partie, qu'après l'abordage. On accusa les Anglais d'avoir agi avec cruauté envers les vaincus ; on assura même qu'après que les Américains se furent rendus, ils continuèrent encore le massacre : si cette accusation était fausse, on aurait dû la démentir formellement. Quoi qu'il en fût, nous devons ajouter qu'à l'arrivée du *Shanon* et de sa prise à *Halifax*, le brave Lawrence et son premier lieutenant Ludlow furent enterrés avec tous les honneurs tant civils que militaires ; mais ils ne restèrent pas long-temps où on les avait placés ; M. Crowninshield de *Boston*, muni d'un passe-port du commodore Hardy, se rendit à *Halifax* avec une barque dont douze patrons de navires formaient l'équipage ; et ils ramenèrent les restes précieux de ces deux infortunés sur le sol de la patrie.

La perte de la *Chesapeake* fut due à l'état de mutinerie de son équipage et au malheur qu'elle eut d'aborder la frégate ennemie. Cependant ce triomphe, bien léger sans doute en comparaison de ceux que nous avions eus depuis le commencement de la guerre, fut célébré en Angleterre avec un enthousiasme que ni les succès obtenus sur terre par Wellington, ni même les victoires de Nelson n'avaient jamais produit : preuve de la hauteur à laquelle notre réputation navale était parvenue. Dans les États-Unis, ce malheur fut apprécié à sa juste valeur ; on fut loin d'en conclure que les Anglais eussent aucune supériorité sur nous, et tous les regrets se portèrent sur les braves officiers enlevés au service de la patrie.

La fortune pendant un court période sembla vouloir favoriser la Grande-Bretagne Le 14 août, l'*Argus*, l'un de nos navires de guerre fut aussi capturé. Ce navire, après avoir porté au printemps de 1813 M. Crawford en France, remit à la voile au commencement de juin : il croisa pendant deux mois dans la Manche, et fit tant de mal au commerce anglais, qu'on envoya à sa poursuite plusieurs bâtiments bons voiliers. Le 14 août, à quatre heures du matin, le *Pélican*, corvette à trois mâts beaucoup

plus forte que l'*Argus*, le découvrit à la lueur d'un brick que ce dernier venait d'incendier. A cinq heures le combat commença à portée de fusil, le *Pélican* ayant l'avantage du vent. Dès la première volée, le capitaine Allen de l'*Argus* fut dangereusement blessé, mais resta néanmoins sur le pont jusqu'à ce que ses forces l'abandonnant tout-à-fait, il se vit forcé de remettre le commandement au lieutenant Watson. A six heures le grément de l'*Argus* se trouva tellement haché qu'il pouvait à peine manœuvrer, et le lieutenant Watson, ayant reçu une blessure grave à la tête, fut contraint de quitter le pont. Le jeune Williams Allen eut alors à remplir les fonctions de capitaine, et fit tous ses efforts pour défendre le navire ; mais à six heures et demie, l'*Argus* ayant perdu son gouvernail, et ne pouvant plus bouger de place, le *Pélican* prit position en poupe de manière à ce qu'aucun des canons de son antagoniste ne pouvait tirer sur lui : dans cet état de choses, le navire américain ne pouvant plus riposter que par sa mousqueterie aux volées destructives de l'ennemi, amena, après avoir eu six hommes tués et dix-sept blessés. Le capitaine Allen mourut peu après son arrivée en Angleterre, et fut

sincèrement regretté : c'était un bon et brave officier. Nous pourrions ici, à l'exemple des Anglais, chercher à atténuer le mérite des vainqueurs en disant, ce qui est de toute vérité, que le *Pélican* portait vingt canons et que l'*Argus* n'en avait que dix-huit ; mais loin de nous une pareille mauvaise foi : et quand dans vingt occasions les Anglais ont baissé leur pavillon devant le nôtre, nous ne disconviendrons pas que deux ou trois fois ils eurent l'avantage sur nous.

Vers cette époque, des lettres du commodore Porter annoncèrent qu'il avait capturé plusieurs navires anglais dans la mer du sud ; il ajoutait qu'avec ses prises, parmi lesquelles se trouvaient huit lettres de marque, il avait créé une petite flotte qui le rendait maître de la navigation de l'océan pacifique. Si un amiral anglais en eût fait autant, il aurait été porté jusques aux nues ; mais de la part d'un Américain ce n'était, à entendre les Anglais, que le fait d'un flibustier. Aucun de nos marins ne causa autant de dommages aux Anglais que le commodore Porter ; aussi fut-ce contre lui qu'ils vomirent le plus d'injures. Dans le cours de cette croisière il captura deux grands navires armés de seize canons, et d'une cin-

quantaine d'hommes d'équipage, et qui de plus portaient des sommes considérables en espèces. Le 26 mars, ayant rencontré un navire espagnol qui s'était permis d'amariner plusieurs bâtiments américains, il le désarma de ses canons qu'il jeta à la mer, et rendit la liberté à ses compatriotes. C'est sans doute le juste châtiment infligé à ce pirate espagnol qui a valu au commodore Porter d'être traité de forban et de flibustier.

Les Anglais n'eurent pas long-temps à se glorifier des avantages qu'ils avaient obtenus sur nous; la victoire revint bientôt du côté de la bonne cause, celle de la liberté des mers. Le brick l'*Entreprise*, commandé par le lieutenant W. Burrows, sorti de *Porstmouth* le 1er septembre, aperçut le 5 un grand brick auquel il donna chasse. Ce navire, après avoir fait différentes manœuvres, avoir hissé différents pavillons, arbora enfin les couleurs anglaises, et on le reconnut pour être le *Boxeur*, corvette un peu plus forte que l'*Entreprise* et commandée par le capitaine Blythe. A trois heures vingt minutes de l'après-midi le combat commença à portée de pistolet; peu à près l'*Entreprise* parvint à prendre position de manière à balayer le pont de l'ennemi dans

toute sa longueur : le combat dura encore vingt minutes ; alors les Anglais cessèrent de tirer et crièrent qu'ils étaient rendus; ils ne pouvaient amener leur pavillon, car il était cloué à l'un des mâts. L'*Entreprise* eut quatorze hommes blessés, dont un mortellement, et ce fut précisément son capitaine. Atteint d'une balle dès le commencement de l'action, il ne voulut jamais abandonner le pont pour se faire panser, et il continua à encourager ses gens de la voix et du geste. Quand l'épée du capitaine ennemi lui fut apportée, la pressant contre son sein il s'écria avec enthousiasme : « Je meurs content ! » Tant que nos braves marins auront une semblable ardeur, on pourra à juste titre les nommer invincibles; et si quelquefois la fortune les trahit, jamais leurs nobles cœurs ne seront subjugués! On ne put connaître d'une manière précise la perte des Anglais ; ils eurent au moins trente à quarante hommes mis hors de combat; parmi ceux qui périrent se trouva le capitaine Blythe. Quant à la précaution de clouer le pavillon, l'événement fit voir combien elle était inutile ; mais c'est une nouvelle preuve de la terreur inspirée aux Anglais par ces mêmes Américains pour lesquels ils affectaient tant de mépris.

Les deux capitaines, jeunes gens de la plus grande espérance, furent enterrés à côté l'un de l'autre à *Portland* avec tous les honneurs militaires.

Le 26 septembre, la frégate le *Président*, montée par le commodore Rodgers, arriva à *Newport*, Rhode-Island, après une croisière très-longue. Cet officier avait mis en mer le 30 avril, avec la frégate le *Congrès*, capitaine Smith. Le 8 mai, les deux frégates ayant été séparées, le commodore se mit à croiser dans le passage des Antilles en Europe; il alla ensuite devant les Açores, et ayant reçu avis que le convoi de la Jamaïque était en route pour l'Angleterre, il se mit à sa poursuite sans pouvoir le joindre; il fit cependant quatre prises du 9 au 13 juin. Ensuite s'étant porté plus au nord, et les vivres commençant à lui manquer, il relâcha à *Berghen* en Norwège le 27 juin. De là, il fut croiser devant les Orcades pour tâcher de s'emparer d'un convoi qui venait d'Archangel; mais au moment même où il allait joindre ce convoi, il fut chassé par un vaisseau de ligne et une frégate : cette chasse dura plusieurs jours à cause des calmes; ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à se tirer d'affaire. Après avoir échappé à ce dan-

ger, il resta encore quelque temps à croiser sur les côtes d'Irlande, puis il revint sur le banc de Terre-Neuve où il fit deux prises. Enfin, le 25 septembre, aux atterrages d'Amérique, il captura d'une manière assez singulière la goëlette la *High-Flyer*, aviso de l'amiral Warren. Cette goëlette en s'approchant du *Président* hissa un pavillon auquel la frégate américaine répondit par un autre qui, par hasard, se trouva précisément celui que les Anglais avaient ce jour là pour signal de reconnaissance. De suite la goëlette, croyant avoir affaire à une frégate amie, s'approcha de très-près, et fut amarinée. Le commodore Rodgers trouva à bord de ce petit navire les instructions secrètes de l'amiral Warren; ce qui le mit à même d'éviter les escadres anglaises qui croisaient sur nos côtes : aussi le lendemain entra-t-il sans coup férir à *New-port*.

La frégate le *Congrès*, après avoir été séparée du *Président*, continua sa croisière jusqu'au 12 décembre, époque à laquelle elle rentra heureusement à *Porstmouth*, New-Hampshire : elle était restée tout ce temps principalement sur les côtes de l'Amérique du Sud, ou elle avait capturé un grand nom-

bre de bâtiments ennemis, et entre autres deux bricks armés de dix canons chacun.

Nous avons dit dans un chapitre précédent que l'honneur du pavillon américain fut dignement soutenu par nos corsaires ; ils eurent des combats bien propres à flatter l'orgueil national, mais auxquels on n'accorda pas toute l'attention qu'ils méritaient, parce que les brillantes victoires de notre marine militaire éclipsaient tout le reste ; cependant quelques exemples pris au hasard prouveront aisément qu'il est impossible de montrer plus de valeur et d'habileté que n'en déployèrent presque tous les marins qui montaient les navires armés en course.

Le capitaine Boyle, commandant le corsaire la *Comète*, fut attaqué par un grand brick de guerre portugais, et par trois navires armés en guerre et en marchandises : après plusieurs heures de combat bord à bord, il réduisit le brick à prendre la fuite, et s'empara d'un des trois autres navires. Un pareil fait paraîtrait incroyable, si on n'en avait pas tous les détails authentiques.

Le 11 mars, le corsaire *Général Armstrong*, croisant devant *Surinam* aperçut pendant la nuit un grand navire qu'il prit pour

une lettre de marque ; en conséquence il laissa arriver et lui envoya sa volée ; mais au moment où il virait de bord pour en tirer une seconde, il découvrit que c'était à une grande frégate qu'il avait affaire : de suite, le capitaine du corsaire chercha à s'éloigner, et, par une manœuvre aussi habile qu'audacieuse, il parvint à sauver son navire.

Le 15 août, le corsaire le *Decatur*, découvrit le paquebot la *Princesse Charlotte* et la goëlette de guerre la *Dominique*, qui marchaient de conserve, et de suite il fut les attaquer ; pendant deux ou trois heures il manœuvra pour aborder la goëlette qui de son côté faisait tous ses efforts pour échapper. Le corsaire dans le même temps était exposé au feu du paquebot ; néanmoins il parvint à engager son beaupré dans la poupe de la *Dominique*, et fit passer plusieurs de ses hommes à bord de celle-ci ; un feu de mousqueterie très-vif commença de part et d'autre, jusqu'à ce que la goëlette n'ayant pu se dégager tomba tout-à-fait sur le côté du corsaire dont alors tout l'équipage sauta à l'abordage. En ce moment on abandonna les armes à feu, les matelots ne se servirent plus que de leurs poignards et luttèrent corps à corps. Enfin tous les of-

ficiers de la *Dominique* ayant été tués ou blessés, elle se rendit. La *Princesse Charlotte* voyant le sort de sa compagne força de voile et bientôt disparut.

Le *Decatur* était armé de six caronnades de 12, et d'une pièce de 18 montée sur pivot: son équipage était de cent trois hommes; il eut trois tués et seize blessés. La *Dominique* avait douze caronnades de 12, deux coulevrines de 6, un canon de 4 en bronze et une grosse caronnade de 24 montée sur pivot: son équipage était de quatre-vingt-trois hommes; elle eut treize tués et quarante-sept blessés. Ceux de ses officiers qui survécurent attribuèrent leur malheur à ce que la mousqueterie à bord du *Decatur* était plus vive et mieux dirigée que la leur, et à ce que le corsaire, par ses habiles manœuvres, parvint à ne jamais s'exposer au feu de leurs longues pièces qui étaient sur coulisses. Le capitaine de la *Dominique*, jeune homme de vingt-trois ans, blessé dès le commencement de l'action, resta sur le pont jusqu'à sa mort, déclarant que tant qu'il aurait un souffle de vie jamais son pavillon ne serait amené.

Le *Decatur* entra heureusement avec sa prise à *Charlestown* le 20 août. Après avoir

retracé les exploits des intrépides marins qui montaient ce corsaire, il nous est doux de pouvoir dire que les officiers de la *Dominique* rendirent le témoignage le plus flatteur des soins que leurs vainqueurs avaient pris d'eux. Ainsi dans cette occasion, comme dans toutes les autres, la générosité américaine se déploya envers ce même ennemi qui agissait à notre égard d'une manière si odieuse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

FIN DE LA TABLE.

